

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns, rendered in a light gray color, framing the entire page.

Dix de retrouvés

Janet Evanovich

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

JANET
EVANOVICH

DIX
DE RETROUVÉS

UNE AVENTURE
INÉDITE
DE STÉPHANIE
PLUM

122



JANET
EVANOVICH

DIX
DE RETROUVÉS

UNE AVENTURE
INÉDITE
DE STÉPHANIE
PLUM

IZN



JANET EVANOVICH

DIX DE RETROUVÉS

*Traduit de l'anglais (États-Unis) par
Axelle Demoulin et Nicolas Ancion*

POCKET

*Merci à SuperJen, ma Superéditrice
Merci à Mitch Adelman de m'avoir suggéré
le titre original de ce livre.*

1

La vie ressemble à un beignet fourré : tant que tu n'as pas mordu dedans, tu ne sais pas ce qui t'attend. Puis, juste au moment où tu trouves que c'est délicieux, un jet de confiture atterrit sur ton T-shirt préféré.

Je m'appelle Stéphanie Plum et je suis spécialiste des taches de confiture. Métaphoriquement et littéralement. Une fois, je suis parvenue à bouter le feu à une entreprise de pompes funèbres par accident. On peut dire que c'était la mère de toutes les taches de confiture. J'ai même eu droit à ma photo dans le journal. Les gens me reconnaissaient dans la rue.

— Tu es célèbre maintenant, m'a dit ma mère quand elle a vu l'article. Il faut que tu montres l'exemple : tu dois faire du sport, manger équilibré, être prévenante avec les personnes âgées...

Ma mère a peut-être raison, mais il ne faut pas oublier que je viens du New Jersey. Dans le coin, les exemples à suivre ne correspondent pas vraiment à l'idéal national. Sans compter que j'ai hérité d'une tignasse de cheveux bruns ingérables et de mauvaises manières, par la famille italienne de mon père. Qu'est-ce que je suis censée faire de ça ?

Par ma mère, j'ai des origines hongroises. Ça explique mes yeux bleus et cette capacité incroyable à réussir à fermer le dernier bouton de mon jean après m'être empiffrée de gâteau à la crème. On m'a prévenue que le formidable métabolisme hongrois ne durerait que jusqu'à mes quarante ans. Je décompte les années. Les gènes d'Europe centrale me valent aussi une bonne dose de chance et d'intuition. C'est essentiel dans mon boulot. Je bosse pour mon cousin, Vincent Plum, qui est agent de cautionnement judiciaire. Je cours après des malfrats. Je ne suis pas la meilleure chasseuse de primes du monde, non, mais je ne suis pas la pire non plus. Le meilleur, c'est un mec incroyablement sexy, qui s'appelle Ranger. Et la pire, je crois que c'est Lula, qui me sert

souvent de partenaire.

C'est un peu injuste de ma part de faire concourir Lula pour le titre de pire chasseuse de primes de tous les temps. D'abord, il y en a de complètement nazes. Ensuite, ce n'est pas le vrai boulot de Lula. Elle travaillait comme prostituée, avant d'être engagée à l'agence pour le classement. Dans les faits, elle passe le plus clair de son temps à m'accompagner en mission.

Là, nous étions toutes les deux appuyées contre ma Ford Escape jaune soleil, sur le parking d'une épicerie située le long d'Hamilton Avenue, à un petit kilomètre du bureau. Nous discussions des différentes possibilités pour le déjeuner. Les nachos de l'épicerie ou un sandwich de chez Giovichinni ?

— Et le classement, j'ai demandé à Lula, qui s'en occupe maintenant ?

— C'est moi. Je suis la reine du classement.

— T'es jamais à l'agence.

— Bien sûr que si, j'y étais ce matin quand tu t'es pointée.

— Oui, mais tu ne t'occupais pas du classement. Tu te limais les ongles.

— En pensant au classement ! Je te ferais remarquer que, si tu n'avais pas besoin de mon aide pour choper ce loser de Roger Banker, je serais en train de classer les dossiers en ce moment.

Roger était poursuivi pour vol de voiture et possession de substances illicites. En d'autres mots, il s'était défoncé avant de partir en balade avec une bagnole qui ne lui appartenait pas.

— Alors officiellement, tu es toujours employée au classement ?

— Ah non ! Tu trouves que j'ai la dégaine d'une employée de classement ?

En réalité, elle avait surtout l'air d'une prostituée. Elle était black, pulpeuse et raffolait du lycra, imprimé léopard ou zèbre, si possible rehaussé de sequins. Elle n'avait sans doute pas envie d'entendre mon opinion au sujet de la mode, j'ai donc préféré la boucler. Je me suis contentée de lever un sourcil.

— C'est pas évident de me trouver un titre qui convienne, vu que j'abats pas mal de boulot de chasseuse de primes, mais que j'ai jamais géré mes propres dossiers. On pourrait dire que je suis ton garde du corps.

— Mon Dieu.

Lula m'a regardée en plissant les yeux.

— Ça te pose un problème ?

— Ça me paraît un peu... Hollywood.

— Parfois, t'as besoin de plus de puissance de feu, non ? C'est là que j'interviens. La moitié du temps, t'es même pas armée. Moi j'ai toujours un flingue sur moi. J'en ai un en ce moment. Juste au cas où.

Lula a sorti un Glock calibre .40 de son sac à main.

— Et ça ne me gêne pas de l'utiliser. Je suis douée pour tirer. J'ai l'œil pour ça. Tu vas voir, je vais toucher la bouteille à côté du vélo.

Un mountain bike rouge, flambant neuf, était appuyé contre la vitrine de l'épicerie, une bouteille d'un litre était posée sur le sol, un vieux chiffon dépassait du goulot.

— Non ! Ne tire pas !

Trop tard. Lula a pressé la détente. Le coup a manqué la bouteille de peu et traversé le pneu arrière du vélo.

— Oups ! a-t-elle lâché avec une grimace, en s'empressant de laisser tomber le pistolet au fond de son sac.

Un gars est sorti en courant du magasin. Il portait une salopette de mécanicien et un masque de diable rouge. Il avait un petit sac à dos à l'épaule et un flingue dans la main droite. Son teint était plus foncé que le mien, mais plus clair que celui de Lula. Il a ramassé la bouteille, a enflammé le tissu à l'aide de son briquet et balancé le tout à l'intérieur de l'épicerie. Quand il a voulu enfourcher sa bécane, il s'est aperçu que le pneu était hors d'état.

— Merde ! Meeerde !

— C'est pas moi, a juré Lula. Un type est venu et a tiré direct dans votre pneu. Vous ne devez pas être très populaire.

Des cris fusaient du magasin et le gaillard avec le masque de diable a tourné les talons pour s'enfuir. À cet instant précis, Victor, le gérant pakistanais, a déboulé sur le seuil en hurlant :

— C'est terminé ! Vous m'entendez ? C'est le quatrième cambriolage ce mois-ci et je n'en tolérerai plus. Tu n'es qu'une merde de chien ! a-t-il lancé à l'attention du type masqué. Une minuscule crotte de chien !

Lula a plongé la main dans son sac.

— Attendez, j'ai un flingue ! Où est-il, bordel ? Pourquoi est-ce qu'on ne trouve jamais son arme quand on en a besoin ?

Victor a jeté la bouteille – toujours allumée, mais intacte – en direction du voleur et l'a atteint à l'arrière du crâne. Le projectile a

rebondi et est venu s'écraser contre la portière de ma voiture. Le diable a titubé puis a retiré son masque. Peut-être n'arrivait-il plus à respirer ou voulait-il vérifier qu'il ne saignait pas ? À moins qu'il n'ait tout simplement pas réfléchi ? Son visage n'est resté à découvert qu'une seconde, avant qu'il remette le déguisement en place. Il s'est retourné, m'a dévisagée, puis a traversé la rue en courant et a disparu dans une ruelle entre deux bâtiments.

La bouteille a pris feu et des flammes se sont mises à lécher les flancs et le bas de caisse de ma Ford Escape.

Lula a levé le nez de son sac.

— Putain !

— Pourquoi moi ? Pourquoi ça tombe tout le temps sur moi ? Mes voitures finissent toujours par exploser. J'arrive pas à croire que celle-ci soit en feu, comme les autres... Combien j'en ai perdu comme ça depuis que tu me connais ?

— Des tas.

— C'est la honte. Comment je vais expliquer ça à ma compagnie d'assurance ?

— C'est pas ta faute.

— C'est jamais ma faute. Mais ils s'en fichent !

— Tu as un mauvais karma avec les bagnoles, a reconnu Lula. Mais au moins, t'as de la chance en amour.

Depuis quelques mois, je vis avec Joe Morelli. Morelli est un flic de Trenton aussi sexy que craquant. Morelli et moi, ça remonte, et ça va peut-être durer très longtemps. En gros, on vit au jour le jour. Aucun de nous deux ne ressent le besoin de signer un engagement. Le principal avantage de sortir avec un flic, c'est qu'il n'y a pas besoin de l'appeler quand on a des emmerdes. Mais c'est aussi un inconvénient, comme vous pouvez l'imaginer. Il n'allait pas falloir plus de quelques secondes après l'appel qui signalerait le braquage du magasin et l'incendie d'une voiture – où il serait question de mon Escape jaune – pour qu'une quarantaine de policiers, d'urgentistes et de pompiers contactent Morelli et lui expliquent que sa nana avait remis ça.

Lula et moi, nous nous sommes écartées de l'incendie, sachant d'expérience que ma Ford risquait d'exploser. Nous avons attendu patiemment, écoutant les sirènes approcher. La voiture banalisée de Morelli suivrait quelques minutes plus tard. Et Ranger, l'homme mystérieux qui me sert aussi de mentor professionnel, se glisserait

parmi les véhicules d'intervention pour vérifier que tout allait bien.

— Je devrais y aller, a déclaré Lula. J'ai du classement en retard à l'agence. Et les flics me fichent la diarrhée.

Sans parler du port illégal d'une arme qui n'était pas sans rapport avec le carnage.

— Tu as vu la tête du gars, quand il a retiré son masque ? lui ai-je demandé.

— Non, je cherchais mon Glock, j'ai raté ça.

— Alors tu ferais mieux de filer. Prends-moi un sandwich en chemin. Je pense qu'ils ne referont pas de nachos de sitôt ici.

— Je préfère un sandwich de toute façon. Les explosions de bagnole, ça m'ouvre l'appétit.

Et Lula est partie au pas de course.

De l'autre côté de la voiture, Victor trépignait et s'arrachait les cheveux. Quand il m'a vue, il s'est arrêté et m'a demandé :

— Pourquoi vous n'avez pas ouvert le feu ? Je vous connais, vous êtes chasseuse de primes. Vous auriez dû le tirer comme un lapin.

— Je ne suis pas armée.

— Vous n'êtes pas armée ? Vous vous posez là comme chasseuse de primes ! Je regarde la télé, je sais comment ça fonctionne : les chasseurs de primes sont toujours armés jusqu'aux dents.

— En réalité, dans ce métier, on n'a pas le droit de tirer sur les gens. Victor a secoué la tête.

— Et puis on s'étonne que le monde coure à sa perte ! Si les chasseurs de primes n'ont pas le droit de tirer à vue...

Un véhicule de police bleu et blanc est arrivé, deux flics en sont descendus et ont examiné la scène, les mains sur les hanches. Je les connaissais tous les deux : Andy Zajak et Robin Russell.

Andy Zajak se tenait debout du côté passager. Deux mois plus tôt, il était encore inspecteur en civil. Cependant, il avait posé des questions si embarrassantes à un politicien au cours d'une enquête sur un cambriolage qu'il avait été rétrogradé au rang de simple policier en uniforme. Ça aurait pu être pire : il aurait pu être remisé dans un bureau, chargé de tâches inutiles. Au département de police de Trenton, tout n'était pas riant.

Zajak m'a fait signe dès qu'il m'a aperçue. Il a murmuré quelque chose à Russell et ils ont souri tous les deux. Les exploits calamiteux de Stéphanie Plum les amusaient sans doute.

Robin Russell était avec moi au lycée. Elle était un an en dessous de moi, nous n'étions donc pas très proches, mais je l'aimais bien. Elle n'était pas vraiment sportive à l'époque, elle était plutôt du genre intello taiseuse. Elle avait pris tout le monde par surprise en s'engageant dans la police, deux ans plus tôt.

Un camion de pompiers a suivi Zajak et Russell, puis deux autres bagnoles de police et une ambulance. Quand Morelli s'est pointé, les lances et les extincteurs étaient déjà en action.

Morelli a arrêté sa voiture derrière celle de Robin Russell et s'est dirigé vers moi. Il est mince et musclé, il a des yeux de flic méfiant qui s'adoucissent dans la chambre à coucher. Ses cheveux presque noirs tombent en vaguelettes sur son front et touchent son col. Il portait ce jour-là une chemise bleue un peu large aux manches roulées, un jean noir et des bottines de rando de la même couleur, puis son pistolet à la hanche. Avec ou sans son flingue, c'était pas le genre de gars qu'on avait envie de chercher. Sa bouche était inclinée d'une façon qui pouvait être interprétée comme un sourire. Ou comme une grimace.

— Ça va ?

— Ce n'est pas ma faute.

La phrase m'a valu un vrai sourire.

— Mon trésor, ce n'est jamais ta faute.

Son regard s'est arrêté sur le mountain bike au pneu bousillé.

— Qu'est-ce qui est arrivé à cette bécane ?

— Lula a tiré dans le pneu par accident. Puis un type avec un masque de diable rouge est sorti en courant de l'épicerie, a regardé son vélo, a balancé un cocktail Molotov dans le magasin et s'est enfui à pied. La bouteille ne s'est pas cassée, alors Victor l'a renvoyée au gars. Elle a rebondi sur sa tête et a atterri sur ma voiture.

— Tu n'as rien dit des circonstances qui ont amené Lula à tirer dans le pneu.

— Je me suis dit que ça ne ferait que compliquer mon rapport.

J'ai regardé derrière Morelli : une Porsche 911 Turbo noire s'est arrêtée le long du trottoir. Peu de gens à Trenton pouvaient s'offrir un bijou pareil. Quelques dealers au sommet de la pyramide et... Ranger.

Ranger s'est extirpé de son siège et s'est approché de la scène. Il avait à peu près la même taille que Morelli, mais ses muscles étaient plus gonflés. Morelli ressemblait à un félin, Ranger était plutôt un croisement entre Rambo et Batman. Il était habillé en noir de la tête

aux pieds. Il avait les cheveux et les yeux foncés, sa peau trahissait ses ancêtres cubains. Il avait une bonne vingtaine d'années, à la limite une petite trentaine. Personne ne savait où il habitait, ni d'où venaient ses voitures et son argent. Il valait probablement mieux ne pas le savoir, d'ailleurs.

Il a adressé un signe de tête à Morelli, puis a plongé ses yeux dans les miens. Parfois, Ranger me donne l'impression qu'un regard lui suffit pour déchiffrer ce qui se passe dans ma tête. C'est un peu stressant, mais ça permet de gagner du temps ; ça évite aussi de se perdre en longues explications.

— *Baby*, a fait Ranger.

Et il est parti.

Morelli l'a regardé remonter dans sa Porsche et disparaître.

— Une moitié du temps, je suis content qu'il veille sur toi. Et l'autre, il me fiche la frousse. Il est toujours habillé en noir, l'adresse qui figure sur son permis est celle d'un terrain vague et il n'ouvre jamais la bouche.

— Peut-être qu'il cache un passé sombre... comme Batman. C'est une âme torturée.

— Une âme torturée ? Ranger ? Mon trésor, ce type est un mercenaire.

Morelli a enroulé une de mes mèches autour de son doigt.

— Tu as encore regardé des talk-shows ? Oprah ? Ou l'émission de ce médium qui prétend communiquer avec les morts, Edward ?

— Oui, j'ai regardé l'émission de John Edward. Et Ranger n'est pas un mercenaire. Du moins pas officiellement à Trenton. C'est un chasseur de primes... comme moi.

— Ouais, et ça ne me plaît pas du tout que tu fasses ce métier.

Je sais, j'ai un boulot de merde. Le salaire n'est pas terrible et parfois je me fais tirer dessus. N'empêche, faut bien que quelqu'un ramène les fugitifs devant le juge.

— Je rends service à la communauté, me suis-je défendue. S'il n'y avait pas des gens pour faire mon boulot, la police devrait s'en charger et le contribuable devrait régler la facture, parce qu'il faudrait plus de policiers.

— Je ne mets pas en question l'utilité du boulot. Je n'aime simplement pas que *tu* t'en charges.

Il y a eu une énorme déflagration sous ma voiture, des flammes ont

jailli, un pneu fumant s'est détaché et a roulé sur le parking.

— C'est le quatorzième braquage de commerce commis par le Diable rouge, a commenté Morelli. Le *modus operandi* est toujours le même. Vol à main armée. Fuite à vélo. Départ couvert par un cocktail Molotov. Personne n'a jamais suffisamment vu son visage pour l'identifier.

— Jusqu'à présent. Moi, je l'ai vu sans son masque. Je ne crois pas l'avoir déjà croisé, mais je pourrais sans doute le reconnaître lors d'une séance d'identification.

Une heure plus tard, Morelli m'a déposée à l'agence de cautionnement. Au moment où je sortais de sa voiture banalisée, une Ford Crown Victoria qui a connu des jours meilleurs, il m'a rattrapée par l'arrière de mon T-shirt.

— Fais gaffe à toi, OK ?

— Promis.

— Et ne laisse plus Lula ouvrir le feu.

J'ai soupiré mentalement. Là, il me demandait l'impossible.

— Contrôler Lula, c'est pas toujours évident.

— Alors, trouve-toi une autre partenaire.

— Ranger ?

— Très drôle.

Morelli a posé un baiser sur mes lèvres et je me suis dit que j'arriverais bien à maîtriser Lula. Quand Morelli m'embrassait, tout me semblait possible. Il embrassait comme un dieu.

Son portable a sonné et il s'est écarté pour lire le message.

— Je dois y aller, a-t-il annoncé en me poussant dehors.

Je me suis penchée par la vitre ouverte.

— N'oublie pas qu'on a promis à ma mère de venir dîner ce soir.

— Pas question. *Tu* as promis. Moi pas. J'ai dîné chez tes parents il y a trois jours et, une fois par semaine, c'est ma limite. Valérie et les enfants seront là, non ? Et Klouhn ? J'en ai des brûlures d'estomac rien que d'y penser. Ceux qui mangent en compagnie de cette bande-là devraient toucher une prime de risque.

Il avait raison. Je ne pouvais rien répondre à ça. Il y a un peu plus d'un an, le mari de ma sœur avait largué les amarres vers une terre inconnue en compagnie de la *baby-sitter*. Valérie s'était immédiatement

réinstallée chez mes parents avec ses deux enfants et s'était fait embaucher par un avocat qui ramait, Albert Klouhn. Klouhn avait réussi à mettre Val enceinte. Neuf mois plus tard, la petite maison de mes parents dans le quartier de Chamberbourg à Trenton – trois chambres avec une seule salle de bains – s'était mise à héberger ma mère, mon père, Mamie Mazur, Valérie, Albert Klouhn, les deux petites filles de Val et le nouveau-né.

Pour résoudre les problèmes de logement de ma sœur, je lui avais proposé d'occuper mon appart quelques jours. Je passais la plupart de mes nuits chez Morelli, de toute façon, le sacrifice ne me paraissait pas énorme. Trois mois plus tard, Valérie occupait toujours mon appart et retournait chez mes parents tous les soirs pour le dîner. De temps en temps, il se passait un truc rigolo pendant le repas... Mamie mettait le feu à la nappe ou Klouhn s'étouffait avec un os de poulet. Mais, en général, c'était tout simplement la foire et on en ressortait avec un horrible mal de crâne.

J'ai joué ma dernière carte.

— Dommage pour toi, tu vas rater le poulet rôti avec la purée et la sauce. Sans parler du gâteau renversé à l'ananas pour le dessert.

— Ça ne marchera pas. Il va falloir que tu me proposes mieux que de la volaille pour m'attirer chez tes parents ce soir.

— Dans quel genre ? Une séance de sexe torride ?

— Même ça, ce ne sera pas suffisant. Il faudrait que tu me proposes une orgie avec des triplées japonaises.

J'ai levé les yeux au ciel et je me suis dirigée vers le bureau.

— Ton sandwich est rangé à la lettre S, m'a annoncé Lula dès que j'ai poussé la porte. Je t'ai pris une baguette avec de la coppa, du provolone, de la dinde et du salami avec des piments.

J'ai ouvert les classeurs suspendus et j'ai récupéré mon repas.

— Il n'y a qu'un demi-sandwich.

— Ben oui, on s'est dit avec Connie que tu n'aurais pas envie de te goinfrer en mangeant ça toute seule. Alors on t'a donné un coup de main.

L'agence de cautionnement judiciaire de Vincent Plum occupe un petit bureau sur Hamilton Avenue. Être en face du tribunal ou du poste de police serait plus simple, mais Vinnie a choisi de s'installer dans le Bourg. Pas parce que c'est un mauvais quartier ; dans les faits, c'est sans doute le coin le plus sûr de Trenton. Une mafia de bas étage y règne en

effet et, si on met en colère un des boss, on peut disparaître pour très longtemps... C'est-à-dire pour toujours. Il est même possible que des membres de la famille de Connie participent à cette disparition. Connie est la secrétaire de direction de Vinnie. Elle mesure 1,65 m et ressemble à Betty Boop, la moustache en plus. Son bureau est installé devant la porte qui donne accès à celui de Vinnie. Ça empêche les indiscrets de surprendre le patron lorsqu'il est au téléphone avec son bookmaker, qu'il pique un roupillon ou qu'il est en conférence avec sa zigounette. Derrière Connie, on trouve aussi des armoires de classement. Et derrière elles, une petite réserve remplie d'armes, de munitions, de fournitures, de papier hygiénique et de marchandises confisquées en tout genre, depuis les fausses Rolex jusqu'aux sacs Vuitton mal imités, en passant par des ordinateurs tombés du camion.

Je me suis affalée sur le canapé en faux cuir couleur crotte qui occupe un des murs de l'agence et j'ai débarrassé mon demi-sandwich.

— Ils n'ont pas chômé au tribunal hier, m'a annoncé Connie en agitant une pile de dossiers. Y a trois types qui ne se sont pas pointés. La mauvaise nouvelle, c'est qu'ils valent pas tripette. La bonne, c'est qu'ils n'ont tué ou violé personne depuis deux ans.

J'ai pris les dossiers des mains de Connie et je me suis réinstallée dans le canapé.

— J'imagine que tu voudrais que je les retrouve...

— Ce serait une bonne idée de mettre la main dessus. Ce serait encore mieux de les ramener par la peau des fesses jusqu'en taule.

J'ai feuilleté les dossiers. Harold Pancek. Recherché pour exhibitionnisme et destruction de propriété privée.

— C'est quoi, l'histoire d'Harold ?

— Il est du coin. Il a emménagé au Bourg il y a trois ans. Il vient de Newark. Il vit dans une des baraques mitoyennes de Canter Street. Il s'est bourré la gueule il y a deux semaines et il a essayé de pisser sur Ben, le chat de Mme Gooding. Comme le matou était une cible en mouvement, Pancek a surtout arrosé la maison de Mme Gooding et son rosier préféré. Il a niqué les fleurs et la peinture de la façade. La vieille prétend qu'elle a lavé son chat trois fois et qu'il sent toujours les asperges.

Lula et moi essayions de nous retenir de rire.

— Il n'a pas l'air très menaçant, a remarqué Connie. Faut juste faire gaffe s'il sort son zob pour se soulager.

J'ai jeté un rapide coup d'œil aux deux autres affaires. Carol Cantell, recherchée pour le hold-up d'une camionnette de livraison de chips. Ça m'a fait sourire. Carol Cantell était une femme comme je les aimais.

J'ai haussé les sourcils en lisant le nom sur le dernier dossier. Salvatore Sweet, accusé d'agression.

— Hé ! C'est Sally ! Ça fait un bail que je ne l'ai pas vu.

Quand j'avais fait la connaissance de Salvatore Sweet, il était guitariste d'un groupe de rock composé de travestis. Il m'avait aidée à résoudre une affaire et avait disparu sans laisser de traces.

— Je me souviens de lui, s'est exclamée Lula. Un sacré numéro. Qu'est-ce qu'il fait maintenant, à part mettre sur la gueule des gens ?

— Il conduit un bus scolaire, nous a expliqué Connie. Sa carrière de rock star n'a pas dû décoller. Il habite sur Fenton Street, près de l'usine de boutons.

Sally Sweet était sympa, mais incapable d'articuler une phrase sans la ponctuer de « putain » à tout bout de champ. Les mêmes qui montaient dans son bus devaient avoir un vocabulaire fleuri.

— Tu as essayé de le joindre ? ai-je demandé à Connie.

— Oui, il ne décroche pas. Et y a pas de répondeur.

— Et Cantell ?

— Je lui ai parlé tout à l'heure. Elle a dit qu'elle préférerait se suicider plutôt que d'aller en prison. Elle a ajouté que t'allais devoir te pointer chez elle, lui tirer dessus et traîner son cadavre dehors.

— D'après son dossier, elle a dévalisé une camionnette de chips ?

— D'après les infos dont on dispose, elle suivait un régime sans graisses, avait ses règles et a pété un câble quand elle a vu la camionnette garée devant une épicerie. Toutes ces chips, juste sous son nez, l'ont rendue dingue. Elle a menacé le chauffeur avec une lime à ongles, a rempli sa bagnole de sachets et s'est barrée en laissant le pauvre gars devant sa camionnette vide. La police lui a demandé pourquoi il n'avait pas essayé de l'en empêcher et il a répondu qu'elle était trop flippante. Il a expliqué qu'il avait déjà vu sa femme dans un état similaire et qu'il ne s'approchait pas d'elle dans ces cas-là.

— J'ai suivi le même régime, est intervenue Lula. Ce hold-up me semble parfaitement normal. Surtout si elle avait ses règles. Avoir ses ragnagnas sans bouffer de chips, c'est l'enfer. Où est-ce que tu trouves le sel dont tu as besoin ? Et les crampes, hein ? Qu'est-ce que tu es censée avaler pour soulager les crampes ?

— De l'Ibuprofène ? a suggéré Connie.

— Ouais, mais il te faudra quand même des chips pour attendre que l'Ibuprofène fasse effet. C'est prouvé : les chips apaisent les femmes.

Vinnie a passé la tête par la porte de son bureau et m'a décoché un regard noir.

— Qu'est-ce que tu fous à glander ici ? On a trois DDC ce matin et t'en avais déjà un dans la nature. Ça en fait quatre ! Putain, j'suis pas une ONG, moi.

Vinnie est mon cousin, du côté de mon père. C'est à lui qu'appartient l'Agence de cautionnement judiciaire Vincent Plum. C'est un petit mec avec des cheveux noirs plaqués en arrière, des chaussures pointues et un tas de chaînes en or qui pendent de son cou bronzé aux UV. On raconte qu'il a eu une aventure amoureuse avec un canard, mais ce ne sont que des rumeurs. Il roule en Cadillac Séville et a épousé la fille unique de Harry le Marteau. Si on devait classer Vinnie dans la hiérarchie des êtres humains, il serait à peu de chose près au niveau de la vase d'étang. En revanche, s'il fallait le ranger parmi les agents de cautionnement judiciaire, il serait bien mieux classé. Vinnie connaît les pires faiblesses de l'humanité comme personne.

— J'ai pas de voiture, ai-je expliqué à Vinnie. La mienne s'est fait exploser par un cocktail Molotov.

— Et alors ? Toutes tes bagnoles finissent comme ça. Demande à Lula de te conduire. Elle ne fiche rien ici, de toute façon.

— Mon cul, s'est défendu Lula.

Vinnie a rentré la tête dans son bureau, a claqué la porte et a tourné la clé dans la serrure. Connie a levé les yeux au ciel et Lula a adressé un doigt d'honneur au battant.

— Je t'ai vue, a crié Vinnie derrière la porte fermée.

— Je déteste quand il a raison, a gémi Lula, mais y a pas de raison pour qu'on ne prenne pas ma caisse. Je refuse juste de ramener l'arroseur bourré. Si son urine est capable d'amocher la peinture d'une façade, il approche pas de mes sièges.

— Essayez Cantell, a suggéré Connie. Elle devrait encore être chez elle.

Un quart d'heure plus tard, nous étions devant chez Cantell, dans la commune de Hamilton. Elle habitait un joli petit pavillon sur un petit

terrain, dans un quartier aux maisons identiques. Le gazon était bien coupé, mais envahi de mauvaises herbes par endroits et asséché par un mois d'août torride et sec. De jeunes azalées bordaient la façade. Une Honda Civic bleue était garée dans l'allée.

— Ça ne ressemble pas à la bicoque d'une car-jackeuse, a observé Lula. Elle a pas de garage.

— On dirait plutôt un accident de parcours.

Nous nous sommes approchées de la porte et nous avons frappé. Cantell a ouvert.

— Oh non, ne me dites pas que vous travaillez pour l'agence de cautionnement ! J'ai dit à la secrétaire au téléphone que je ne voulais pas aller en prison.

— C'est une simple procédure de réenregistrement, lui ai-je assuré. On vous ramène et Vinnie paie votre caution pour vous faire sortir.

— Pas question. Je n'y retourne pas. C'est la honte. Je préfère que vous m'abattiez.

— On ne va pas vous tirer dessus, a protesté Lula. Sauf si vous sortez un flingue, évidemment. On va vous vaporiser avec un spray au poivre. Perso, je préférerais utiliser un Taser parce qu'on est venues avec ma bagnole et y a pas mal de morve qui coule quand on bombarde le spray droit dans le visage. Je viens de faire nettoyer l'intérieur à fond et j'ai pas envie qu'il y ait des trucs gluants sur mon siège arrière.

Cantell était bouche bée, le regard perdu dans le vide.

— J'ai juste pris quelques sachets de chips. Je ne suis pas une criminelle.

Lula a promené les yeux autour d'elle.

— Il ne vous en reste pas un peu par hasard ?

— Je les ai tous rendus, sauf ceux que j'ai mangés.

Cantell avait des cheveux bruns courts et un visage rond, plutôt agréable. Elle portait un jean et un T-shirt extralarge. D'après son dossier, elle avait trente-deux ans.

— Vous auriez dû vous présenter au tribunal à la date fixée, suis-je intervenue. Vous auriez peut-être simplement écopé de travaux d'intérêt général.

— Je n'avais rien à me mettre ! Vous avez vu ça : je suis énorme ! Je ne rentre dans rien. J'ai mangé toute une camionnette de chips !

— Vous n'êtes pas aussi ronde que moi, l'a rassurée Lula. Et j'ai plein de fringues. Faut juste savoir comment shopper. On devrait aller

faire les boutiques ensemble un de ces jours. Mon secret, c'est de n'acheter que du lycra et de choisir une taille trop petite. Comme ça, mon corps est bien moulé. Pas que je sois grosse ou quoi. J'ai juste beaucoup de muscles.

Lula était en mode vêtements de sport. Elle avait enfilé un jogging moulant rose en stretch avec un top sans manches assorti et des chaussures de course de pro. Le tissu extensible était étiré au maximum. J'étais prête à filer me mettre à l'abri dès que les coutures menaceraient de craquer.

— Voici ce qu'on va faire, ai-je annoncé à Cantell. Je vais appeler Vinnie et je vais lui demander de nous retrouver au tribunal. Comme ça, il pourra payer votre caution tout de suite et vous ne devrez pas passer de temps en cellule.

— Bon, d'accord. Mais vous devez me ramener ici avant que les enfants ne rentrent avec le bus scolaire.

— Bien sûr. Juste au cas où, ça serait tout de même une bonne idée d'organiser un plan B.

— J'arriverai peut-être à perdre un peu de poids avant de passer devant le juge, a ajouté Cantell.

— Pour commencer, faudrait éviter de dévaliser les livreurs de snacks, désormais, lui a conseillé Lula.

— J'avais mes règles ! J'avais besoin de ces chips !

— Hé, je vous comprends, a répondu Lula.

Nous avons donc ramené Cantell au poste, elle a pu sortir sous caution et nous l'avons raccompagnée chez elle. Lula m'a ensuite conduite dans le Bourg, de l'autre côté de la ville.

— Ça s'est pas mal passé, a évalué Lula. Elle a l'air sympa. Tu crois qu'elle se présentera au tribunal cette fois ?

— Non, il faudra qu'on aille la chercher et qu'on la traîne de force jusque-là.

— Ouais, je crois aussi.

Lula s'est arrêtée devant la maison de mes parents et a laissé tourner le moteur. Elle conduisait sa Firebird rouge, équipée d'une sono capable de diffuser du rap à plus de huit kilomètres de chaque portière. Elle avait mis le son au minimum, mais les basses étaient tellement amplifiées que je sentais mes organes internes vibrer.

- Merci de m'avoir ramenée. À demain.
- Ouais, à plus, m'a lancé Lula avant de démarrer.

Mamie Mazur m'attendait sur le seuil. Elle habite avec mes parents, depuis que Papy Mazur savoure *la vida loca* pour l'éternité. Mamie Mazur est bâtie comme une soupe au poulet et a un esprit qui défie la description. Ses cheveux sont gris argenté, coupés court en une permanente serrée. Elle a un faible pour les pantalons en polyester et les tennis blanches. Elle regarde le catch à la télé et se fiche que les matches soient truqués ou non. Elle adore mater des types bien bâtis, moulés dans des minishorts.

— Dépêche-toi. Ta mère refuse de servir à boire tant que tu n'es pas à table et j'ai vachement besoin d'un verre. J'ai eu une journée atroce. Je me suis traînée jusqu'au salon funéraire de Stiva pour la veillée de Lorraine Schnagle et le cercueil était fermé. J'ai entendu dire qu'elle était très amochée sur la fin, mais ce n'est pas une raison pour empêcher les vivants de voir une dernière fois les morts. Les gens comptent là-dessus. Je me suis donné du mal pour y aller, je m'étais mise sur mon trente-et-un et tout. Du coup, je n'aurai aucun sujet de conversation demain chez le coiffeur. Je comptais sur Lorraine Schnagle.

— Tu n'as pas essayé d'ouvrir le cercueil, j'espère ?

— Moi ? Bien sûr que non. Je ne ferais jamais une chose pareille. De toute façon, il était vraiment bien fermé.

— Valérie est là ?

— Valérie est toujours là. C'est aussi pour ça que la journée a été horrible. J'étais épuisée après le salon funéraire et j'ai pas pu faire la sieste parce que ta nièce se prend à nouveau pour un canasson et n'arrête pas de galoper. Je suis exténuée. Je parie que j'ai des poches sous les yeux. Si ça continue, je vais perdre ma beauté.

Mamie a plissé les yeux pour examiner la rue.

— Où est ta voiture ?

— Elle a pris feu.

— Les pneus ont pété ? Elle a explosé ?

— Oui.

— Zut ! J'ai raté ça. Je passe toujours à côté des trucs amusants. Comment est-ce qu'elle a pris feu, cette fois-ci ?

— Sur la scène d'un hold-up.

— Cette ville part en sucette, je te le dis. On n'a jamais eu une criminalité pareille. On ne s'aventurera bientôt plus en dehors du quartier.

Mamie avait raison. Je voyais la délinquance grimper en flèche à l'agence. Toujours plus de vols à main armée, plus de drogues dans les rues, plus de meurtres, dont la plupart étaient liés aux trafics de stupéfiants ou aux gangs. Et maintenant que j'avais vu le visage du Diable rouge, j'allais être mêlée à tout ça.

2

Ma mère pelait des pommes de terre sur l'évier de la cuisine. Ma sœur Valérie était attablée et allaitait le bébé. J'avais l'impression qu'elle le nourrissait à longueur de journée. Parfois, je sentais l'instinct maternel monter en moi quand je regardais le bambin, mais, la plupart du temps, j'étais ravie de n'avoir qu'un hamster.

Mamie m'a suivie, impatiente d'annoncer la nouvelle à tout le monde :

— Elle a encore fait exploser sa voiture !

Ma mère s'est arrêtée de peler.

— Il n'y a pas eu de blessés ?

— Non, pas de victimes à part ma voiture. Elle est hors service.

Ma mère a fait un signe de croix et a serré si fort l'économe que les jointures de ses doigts ont blanchi.

— Je déteste quand ce genre d'accident te tombe dessus ! Comment je suis censée dormir la nuit en sachant que ma fille fait exploser ses voitures ?

— Tu pourrais te mettre à boire, lui a conseillé Mamie. Pour moi, ça marche du tonnerre. Rien de tel qu'un petit coup avant de monter au lit.

Mon portable a sonné et tout le monde s'est tu pour me laisser répondre. C'était Morelli.

— Tu t'amuses bien ?

— Oui, je viens d'arriver et je m'éclate. Dommage que tu rates ça.

— Mauvaise nouvelle : tu vas devoir te débiter, toi aussi. Un collègue a ramené un suspect et il va falloir que tu l'identifies.

— Tout de suite ?

— Oui, tout de suite. Faut qu'on vienne te chercher ?

— Non, je vais emprunter la Buick.

Quand mon grand-oncle Sandor est parti vivre en maison de repos,

il a offert sa Buick Roadmaster, blanc et bleu pastel, à mamie Mazur. Comme elle ne conduit pas (du moins pas légalement), la voiture prend la poussière dans le garage de mon père. Elle engloutit dix litres au kilomètre et est à peu près aussi maniable qu'un congélateur sur roues. Pour ne rien arranger, elle ne correspond pas du tout à mon image. Je me vois plutôt au volant d'une Lexus SC430, même si mon budget, lui, me range dans la catégorie Honda Civic d'occase. Ma banque, très généreuse, m'a permis d'aller jusqu'à la Ford Escape.

— C'était Joe. Je dois le rejoindre au poste de police. Ils pensent avoir mis la main sur le type qui a foutu le feu à ma voiture.

— Tu seras de retour à temps pour le poulet ? s'est inquiétée ma mère. Et pour le dessert ?

— Ne m'attendez pas pour passer à table. Je reviendrai si je peux. Sinon, je mangerai les restes.

Je me suis tournée vers Mamie.

— Je vais devoir me servir de la Buick, jusqu'à ce que je puisse remplacer l'Escape.

— Je t'en prie. Je vais t'accompagner au poste. J'ai besoin de sortir un peu. Et en rentrant, on pourra faire un arrêt chez Stiva. Ils ont peut-être retiré le couvercle du cercueil pour les visites du soir. Ça m'embêterait de rater Lorraine.

Vingt minutes plus tard, je m'engageais avec Mamie sur le parking public en face du commissariat. Les locaux de la police de Trenton sont installés dans un bâtiment de briques sans chichis, dans un quartier sans chichis, qui offre aux flics un accès direct à la criminalité. L'immeuble est divisé entre le poste de police et le tribunal. Le tribunal a droit à un garde et à un détecteur de métaux. Le poste de police, lui, a droit à un ascenseur criblé d'impacts de balles.

J'ai jeté un coup d'œil méfiant au cabas en cuir noir de Mamie. Il lui arrivait de se trimballer avec un .45 à canon long.

— Tu n'as pas de flingue, là-dedans ?

— Qui, moi ?

— Si on te choppe dans ce bâtiment avec une arme non autorisée, tu vas voler derrière les barreaux et ils vont jeter la clé.

— Comment est-ce qu'ils trouveraient mon arme ? Ils n'ont pas intérêt à me fouiller. Je suis une personne âgée, j'ai des droits.

— Oui, mais porter une arme sans autorisation n'en fait pas partie.

Mamie a sorti son calibre .45 de son sac et l'a glissé sous le siège.

— Où finira ce pays si une vieille dame n'a même plus le droit de se promener avec un pistolet dans son sac ? Y a des lois contre tout de nos jours. Et la Déclaration des droits de l'homme ? Elle stipule qu'on a le droit d'être armé !

— C'est la constitution américaine, Mamie, et le texte ne concerne pas les flingues cachés dans les sacs.

J'ai verrouillé la Buick et j'ai appelé Joe sur mon portable.

— Je suis en face. Mamie est avec moi.

— Elle n'est pas armée, j'espère ?

— Non, plus maintenant.

J'ai deviné le sourire de Joe au bout du fil.

— Je te retrouve en bas.

Les civils n'étaient pas nombreux dans le bâtiment à une heure pareille. Le tribunal était fermé et la police concentrait ses efforts sur les arrestations nocturnes. Un flic solitaire était assis derrière une vitre blindée au fond du couloir. Il luttait pour rester éveillé.

Morelli est sorti de l'ascenseur au moment où Mamie et moi poussions la porte. Mamie l'a examiné de la tête aux pieds, puis a poussé un soupir agacé.

— Il porte un flingue.

— Il est policier.

— Je devrais peut-être m'enrôler, alors, a noté Mamie. Tu crois que j'ai la taille réglementaire ?

Une demi-heure plus tard, Mamie et moi remontions dans la Buick.

— Ça n'a pas traîné. J'ai à peine eu le temps de fouiner.

— Je n'ai pas pu l'identifier. Ils ont arrêté un type qui portait le même sac à dos, mais ce n'était pas le gars qui est sorti de l'épicerie. Il dit avoir trouvé le sac dans une impasse.

— Dommage. Ça ne veut pas dire qu'on doit rentrer à la maison, tout de même ? J'en ai marre des galops et du langage bébé.

— Valérie parle à son gamin avec des ba-be-bi-bo-bu ?

— Non, c'est comme ça qu'elle s'adresse à son Klouhn chéri. Je ne suis pas du genre à critiquer, mais après des heures de « mon chaton d'amour, mon nounours, mon minou chéri, mon cœur en sucre », j'ai

des envies de meurtre.

J'étais soulagée de ne jamais avoir été présente quand Valérie appelait Klouhn « mon chaton d'amour » ou « mon nounours ». Moi aussi, j'aurais eu envie de cogner quelqu'un et je ne maîtrise pas aussi bien mes pulsions que Mamie.

— C'est trop tôt pour la veillée funèbre, ai-je signalé. On pourrait s'arrêter chez Sally Sweet. Il ne s'est pas présenté devant le juge alors qu'il était accusé d'agression.

— Sans blague ? Je me souviens de lui, c'était un si gentil garçon ! Et parfois une si gentille fille. Il avait une jupe à carreaux qui me plaisait beaucoup.

J'ai quitté le parking, pris à droite sur North Clinton et parcouru cinq cents mètres. À une époque de l'histoire de Trenton, le quartier était une zone industrielle prospère. Depuis lors, les usines s'étaient vidées ou avaient viré la moitié de leur personnel. Les fabriques abandonnées et les entrepôts murés créaient un décor qui rappelait la Bosnie après la guerre.

J'ai quitté Clinton et je me suis engagée dans une zone résidentielle composée de petits bâtiments sans étage. Construites pour loger les ouvriers, ces maisons mitoyennes étaient désormais occupées par des travailleurs qui gagnaient à peine plus que les minima sociaux... On y trouvait aussi quelques excentriques, comme Sally Sweet.

Je me suis garée devant chez lui, sur Fenton Street.

— Attends-moi dans la voiture, le temps que je voie ce qui se passe, d'accord ?

— Pas de problème, m'a répondu Mamie, qui serrait déjà son sac avec enthousiasme, les yeux rivés sur la porte de Sally.

La Buick avait été conçue pour des hommes corpulents et Mamie semblait avoir été avalée par le monstre de métal. Ses pieds touchaient à peine le sol et on apercevait tout juste son visage par-dessus le tableau de bord. Une faible femme aurait pu se sentir amoindrie par cette baleine. Mais Mamie n'était pas du genre à se laisser impressionner. Trente secondes après avoir accepté de m'attendre, elle posait le pied sur le trottoir et me suivait.

— T'avais promis de m'attendre dans la voiture !

— J'ai changé d'avis. Tu auras certainement besoin d'aide.

— Bon, mais c'est moi qui parle, je ne veux pas l'effrayer.

— Promis.

J'ai frappé et Sweet a ouvert au troisième coup. Il m'a regardée, m'a reconnue et a esquissé un sourire.

— Ça fait un bail ! Qu'est-ce qui t'amène ?

— Nous sommes là pour ramener tes fesses derrière les barreaux, a annoncé Mamie.

— Merde ! a lâché Sally en nous claquant la porte au nez.

— Qu'est-ce qui t'a pris ?

— Je ne sais pas, c'est sorti tout seul.

J'ai de nouveau frappé le battant.

— Ouvre, Sally, je voudrais juste te parler.

Il a entrebâillé la porte.

— Je ne peux pas aller en prison, je perdrais mon boulot.

— Je peux peut-être t'aider...

Sally a ouvert et s'est écarté pour nous laisser entrer. J'ai lancé à Mamie un regard menaçant.

— Motus et bouche cousue, a-t-elle déclaré en faisant le geste de sceller ses lèvres. Regarde, je verrouille et je jette la clé. T'as vu comme elle est tombée loin ?

Sally et moi, avons dévisagé Mamie.

— Mmmmf, mmmf, mmf, a-t-elle fait, les lèvres jointes.

Je me suis tournée vers Sally.

— Alors, quoi de neuf ?

— Je donne des concerts le week-end. La semaine, je conduis un bus scolaire. Ce n'est pas aussi glorieux que quand j'étais dans les *Lovelies*, mais c'est cool.

— Pourquoi est-ce qu'on t'accuse d'agression ?

— C'est du grand n'importe quoi. Je discutais avec un type qui s'est mis à me draguer. Je lui ai dit : « Hé, mec, c'est pas mon truc. » D'accord, je portais une robe, mais c'est ma tenue de travail. Les robes, c'est mon signe distinctif. Ce soir-là, je montais sur scène avec un groupe de rap : le public s'attendait à ce que je sois en robe. Je suis Sally Sweet, j'ai une réputation.

— Je comprends que certains s'emmêlent les pinceaux, est intervenue Mamie.

J'ai fait semblant de ne pas avoir entendu.

— Alors, tu l'as frappé ?

— Une seule fois... avec ma guitare. Sur les fesses.

— Waouh. Il a été blessé ?

— Non, mais j'ai cassé ses lunettes. Ce mec était une vraie tapette. C'est lui qui commence, puis il file se plaindre à la police. Il a prétendu que je l'avais frappé sans raison. Aux flics, il a raconté que j'étais complètement défoncé.

— Tu étais défoncé ?

— Pas du tout. Bon, d'accord, je fume des pétards entre les chansons, mais l'herbe, ça ne compte pas pour un guitariste. Et puis je fais gaffe. Je n'achète que de l'herbe bio. Je ne prends que des drogues naturelles. De l'herbe bio, des champis bio... Ça ne peut pas faire de mal, tant que c'est naturel.

— Je ne savais pas, a commenté Mamie.

— C'est un fait avéré. Je crois d'ailleurs que les lois syndicales obligent les guitaristes à fumer de l'herbe entre les morceaux.

— Ce serait logique, a reconnu Mamie.

— En tout cas, ça expliquerait beaucoup de choses, ai-je ajouté.

Sally ne portait pas son costume de scène. Il se contentait d'un jean, de baskets usées et d'un T-shirt Black Sabbath noir délavé. Il mesurait plus d'un mètre quatre-vingts. Quatre-vingt-dix avec ses talons. Il avait un grand nez crochu, des cheveux noirs et des poils assortis. Comme mec, il était passable, mais c'était sans conteste le *drag-queen* le plus laid de la côte Est. Quel homme sain d'esprit aurait dragué Sally ?

— Pourquoi est-ce que tu ne t'es pas présenté au tribunal ?

— Fallait que je conduise les mômes. C'était un jour d'école. Je prends mon boulot très au sérieux.

— Et tu as oublié ?

— Oui, putain, j'ai complètement zappé.

Il a fermé les yeux et s'est frappé la tête avec le plat de la main.

— Merde !

Il portait un large élastique au poignet gauche. Il a tiré dessus, l'a lâché et a poussé un cri.

— Aïe !

Nous l'avons regardé, complètement abasourdis.

— J'essaie d'arrêter de jurer. Les mômes se sont pris des colles parce qu'ils parlaient comme des charretiers en descendant de mon bus. Alors mon patron m'a donné cet élastique. Je dois tirer dessus chaque fois que je dis un gros mot.

J'ai examiné son poignet. Il était lacéré de zébrures rouges.

— Tu devrais peut-être envisager de changer de boulot.

— Pas question, putain ! Oh merde, une connerie !

Clac, clac, clac.

— Ça doit faire mal, a noté Mamie.

— Ouais, ça fait un mal de chien, putain.

Clac.

Si je ramenait Sally au poste maintenant, il devrait y passer la nuit pour attendre l'ouverture du tribunal, de manière que Vinnie puisse régler sa caution. Je n'avais pas l'impression que Sally risquait de fuir, j'ai donc décidé de lui ficher la paix et de revenir le matin.

— Faut que tu sois à nouveau libéré sous caution. On peut faire ça entre deux trajets de bus.

— Wouah, ça serait génial. J'ai quelques heures libres les après-midi.

Mamie a consulté sa montre.

— On ferait bien de se mettre en route, si on veut arriver à temps au funérarium.

— Hé, c'est qui qui se fait enterrer ? a voulu savoir Sally.

— Lorraine Schnagle. Je suis passée aujourd'hui, mais ils avaient fermé le cercueil.

Sally a émis un petit sifflement désapprobateur.

— Je déteste quand ils font ça.

— Ça me rend dingue, a renchéri Mamie. J'y retourne dans l'espoir qu'ils enlèvent le couvercle pour la veillée.

Sally avait les mains dans les poches et hochait la tête comme une figurine à tête branlante.

— Je vous comprends. Remettez mes amitiés à Lorraine.

Le visage de Mamie s'est éclairé.

— Venez avec nous ! Même si le couvercle est posé, la veillée devrait être réussie. Lorraine était très populaire. Y aura du monde. Et Stiva offre des gâteaux secs.

— Ouais, je pourrais venir, a pensé Sally à voix haute sans cesser de secouer la tête. Laissez-moi le temps de me changer.

Il a disparu dans la chambre et j'ai promis à Dieu d'être plus obéissante, si Sally ne réapparaissait pas avec des escarpins à talons et une robe.

Quand il est revenu, il portait toujours son T-shirt délavé, son jean et ses vieilles baskets, mais il avait enfilé des pendants d'oreilles en faux diamants et une veste de smoking vintage. Dieu ne m'avait pas

complètement entendue, mais j'étais prête à tenter de respecter le pacte quand même.

Nous nous sommes entassés dans la Buick et nous avons traversé la ville en direction de chez Stiva.

— J'ai faim, a lancé Mamie. Je mangerais bien un hamburger. Comme on n'a pas beaucoup de temps, on pourrait passer au *drive*.

Deux cents mètres plus loin, je m'arrêtais au McDonald's pour passer commande. Un Big Mac, des frites et un milkshake chocolat pour Mamie ; un cheeseburger et un Coca pour moi. Une salade au poulet et un Coca light pour Sally.

— Je surveille ma ligne. J'ai une robe rouge à tomber raide et je chierais des barres si je ne rentrais plus dedans, putain.

Il a fait la grimace.

— Eh merde !

Clac, clac, clac.

— Vous devriez essayer de vous taire, lui a conseillé Mamie. Vous allez finir par provoquer un caillot à force de vous frapper avec cet élastique.

J'ai passé le sac de nourriture à Mamie pour qu'elle se charge de la distribution et j'ai redémarré. Un type avec un foulard noir sur la tête, un jean baggy, des baskets toutes neuves et un tas de bijoux en or qui scintillaient sous les lampadaires est sorti du McDo pour rejoindre son 4 × 4 ultra bling bling. Une Lincoln Navigator noire rutilante, avec des enjoliveurs chromés et des vitres teintées. Je me suis approchée pour mieux observer et confirmer mes soupçons. C'était le Diable rouge. Il portait un large sac du McDo et un porte-boissons avec quatre gobelets.

Le Diable rouge avait quatorze hold-up à son actif et je l'avais personnellement vu jeter un cocktail Molotov dans un magasin. J'aurais dû en conclure qu'il était dangereux. Le problème, c'est qu'il est impossible de prendre au sérieux un braqueur qui porte un masque en caoutchouc bas de gamme et roule à VTT.

— Hé ! Une minute, je voudrais te parler.

Je comptais m'approcher pour l'étrangler de mes deux mains jusqu'à ce qu'il devienne tout bleu. Sa carrière de braqueur d'épicerie ne me faisait ni chaud ni froid, mais j'étais vraiment en rogne pour ma Ford Escape jaune.

Il s'est arrêté, m'a regardée et m'a reconnue.

— T'es une des deux connasses qui ont démolé ma bécane !

— Tu me traites de connasse ? Toi ? L'abruti qui dévalise des magasins en se cachant derrière un masque débile et qui prend la fuite sur un vélo de gamin ? T'es sans doute trop con pour passer le permis.

— Connasse, il a répété. Grosse connasse.

La portière côté passager du 4 × 4 s'est ouverte et j'ai entendu des types se marrer à l'intérieur. Le Diable rouge est monté, a claqué la porte et le conducteur a démarré.

Je n'avais qu'une envie : sauter de la Buick, courir jusqu'au 4 × 4, ouvrir la portière et traîner le diable sur le tarmac. Cependant, d'après le décompte des gobelets, il y avait au moins trois autres personnes à l'intérieur. Ils pouvaient être armés et m'en vouloir de gâcher leur repas. J'ai du coup opté pour un plan plus sûr : relever la plaque d'immatriculation et suivre le véhicule à une distance prudente.

— C'était ton voleur masqué ? m'a demandé Mamie.

— Oui.

— Attrapons-le ! Rentrons-lui dans le cul et, quand il s'arrêtera pour le constat, on le sortira de la bagnole.

— Je ne peux pas faire ça, je n'ai pas autorité pour l'arrêter.

— Bon, ben, on ne l'arrête pas, alors. On se contente de le passer à tabac ?

— Ce serait une agression, est intervenu Sally. Et c'est illégal, je viens de le comprendre à mes dépens.

J'ai sélectionné le numéro de Morelli dans la liste des numéros abrégés de mon portable.

— Tu m'appelles pour les triplées japonaises ?

— Non, pour le Diable rouge. Je suis dans la Buick avec Mamie et Sally Sweet et je file le train à ton braqueur. On est sur State Street, on roule vers le sud. Je viens de dépasser Olden Avenue. Il est au volant d'une Lincoln Navigator noire.

— J'arrive. Ne l'approche pas.

— Pas de problème.

J'ai communiqué à Morelli la plaque d'immatriculation et j'ai reposé mon téléphone sur le siège, à côté de ma cuisse. J'ai suivi le 4 × 4 pendant quelques minutes, puis j'ai vu apparaître un véhicule de police dans le rétroviseur. Je me suis rangée sur le côté et les flics m'ont dépassée, le gyrophare allumé.

Mamie et Sally suivaient la scène, bouche bée.

— Ce type ne s'arrêtera pas, a prédit Mamie.

La Lincoln a brûlé un feu rouge et nous l'avons suivie. Je connaissais le policier devant moi. C'était Eddie Gazarra. Il était seul. C'était un Polonais blond et sympa. Il était marié à ma cousine, Shirley la Geignarde. Il regardait sans doute dans son rétroviseur, espérant que je disparaisse.

Tout à coup, le 4 × 4 a bifurqué à droite, puis très vite à gauche. Eddie lui collait le train et j'avais du mal à le suivre. J'ai dû contracter tous mes muscles pour manœuvrer la Buick dans les tournants. J'étais en nage, même si une partie de la transpiration était sans doute causée par la peur. J'étais à deux doigts de perdre le contrôle de la voiture. Et, pour ne rien arranger, je m'inquiétais pour Gazarra, seul dans la voiture devant.

J'étais toujours en ligne avec Morelli.

— Nous sommes lancés à sa poursuite.

Je lui ai aussi crié les noms de rues que nous emprunions, en précisant que Gazarra était devant nous.

— Nous ? Il n'y a pas de nous ! Laisse la police faire son boulot. Rentre à la maison.

À l'arrière, Sally se cramponnait, ses boucles d'oreilles en faux diamants tressaillaient dans mon rétroviseur.

— Il a raison. On devrait laisser tomber.

Les mains fripées de Mamie se cramponnaient à la ceinture de sécurité.

— Ne l'écoute pas ! Appuie à fond sur le champignon. Fais quand même gaffe dans les tournants, je ne suis plus toute jeune. Si tu prends un virage trop sec, ma nuque pourrait se briser comme du bois sec.

Je ne risquais pas de tourner trop vite au volant de la Buick. J'avais l'impression de piloter un paquebot, pas une voiture.

Sans crier gare, le 4 × 4 a tourné en plein milieu de la rue et s'est immobilisé dans un hurlement de freins. Eddie a réussi à stopper un peu plus loin. Moi, j'ai pilé des deux pieds sur la pédale de frein et je me suis arrêtée à trente centimètres du pare-chocs arrière d'Eddie.

Une vitre du 4 × 4 s'est abaissée et des coups de feu ont jailli de l'habitacle. Mamie et Sally se sont jetés sur le plancher, mais j'étais trop sous le choc pour réagir. Le pare-brise de la voiture de police a volé en éclats et Eddie s'est affaissé sur le côté.

— Je crois qu'Eddie est touché ! ai-je crié en direction de mon portable.

— Quelle merde ! s'est exclamé Sally depuis le siège arrière.

Clac.

Le 4 × 4 a redémarré sans attendre et a disparu en quelques secondes. J'ai couru hors de la Buick pour voir comment allait Gazarra. Il avait été touché à deux reprises. Une balle lui avait égratigné la tempe et il était blessé à l'épaule.

— Merde ! Ne meurs pas, Eddie.

Gazarra m'a regardé à travers ses yeux plissés.

— J'ai l'air à l'agonie ?

— Non, mais je ne suis pas une experte.

— Qu'est-ce qui s'est passé, putain ? On aurait dit que la Troisième Guerre mondiale avait éclaté.

— Je crois que les messieurs du 4 × 4 n'avaient pas envie de discuter avec toi.

Je m'efforçais de garder un ton désinvolte, pour ne pas fondre en larmes. J'avais enlevé mon T-shirt pour éponger la blessure de Gazarra. Heureusement, je portais un soutien-gorge de sport. Je me serais sentie ridicule à l'arrivée des renforts, avec mon Wonderbra en dentelles. Il devait y avoir une boîte de secours dans le véhicule, mais je n'avais pas les idées très claires. Je comprimais si fort la blessure que mes mains ne tremblaient plus. En revanche, mon cœur battait la chamade et ma respiration était haletante. Mamie et Sally se sont postés en silence près de la Buick.

— On peut faire quelque chose ? a demandé Mamie.

— Explique la situation à Joe. Il est toujours en ligne sur le portable. Dis-lui que Gazarra a besoin d'aide.

Des sirènes ont hurlé au loin et j'ai vu des gyrophares de police approcher.

— Shirley va être en rogne, a déclaré Gazarra. Elle a horreur que je me fasse tirer dessus.

À ma connaissance, pourtant, la seule fois où Gazarra avait essuyé des tirs, c'était quand il jouait à dégainer le plus rapidement possible au poste et que le coup était parti par accident. La balle avait rebondi sur la paroi de l'ascenseur et s'était logée dans sa fesse droite.

La première voiture s'est arrêtée à notre hauteur, suivie par une seconde, puis par Morelli à bord de son 4 × 4. J'ai reculé pour que les professionnels puissent accéder au blessé.

Morelli m'a inspectée avant de s'intéresser à Gazarra.

— Ça va ?

J'étais couverte de sang, mais ce n'était pas le mien.

— Je n'ai pas été touchée. Eddie a reçu deux balles, mais je crois qu'il s'en sortira.

Dans certains coins des États-Unis, les flics doivent être tirés à quatre épingles. Ce n'est pas le cas à Trenton. Ici, les flics bossent dur et se tracassent un max. Ceux qui étaient présents avaient des chemises détrempées de sueur et des gueules d'enterrement, Morelli compris.

— Ils ont ouvert le feu avec une arme automatique depuis le siège arrière, ai-je expliqué. On sortait du *drive* du McDonald's sur State Street, quand j'ai vu le type qui se déguise en diable remonter dans la Lincoln. Il était à l'avant, ce n'est pas lui qui a tiré. Il avait acheté quatre boissons, il devait y avoir trois autres types dans le véhicule. Je l'ai suivi et je t'ai appelé. Tu connais la suite.

Morelli a passé un bras autour de mes épaules et m'a tirée vers lui. Il a collé sa joue contre la mienne.

— J'ai pas envie de devenir sentimental devant les collègues, mais pendant un moment, quand j'ai entendu les tirs... je n'ai plus pensé aux triplées.

— C'est bon à savoir.

Je me suis appuyée contre lui, contente d'avoir quelqu'un pour me soutenir.

— Ça s'est passé si vite... Personne n'est sorti de voiture et Eddie avait encore sa ceinture bouclée. Ils lui ont tiré dessus à travers le pare-brise.

— La Lincoln était volée. Ils ont sans doute cru que Gazarra allait les arrêter.

— Non, c'est ma faute. Le Diable rouge savait que je l'avais reconnu.

Une ambulance s'est garée à côté de Gazarra. Les flics déviaient la circulation, sécurisaient la zone et criaient pour se faire entendre par-dessus les crachotements de la radio.

— C'est incroyable comme tu as l'art de te fourrer dans le pétrin, a remarqué Morelli.

— Deux catastrophes en un jour. Je parie que tu as battu ton propre record, a ajouté Mamie.

— Oh non, on est loin du compte, a rétorqué Morelli.

Ses yeux se sont posés sur mon soutien-gorge de sport.

— J'aime bien ton nouveau look.

— Mon T-shirt a servi de compresse.

Il a enlevé sa chemise et l'a drapée autour de mes épaules.

— Tu es glacée.

— C'est parce que mon cœur a cessé de battre depuis dix minutes.

J'avais le teint pâle, le visage moite et la chair de poule.

— Il faut que je rentre chez mes parents. Le dessert me fera du bien.

— J'en mangerais bien aussi, a approuvé Mamie. Ils n'ont certainement pas ouvert le cercueil de Lorraine, de toute façon.

Elle s'est tournée vers Sally.

— Je vous avais promis du bon temps à la maison funéraire. Comme ça tombe à l'eau, si vous veniez prendre le dessert ? C'est du gâteau au chocolat avec de la glace. Après, on pourra vous renvoyer chez vous en taxi. Mon beau-fils en conduit parfois un : du coup, on a des réductions.

— Une petite tranche, je peux me le permettre. J'ai dû brûler quelques centaines de calories, rien qu'avec la trouille.

Morelli a boutonné la chemise qu'il m'avait prêtée.

— Tu es en état de conduire ?

— Oui, je n'ai même plus envie de vomir.

— J'ai deux trois trucs à régler ici puis je te rejoins.

Ma mère nous attendait sur le seuil. Elle avait les bras croisés et l'air fâché.

— Elle est au courant, a déduit Mamie. Je parie que le téléphone n'a pas arrêté de sonner.

— Comment pourrait-elle déjà savoir ce qui s'est passé ? s'est étonné Sally. On était à l'autre bout de la ville et ça n'a pas duré longtemps.

— Traci Wenke et Myron Flatt sont toujours les premiers à prévenir parce qu'ils écoutent la fréquence de la police sur leurs radios. Elsa Downing a probablement appelé ensuite, elle est mise au parfum par sa fille qui travaille comme standardiste. Je parie que Shirley l'a contactée pour demander si elle pouvait déposer les enfants pendant qu'elle filait à l'hosto.

Le temps que je gare la Buick et que je rejoigne ma mère, elle avait le visage blanc comme un linge. Je m'attendais à ce que de la fumée s'échappe par ses oreilles.

— Pas un mot ! ai-je prévenu. Je refuse de parler tant que je n'ai pas avalé un morceau de gâteau.

Ma mère a tourné les talons, s'est dirigée à grands pas vers la cuisine et m'a coupé une tranche de cake. Je l'ai suivie.

— Et de la glace !

Elle a vidé un demi-pot de glace sur mon assiette, s'est reculée et m'a examinée de la tête aux pieds.

— Tu es couverte de sang.

— Ce n'est pas le mien...

Elle a fait un signe de croix.

— ... et je suis persuadée qu'Eddy va s'en sortir.

Nouveau signe de croix.

Deux places à table étaient réservées pour Mamie et moi. Je me suis assise et j'ai englouti mon dessert. Mamie a apporté une chaise supplémentaire de la cuisine à l'intention de Sally et s'est affairée pour remplir les assiettes. Le reste de la famille était attablé dans la salle à manger, en silence. Mon père était le seul en mouvement. La tête penchée, il enfournait du poulet et de la purée. Les autres étaient cloués sur place, bouche bée, les yeux larges comme des soucoupes, ne sachant pas quoi penser du sang sur ma chemise... et des pendants d'oreilles de Sally.

Mamie s'est chargée des présentations.

— Vous vous souvenez de Sally, non ? C'est un musicien célèbre et, parfois... une femme. Sa garde-robe est pleine de robes magnifiques, de chaussures à talons et de maquillage. Il a même un bustier en cuir avec des seins pointus comme des cornets de glace. On remarque à peine les poils de son torse quand il le porte.

3

— Comment est-ce qu'on peut être *parfois* une femme ? a voulu savoir Mary Alice.

Mary Alice est en CE2. Elle a deux ans de moins que sa sœur, Angie. Elle roule à vélo sans stabilisateurs, joue au Monopoly si quelqu'un lui lit les cartes Chance. Elle est aussi capable de réciter le nom de tous les rennes du Père Noël. En revanche, elle n'a jamais entendu parler de travestis.

— Je m'habille comme une femme, c'est tout, lui a expliqué Sally. Ça fait partie de mon personnage de scène.

— Moi j'aimerais bien me déguiser en cheval, a répondu Mary Alice. Angie a posé les yeux sur le poignet de Sally.

— Pourquoi vous portez un élastique ?

— J'essaie d'arrêter de jurer. Chaque fois que je dis un gros mot, je fais claquer l'élastique. C'est censé m'aider à arrêter.

— Vous devriez plutôt remplacer le juron par un autre mot, qui lui ressemble, a suggéré Angie.

— J'ai trouvé ! s'est exclamée Mamie. Vous devriez dire « patin » !

— Patin... Je ne sais pas. Je vais avoir l'air d'un crétin si je dis « patin » à tout bout de champ.

— C'est quoi, les taches rouges sur la chemise de Tante Stéphanie ? a demandé Mary Alice.

— C'est du sang. Nous avons été pris dans une fusillade, lui a raconté Mamie. Nous n'avons pas été blessées, mais Stéphanie a aidé Eddie Gazarra. Il s'est pris deux balles et y avait du sang partout.

— Beurk, a fait Angie.

Albert Klouhn, le compagnon de Valérie, était assis à côté de moi. Il a regardé mon bras taché d'hémoglobine et s'est évanoui. *Boum*. Il est tombé de sa chaise.

— Putain, il est tombé dans les vapes. Oh p... p... patin.

Clac.

Comme j'avais fini mon gâteau, je suis allée me nettoyer un peu dans la cuisine. J'aurais sans doute dû le faire avant de passer à table, mais mon besoin de chocolat était plus pressant que tout le reste. Quand je suis revenue dans la salle à manger, Albert avait repris sa place.

— Je ne suis pas chochotte ni rien, j'ai glissé, c'est tout. C'était un stupide accident.

Albert Klouhn mesurait à peine 1,70 m, avait des cheveux blond cendré avec un début de calvitie, un visage de poupon et le corps d'un gamin de douze ans. Il était avocat, en quelque sorte, et, accessoirement, père du bébé de Valérie. Il était gentil, mais ressemblait plus à un animal de compagnie qu'à un futur beau-frère. Son bureau était juste à côté de la laverie automatique : il passait plus de temps à fournir de la monnaie pour les machines à laver qu'à prodiguer des conseils légaux.

Un léger coup frappé sur la porte d'entrée a précédé l'arrivée de Joe. Ma mère s'est levée d'un bond pour aller lui chercher une assiette, sans trop savoir où elle allait la poser. Même avec la rallonge, il n'y avait place que pour huit personnes. Avec Joe, nous étions dix.

— Tiens, tu peux t'installer ici, a proposé Klouhn en se levant. J'ai fini de manger. Ça ne me dérange pas du tout.

— Quel amour de nounours ! s'est exclamée Valérie.

Mamie s'est cachée derrière sa serviette et a fait semblant d'être prise de haut-le-cœur. Morelli a camouflé sa réaction en affichant un sourire innocent. Mon père a continué à manger. Et je me suis rendu compte que « nounours » allait à merveille à Klouhn. Quelle horreur !

— Maintenant que tout le monde est là, a déclaré Valérie, j'ai quelque chose à vous annoncer. Albert et moi, nous avons fixé une date pour le mariage.

La nouvelle était de taille, car à l'époque où Valérie était enceinte, elle prétendait se réserver pour Ranger ou Indiana Jones. Or, aucun de ces deux candidats ne semblait manifester la moindre envie d'épouser Valérie. L'opinion de ma sœur au sujet d'Albert Klouhn s'était améliorée à la naissance du bébé. Ma mère restait pourtant persuadée d'être condamnée à subir les ragots de Valérie jusqu'à la fin de ses jours. Les mères célibataires, les morts dans des circonstances atroces et les maris volages étaient les sujets de conversation préférés des pipelettes du

Bourg.

— C'est merveilleux, s'est écriée ma mère, les larmes aux yeux. Je suis si contente pour toi !

— Un mariage ! Il va me falloir une nouvelle robe, a décrété Mamie. Et il faudra une salle pour la réception.

Elle s'est essuyé les yeux.

— Regardez-moi, je suis tout émue.

Valérie pleurait aussi. Elle riait et étouffait des sanglots.

— Je vais épouser mon câlinours !

Morelli s'est arrêté, la fourchette à mi-chemin du plat de poulet rôti. Il m'a fusillée du regard et m'a glissé à l'oreille :

— Si jamais tu m'appelles ton câlinours en public, je t'enferme dans la cave et je t'enchaîne à la chaudière.

Klouhn était debout à l'extrémité de la table, un verre de vin à la main.

— Je voudrais porter un toast. À la future Mme Klouhn !

Ma mère s'est figée comme une statue. Elle n'avait pas envisagé *toutes* les conséquences d'un mariage entre Valérie et Albert.

— Valérie Klouhn, énonça-t-elle en essayant de masquer son horreur.

— Sainte Mère ! a fait mon père.

Je me suis penchée vers Morelli.

— Je ne serai plus le seul clown de la famille, lui ai-je chuchoté.

Morelli a levé son verre.

— À Valérie Klouhn !

Albert Klouhn a vidé le sien et l'a rempli.

— Et à moi ! Parce que je suis le gars le plus chanceux du monde. J'ai trouvé ma pupuce d'amour, mon gros chou en sucre, ma pitchounette chérie.

— Une seconde, l'a arrêté Valérie. Mon gros chou en sucre ?

Mamie s'est resservie de vin.

— Que quelqu'un nous en débarrasse à coups de Taser. Je n'en peux plus.

Malheureusement, Klouhn était parti sur sa lancée. Il avait les joues rouges et transpirait.

— Et j'ai même un bébé ! Je ne sais même pas comment ça s'est passé. Enfin, je veux dire, je crois que je sais comment : je pense que ça s'est passé sur le canapé, là.

Tout le monde a retenu une exclamation, sauf Joe, qui souriait de toutes ses dents.

— Dire que j'ai failli rater ce discours, m'a-t-il chuchoté.

La tronche de ma mère indiquait qu'elle était prête à partir à la recherche d'un nouveau canapé dès le lendemain à l'aube. Quant à mon père, il examinait son couteau à beurre... en se demandant sans doute quels dommages il pouvait causer. Par chance, le couteau à viande était resté dans la cuisine.

Albert ne s'est pas arrêté en si bon chemin.

— D'habitude, les Klouhn mettent des années avant de procréer. Historiquement, nous ne sommes pas très fertiles. Nos petites bestioles ne nagent pas bien. C'est ce que disait toujours mon père. Il me répétait : « Albert, n'espère pas devenir père, parce que les Klouhn ne savent pas nager. » Et regardez ça. Mes petits asticots sont champions de natation ! Pour être honnête, je n'essayais même pas de me reproduire, c'est juste que j'arrivais pas à enfiler le machin. Et puis une fois que j'ai réussi à le mettre, il devait être troué parce qu'il y a eu une fuite. Ce serait quand même dingue si mon bébé avait été conçu cette fois-là, hein ? Ça voudrait dire que mes bestioles sont capables de nager à travers le caoutchouc, ce serait génial. Comme si j'avais les spermatozoïdes de Superman !

Le pauvre câlinours allait droit dans le mur, il prenait de la vitesse et avait complètement perdu le contrôle. Je me suis tournée vers Joe.

— Interviens avant qu'il ne soit trop tard.

Morelli portait toujours son arme. Il l'a dégainée et l'a pointée sur Klouhn.

— Albert, a-t-il ordonné avec calme. Ferme-la.

— Merci, a simplement répondu Klouhn en s'essuyant avec le bord de sa chemise.

— Et le dessert ? a glapi mon père. Personne ne sert le dessert ?

Il était près de 21 heures quand Morelli et moi avons franchi le seuil de sa maison. Bob le Chien est arrivé au galop pour nous accueillir, il a essayé de s'arrêter à temps, mais il a glissé et sur le parquet ciré et s'est encastré dans les jambes de son maître. Vu que c'est devenu une habitude que le chien déboule ainsi, Morelli était prêt pour l'impact. Bob est une grosse bête à poils roux qui mange tout ce qui n'est pas

cloué au sol. Son enthousiasme dépasse largement son QI. Il a continué sa course et a filé se soulager sur le minuscule coin de gazon devant la maison. Bob a élu ce coin comme toilettes préférées depuis si longtemps que l'herbe a pris une couleur brunâtre. Quand le chien est rentré, Morelli a fermé à clé derrière lui et nous sommes restés quelques instants à savourer le silence.

— J'ai passé de meilleures journées que celle-ci, ai-je soupiré. Ma bagnole a explosé, j'ai été prise dans une fusillade et je viens de survivre à un dîner presque imparfait.

Morelli a passé un bras autour de moi.

— Le dîner n'était pas si désastreux que ça.

— Ma sœur a passé tout son temps à affubler Klouhn de sobriquets du genre « câlinours », ma mère et ma grand-mère ont fondu en larmes chaque fois que quelqu'un a prononcé le mot « mariage », Mary Alice a pleurniché sans interruption et le bébé t'a régurgité dessus.

— Oui, mais à part ça...

— Sans compter que Mamie était tellement saoule qu'elle s'est retrouvée à ronfler sous la table.

— C'était la meilleure stratégie.

— Tu as été le héros de la soirée.

— Je ne lui aurais pas tiré dessus, a précisé Morelli. En tout cas, pas avec l'intention de le tuer.

— Ma famille est une catastrophe !

Morelli a souri.

— Je t'appelle « ma jolie » depuis toujours, mais après avoir entendu pendant deux heures des petits noms charmants comme « mon gros chou en sucre », je pourrais envisager d'autres formules.

Il m'a embrassée sous le lobe de l'oreille et m'a expliqué sa technique pour savourer un chou en sucre. Quand il m'a décrit comment il s'y prendrait pour lécher le glaçage, mes tétons se sont mis à durcir.

— Je suis vraiment fatiguée. On devrait aller au lit.

— Bonne idée, ma jolie.

Je vis avec Morelli depuis plusieurs mois et ça se passe étonnamment bien. Nous nous plaisons toujours et le sexe n'a rien perdu de sa magie. Je n'aurais jamais imaginé qu'un tel miracle puisse

se produire. Morelli est gentil avec mon hamster, Rex. Il ne s'attend pas à ce que je lui prépare le petit déj'. Il est ordonné sans être maniaque et n'oublie pas d'abaisser la lunette des toilettes... la plupart du temps. Que demander de plus à un homme ?

Il habite une petite maison agréable héritée de sa tante Rose, située dans une rue tranquille. On se croirait chez mes parents. Par la fenêtre de sa chambre, j'aperçois les voitures bien rangées et les maisons identiques, mitoyennes, en briques rouges, avec un seul étage et des vitres bien propres. Les jardinets abritent de petits arbres et de petites haies ; en revanche, derrière les portes d'entrée, les gens sont presque tous trop gros. On mange bien à Trenton.

Chez moi, la fenêtre de la chambre donne sur un parking en bitume noir. L'immeuble a été construit dans les années soixante-dix et manque totalement de charme. La déco intérieure est juste au niveau au-dessus du studio d'étudiant. Décorer son domicile demande du temps et de l'argent. Pour ma part, je n'ai ni l'un ni l'autre.

Je ne comprends pas pourquoi mon appart me manque. Pourtant, parfois, je me rappelle avec nostalgie les tons moutarde et olive, hyperdéprimants, de ma salle de bains, tout comme la patère où je suspends ma veste, le vacarme de la télé des voisins ou l'odeur de nourriture qui filtre sous ma porte.

Il était 9 heures du matin et Morelli était parti débarrasser la ville des malfrats et protéger la population. J'ai rincé ma tasse de café et je l'ai posée dans l'égouttoir. J'ai tapoté la cage de Rex et je lui ai dit que je revenais bientôt. J'ai serré Bob dans mes bras, je lui ai recommandé d'être sage et de ne pas dévorer les chaises. Enfin, j'ai pris le rouleau anti-peluches pour ôter les poils de chien qui couvraient mon jean. C'est à ce moment-là que l'on a sonné.

C'était Mamie.

— Salut. Je me promenais dans le quartier, du coup, je me suis dit que je m'arrêterais bien pour boire un café.

— C'est une longue promenade.

— Ta sœur est arrivée tôt avec son linge sale, ça faisait beaucoup de monde à la maison.

— J'allais sortir. J'ai des DDC à débusquer.

— Je pourrais t'aider ! Je suis une assistante du tonnerre. Je ferais du bon boulot. Je peux être très effrayante quand je veux.

J'ai attrapé mon sac et ma veste en jean.

— Je n'ai pas besoin de quelqu'un d'effrayant, mais tu peux m'accompagner. Je vais passer saluer l'équipe à l'agence, puis j'irai chercher Sally pour fixer une nouvelle comparution.

Mamie m'a suivie dehors.

— Quelle classe, cette bagnole, a-t-elle déclaré en admirant la Buick. Là-dedans, j'ai l'impression d'être un gangster des années 30.

Moi, je me sentais pauvre dans ce paquebot, car c'est moi qui réglais l'essence. Cette bagnole devait détenir le record du monde de consommation de carburant.

Lula se tenait devant la porte de l'agence quand je me suis arrêtée.

— Inutile de mettre ton cargo à quai. On a une urgence. Tu te souviens de la nana des chips ? Elle a fait une nouvelle crise. Connie a eu la sœur de la nana au téléphone. Elle dit qu'il faut qu'on aille voir ce qui se passe.

Une bonne partie de mon boulot consiste à dispenser des soins préventifs, je dois bien l'admettre. Si quelque chose ne tourne pas rond dans la vie d'un DDC, il vaut mieux prendre des nouvelles de temps en temps qu'attendre le moment fatidique où il ou elle prendra la fuite.

Lula s'est penchée à la fenêtre.

— Oh, bonjour ! Mamie est à bord, à ce que je vois.

— Je donne un coup de main à Stéphanie, ce matin. C'est qui, la dame aux chips ?

— Une femme qui a dévalisé une camionnette de chips. Et qui les a mangées.

— Bien joué, a approuvé Mamie. J'ai toujours rêvé de faire ça.

Lula est montée à l'arrière.

— Moi aussi. Dans les magazines féminins, ils parlent sans cesse de fantasmes sexuels, mais moi je dis que le vrai truc, c'est le fantasme des chips.

— Ça ne me dérangerait pas de combiner les deux. Vous imaginez ? Un homme séduisant à poil, qui vous tendrait des chips...

— Ah non, a protesté Lula, j'aime pas qu'on me dérange quand je bouffe mon sachet. Je préfère une sauce pour la trempette. Je grimpe au plafond quand je vois des chips et de la sauce.

— C'est important d'avoir des priorités, a reconnu Mamie.

— Connais-toi toi-même. Y a un mec célèbre qui a dit ça, j'sais plus

qui c'est.

J'ai pris Hamilton puis Klockner, je suis passée devant le lycée, puis j'ai tourné pour arriver dans le quartier de Cantell. Une femme se tenait sur le perron. Elle a eu un mouvement de recul en nous voyant sortir toutes les trois de l'antiquité à roulettes.

— Elle a jamais dû voir de Buick 1953, a remarqué Mamie.

— Ouais, a fait Lula en remontant son leggings léopard fuchsia et rose en lycra, ça doit être ça.

Je me suis approchée de l'inconnue et je lui ai tendu ma carte de visite.

— Stéphanie Plum.

— Je me souviens de vous. J'ai vu votre photo dans le journal quand vous avez mis le feu au salon funéraire.

— Ce n'était pas ma faute, me suis-je défendue.

— Ce n'était pas ma faute non plus, a renchéri Mamie.

— Je suis Cindy, la sœur de Carol. Comme elle traverse une période difficile, je l'ai appelée ce matin pour prendre de ses nouvelles. Dès qu'elle a décroché, j'ai compris que quelque chose clochait. Elle ne voulait pas me parler au téléphone, elle n'a pas ouvert quand j'ai frappé à la porte. J'ai voulu passer par-derrière, mais c'est verrouillé aussi. Et tous les volets sont fermés. On ne voit rien de ce qui se passe à l'intérieur.

— Elle a peut-être envie d'être seule, a remarqué Lula. Elle vous trouve peut-être mêle-tout.

— Collez votre oreille à la fenêtre, lui a ordonné Cindy.

Lula s'est exécutée.

— Écoutez bien. Qu'est-ce que vous entendez ?

— Oh, oh. Un froissement de sachet de chips. Des bruits de mastication croustillante.

— J'ai peur qu'elle n'ait détourné une autre camionnette ! Je ne voulais pas appeler la police. Et encore moins son ex-mari, c'est un vrai connard. Si j'avais été mariée avec lui, je serais à moitié tarée, moi aussi. Enfin, bref. Je me suis souvenue que Carol vous trouvait sympa, alors j'ai fait appel à vous.

J'ai frappé à la porte avec délicatesse.

— Carol, c'est Stéphanie Plum. Ouvrez.

— Fichez le camp !

— J'aimerais juste vous parler quelques instants.

— Je suis occupée.

Cindy s'est mise à pleurnicher.

— Elle va finir en prison. C'est une récidiviste. Ils vont la coffrer. Elle est droguée aux chips. Ma sœur est complètement accro !

— Ne nous emballons pas, a tempéré Lula. La dernière fois que j'ai vérifié, les chips n'étaient pas sur la liste des substances illicites.

— Et si on faisait sauter la serrure avec un pistolet ? a suggéré Mamie.

— Eh, Carole, ai-je crié à travers le battant, vous avez encore dévalisé un livreur de chips ?

— Ne t'inquiète pas, a enchaîné Cindy, on te trouvera un bon avocat. Tu pourras plaider la folie.

La porte s'est ouverte d'un coup. Carol se tenait debout dans l'embrasement, un paquet de Cheetos à la main. Ses cheveux en pétard étaient parsemés de poussière orange, comme si l'intérieur de sa tête avait explosé. Son mascara avait coulé et des traînées orange de Cheetos lui tenaient lieu de rouge à lèvres. Elle portait un peignoir, des baskets et un sweat en polaire. Les miettes de Cheetos collaient à ses vêtements et brillaient dans le soleil du matin.

— Waouh, a sifflé Lula, c'est Halloween !

— Où est le problème ? a croassé Carol. Vous n'avez pas de vie ou quoi ? Fichez le camp. Vous ne voyez pas que je suis en plein petit déj' ?

— Qu'est-ce qu'on fait, on appelle les urgences ? a proposé Cindy.

— Je penche plutôt pour un exorciste, a conseillé Lula.

— C'est quoi, ces Cheetos ? ai-je demandé à Carol.

— J'ai craqué.

— Vous n'avez pas dévalisé de camionnette ?

— Non.

— Une épicerie ?

— Pas du tout. Je les ai payés. Bon, j'admets, quelques sachets se sont peut-être malencontreusement glissés sous ma veste, je ne sais pas comment. Je ne m'en souviens pas, je le jure.

Lula a galopé d'une pièce à l'autre en ramassant les sachets de chips abandonnés un peu partout :

— Vous êtes complètement allumée ! Vous avez perdu le contrôle. Faut vous inscrire aux Chips Anonymes.

Sur ces bonnes paroles, Lula a ouvert un sachet de Doritos et en a enfourné quelques-uns. Mamie est apparue avec un sac de courses :

— J'ai trouvé ça dans la cuisine. On pourrait mettre les chips dedans et les emporter avec nous, pour qu'elle ne soit pas tentée d'en manger.

— Mets tout dans le sac et donne-le à Cindy, ai-je ordonné.

— Je me disais que ce serait une bonne idée que *nous* les emportions.

— Ouais, a renchéri Lula, cette pauvre Cindy a d'autres chats à fouetter.

Je n'étais pas la plus forte question volenté. J'entendais déjà les Cheetos murmurer mon prénom. Je ne voulais pas me retrouver avec un sac rempli de chips dans la voiture. Je n'avais pas envie de finir comme Carol.

— Donnez tout à Cindy, ai-je tranché. Les chips doivent rester dans la famille.

Mamie a examiné Carol.

— Ça va aller, si on lui donne *tout* ? Vous n'allez pas péter les plombs ?

— Ça va mieux. En fait, je me sens même un peu écœurée. Je crois que je vais m'allonger.

Nous avons rempli le sac avec le reste des chips et nous avons laissé Carol seule. Son teint était si pâle qu'il paraissait presque vert, sous la poussière orange des Cheetos. Cindy est repartie avec les chips, tandis que Mamie, Lula et moi prenions place dans la Buick.

— Pfff, on aurait dû prendre quelques paquets au moins, a râlé Lula.

— J'avais repéré les chips au barbecue, a renchéri Mamie. Ça va être dur pour moi de rester en pleine forme, sans chips.

— Oh oh, regardez-moi ça, a déclaré Lula. Quelques sachets se sont retrouvés dans mon sac à main, je ne sais pas comment... Sans doute le même truc qui est arrivé à Carol.

— Les chips sont diaboliques, a commenté Mamie.

— Ouais. On ferait mieux de les bouffer avant qu'elles ne moisissent.

— Combien de paquets as-tu ? ai-je voulu savoir.

— Trois. T'en veux un ?

J'ai poussé un gros soupir et Lula m'a tendu un sac de Cheetos. Non seulement j'allais les manger... mais j'étais secrètement ravie qu'elle les ait piqués.

— Bon, qu'est-ce qu'on fait ? Je vais pas devoir retourner m'occuper du classement, tout de même ?

— Je file rendre visite à Sally Sweet.

— Je t'accompagne.

La maison de Sally était à l'autre bout de la ville. Le temps qu'on y arrive, il aurait fini ses trajets en bus du matin et nous pourrions l'emmener se refaire libérer sous caution. J'ai appelé Morelli en route pour avoir des nouvelles d'Eddie Gazarra.

— Il s'en tirera. Il sortira sans doute de l'hôpital demain.

— Rien de neuf ?

— Un nouveau hold-up du Diable rouge hier soir. Cette fois, le cocktail Molotov a fonctionné et l'épicerie est partie en fumée.

— Des blessés ?

— Non, il était tard, il n'y avait pas de clients. Le manager de nuit est sorti par-derrière. Le bruit court qu'une bande, qui se fait appeler les Exterminateurs de Comstock Street, se vante d'avoir fait un carton sur un flic.

— Je ne savais pas qu'il y avait des Exterminateurs à Trenton.

— On a de tout, tu sais.

— Si tu les rassemblais, je pourrais sans doute identifier le Diable rouge.

— D'après nos infos, le gang compte vingt-huit membres actifs et ils sont à peu près aussi faciles à rassembler que de la fumée. Et c'est sans doute une estimation basse.

— Et si je roulais dans le quartier en cherchant le mec ?

— Ma chérie, même *moi* je ne m'aventure pas dans ce coin-là.

J'ai raccroché et j'ai débouché dans Fenton Street. La maison de Sally était facile à repérer. Un bus scolaire jaune était garé devant. Je me suis rangée derrière et nous sommes sorties toutes les trois.

Sally nous a ouvert en laissant la chaîne de sécurité.

— J'ai changé d'avis. Je ne veux pas venir.

— Tu n'as pas le choix, ai-je insisté. C'est la loi.

— Eh ben, la loi se plante ! J'ai rien fait de mal. Et puis, si je vais avec vous, je vais encore devoir dépenser du fric, hein ? Vinnie va devoir payer une nouvelle caution, non ?

— Heu... oui.

— Je suis à sec. Et c'est pas moi qui aurais dû être arrêté, c'est ce connard de Marty Sklar. C'est lui qui a commencé.

Mes sourcils se sont haussés presque jusqu'à la racine de mes cheveux.

— C'est Marty Sklar qui t'a fait des avances ?

— Tu le connais ?

— J'ai été à l'école avec lui. C'était un joueur de foot super-macho. Et il a épousé Barbara Jean, la reine des pom-pom girls.

C'était le couple idéal. Ils étaient parfaitement assortis. Sklar était une vraie brute et Barbara Jean se prenait pour une star sous prétexte qu'elle avait des seins de rêve. La dernière fois que j'avais eu de leurs nouvelles, Sklar travaillait pour son beau-père, qui était concessionnaire Toyota, et Barbara Jean s'était engraisée dans des proportions apocalyptiques.

— Sklar était saoul ?

— Et comment, putain ! Oh, merde !

Clac, clac.

— N'oubliez pas : « patin », lui a rappelé Mamie.

Sally a hoché la tête.

— Patin, oui, il était bourré.

On a toutes fait une drôle de tête. « Patin, oui », sortant de la bouche de Sally, ça faisait bizarre.

Si je parvenais à convaincre Sklar de laisser tomber sa plainte contre Sally et que le juge se montrait compréhensif, je pouvais épargner à Sally les frais d'une nouvelle caution.

— Ne bouge pas. Je ne suis pas obligée de te ramener au tribunal aujourd'hui. Je vais parler à Sklar pour voir s'il veut bien retirer sa plainte.

— Bordel, c'est vrai ?

Clac.

— Tu ferais mieux de surveiller ton langage, lui a conseillé Lula, sinon tu vas perdre ta main. Tu vas finir par t'amputer toi-même.

— P... p... patin.

Mamie a consulté sa montre.

— Va falloir me ramener à la maison. J'ai rendez-vous chez l'esthéticienne cet après-midi et je ne veux pas être en retard. J'ai beaucoup de ravalement à faire, avec cette histoire de fusillade.

Ça me convenait à merveille : la négociation avec Marty Sklar se déroulerait mieux sans Mamie. Si j'avais pu, je me serais aussi volontiers débarrassée de Lula, mais je savais que c'était impossible. J'ai

pris la direction du Bourg et, après avoir retraversé Trenton, j'ai déposé Mamie devant chez mes parents. La voiture de ma sœur était toujours dans l'allée.

— Ils planifient le mariage, nous a expliqué Mamie. Normalement, je devrais participer aux discussions, mais je sens que ça va s'éterniser. Ils ont passé deux heures ce matin à décider quel genre de costume M. Bisounours va porter. Je ne sais pas comment ta mère tient le coup. Elle a une patience d'ange.

— C'est qui M. Bisounours ? a demandé Lula.

— Albert Klouhn. Valérie et lui se marient.

— Eh bien, ça fout les jetons !

La concession Toyota de Melvin Biabloki occupait la moitié d'un immeuble sur South Broad Street. Ce n'était pas la plus importante de l'État, mais, d'après les ragots du Bourg, elle rapportait assez d'argent pour envoyer Melvin et sa femme en croisière chaque année en février. Et pour leur permettre d'employer leur beau-fils.

Je me suis garée sur un emplacement réservé aux clients et je suis partie avec Lula à la recherche de Sklar.

— Il est vraiment moche, ce show-room, a remarqué Lula. Ils feraient bien d'installer un nouveau tapis. Et c'est quoi, ces horribles chaises en plastique ? J'ai cru qu'on était de retour à l'agence.

Un type en blazer s'est avancé vers nous. Il m'a fallu un moment pour réaliser que c'était Marty Sklar. Il était plus petit que dans mon souvenir. Il perdait ses cheveux, portait des lunettes et ses plaquettes de chocolat avaient cédé la place à une énorme brioche. Contrairement au vin, il ne bonifiait pas avec l'âge.

— Stéphanie Plum, je me souviens de toi ! Joe Morelli couvrait les murs des toilettes de poèmes à ton sujet.

— Oui, je vis avec lui maintenant.

Sklar a posé son index sur mes lèvres.

— Alors, tout ce qu'il a écrit doit être vrai.

Il m'a prise de court. Je ne m'attendais pas à ce qu'il me touche. Je lui ai donné une tape sur la main, mais c'était trop tard : j'avais des microbes de Marty Sklar sur les lèvres. Beurk. Un bain de bouche, d'urgence ! Du désinfectant ! J'allais rentrer chez moi tout de suite et prendre une douche. Non, *deux* douches.

— Hé, a fait Lula. Bas les pattes ! Est-ce qu'elle vous a autorisé à la toucher ? Je ne crois pas. Je ne l'ai pas entendue vous donner sa permission. Gardez vos paluches puantes pour vous.

Sklar l'a fusillée du regard.

— Qui êtes-vous ?

— Moi, c'est Lula. Et vous, vous êtes qui, putain ?

— Je suis Marty Sklar.

— Ah.

J'ai essayé de ne plus penser aux microbes.

— En fait, Marty, je suis venue te parler de Sally Sweet.

— Quoi ?

— Je me disais que tu accepterais peut-être de retirer ta plainte. Il a engagé un très bon avocat, qui a trouvé des témoins prêts à déclarer officiellement que tu l'as ouvertement dragué.

— Il m'a frappé avec sa guitare.

— C'est vrai, mais tu as vraiment envie que cette histoire de sexe s'ébruite ?

— Quelle histoire de sexe ?

— D'après plusieurs témoins, tu voulais coucher avec Sally.

— C'est faux, je voulais juste le faire chier.

— C'est pas l'impression que ça donnera au procès.

— Procès ?

— Ben oui, il a un avocat et des témoins...

— Merde.

J'ai regardé l'heure.

— Si tu te dépêches et que tu passes un coup de fil, tu peux arrêter tout, avant que ça ne dérape. Ton beau-père ne serait certainement pas ravi d'apprendre que tu as fait des avances à un travesti.

— Ouais, c'est comme être infidèle deux fois, a renchéri Lula. Vous alliez tromper votre femme avec un type en robe. Les beaux-pères ont horreur de ça.

— C'est qui, ce grand avocat ?

— Albert Klouhn.

— Il est censé être bon ? J'ai jamais entendu son nom.

— C'est un requin. Il est nouveau dans la région.

— Et quel est ton intérêt dans cette affaire ?

— Je veux juste être sympa avec toi, Marty, parce qu'on était au lycée ensemble et tout ça.

Sur ce, j'ai tourné les talons et quitté le show-room.

Nous n'avons rien dit avant de sortir du parking.

— Waouh, quelle menteuse tu fais ! T'es incroyable, putain ! J'ai failli avoir des hémorroïdes, tellement je me retenais de rire. C'est dingue comme tu mens bien. J't'avais déjà vue faire, mais là on aurait dit le Père Noël en train de raconter des salades. T'avais vachement l'inspiration.

4

J'ai encore un peu roulé sur Broad et je me suis arrêtée devant une sandwicherie Subway.

— J'adore cet endroit pour déjeuner, a décrété Lula. Ils ont des sandwiches pauvres en glucides et d'autres pauvres en graisse. On peut perdre pas mal de poids en mangeant ici. Plus tu bouffes, plus tu maigris.

— Tu sais, Lula, j'ai choisi cette adresse parce qu'il y a un Dunkin' Donuts juste à côté.

— Tu es un génie.

Nous avons chacune acheté un sandwich et six beignets. Nous nous sommes assises dans la voiture pour savourer notre repas en silence.

J'ai froissé mes emballages et je les ai glissés dans la boîte de donuts vide.

— Qu'est-ce que tu sais à propos des Exterminateurs ? ai-je demandé à Lula

— Ce ne sont pas des tendres. Il y a une tripotée de gangs à Trenton. Les Exterminateurs de Comstock Street et les Cicatrices sauvages sont les deux plus importants. Avant, on n'entendait parler des Exterminateurs que sur la côte Ouest, mais ils se sont propagés partout. Les gamins se font enrôler en prison et ça finit par se voir dans la rue. Comstock Street est le repaire de plusieurs gangs.

— J'ai parlé avec Morelli tout à l'heure. Il m'a dit que les Exterminateurs se vantaient d'avoir tiré sur Eddie Gazarra.

— C'est chaud. Tu ferais bien de te tenir à carreau, parce que t'as manqué de respect au Diable rouge et qu'il traîne avec ces gars-là. T'as pas intérêt à avoir des emmerdes avec un Exterminateur. Je ferais vachement attention, si j'étais à ta place.

— C'est toi qui as tiré dans son pneu !

— Ouais, mais il en sait rien. Il est certainement persuadé que c'est

toi. C'est toi, la super chasseuse de primes ; moi, je ne suis qu'une banale employée chargée du classement.

— À propos de classement, je ferais bien de te ramener au bureau pour que tu puisses bosser.

— Et qui va protéger ton petit cul ? Qui va t'aider à capturer les méchants ? Tu sais ce qu'on devrait faire ? On devrait aller faire un tour du côté de Comstock Street. On pourrait choper le Diable rouge.

— Je ne veux pas le coincer. Ce gars tire sur tout ce qui bouge. C'est à la police de se débrouiller.

— Oh là là, qu'est-ce que t'as ? Tu rejettes tout sur la police, en ce moment.

— Je suis agent de cautionnement judiciaire. Mon autorité s'arrête là.

— D'accord, on est pas obligées de l'attraper. On peut juste mener l'enquête. On passe dans le quartier un peu par hasard, tu vois... On parle avec quelques personnes, on en apprend un peu plus sur ce type. T'es la seule qui sache à quoi il ressemble.

Quelle chance !

— Pour commencer, je ne sais pas où il habite, alors je vois mal comment on pourrait traîner dans son quartier. Et même si on trouvait l'info et qu'on se rendait sur place, personne ne voudrait me parler.

— Ouais, à toi. Mais à moi, pas de problème. Tout le monde me parle. J'ai une personnalité attachante. Et, là où il y a des gangs, je nage comme un poisson dans l'eau.

Lula a fouillé son grand sac fourre-tout en cuir noir, a repêché son portable et a composé un numéro.

— Salut, c'est Lula. J'ai besoin d'un tuyau.

Une pause.

— Crève. Je ne fais plus ce genre de choses.

Nouvelle pause.

— Et ça non plus. Et surtout pas le dernier truc. C'est dégueulasse. Bon, tu m'écoutes à la fin ?

Après trois minutes de conversation, Lula a remis son téléphone dans son sac.

— Je sais où crèchent les gangs en question. Les Exterminateurs traînent entre la troisième et la huitième rue, sur Comstock. Et Comstock est une rue après Stark. J'ai bossé par là. Mon coin était sur Stark, mais mes clients venaient de loin. Ça craignait pas trop à

l'époque, c'était avant l'arrivée des gangs. Allons y faire un tour.

— Ce n'est pas une bonne idée.

— Qu'est-ce qui peut nous arriver ? On est dans une bagnole, on ne fait que passer. On est pas à Bagdad, tout de même ! Et les gangs ne sont pas dans la rue en journée. C'est comme les vampires, ils ne sortent que la nuit. À cette heure-ci, c'est sans risque.

— Ce n'est pas vrai.

— Tu me traites de menteuse ?

— Oui.

— Bon, d'accord, c'est pas *vraiment* sans risque, mais dans la voiture, on sera en sécurité. Qu'est-ce qui pourrait nous arriver dans une caisse ?

Le problème, c'est que Lula et moi, on est un peu les Laurel et Hardy du cautionnement judiciaire. Il nous arrive *toujours* des tuiles pas possibles. Des trucs qui ne devraient pas se produire.

— Allez, Stéphanie, j'ai vraiment pas envie de retourner m'occuper du classement. Je préfère de loin traverser l'enfer, même à pied.

J'ai soupiré.

— C'est bon. Mais on ne fait que passer, rien d'autre.

Laurel et Hardy ne sont pas très malins. Ils font toujours des gaffes du style de celle que nous nous apprêtions à commettre. Je me sentais coupable à cause d'Eddie Gazarra. J'avais l'impression qu'il s'était fait canarder, parce que j'avais agi trop impulsivement. Je lui en devais une. Et Lula avait raison : qu'est-ce qu'on risquait, en journée ? Je pouvais traverser le quartier des Exterminateurs et avoir de la chance. Si je repérais le Diable rouge, la police pourrait remonter jusqu'au type qui avait blessé Eddie.

Je suis arrivée au centre et j'ai bifurqué sur Stark. La rue avait toujours été mal famée, mais elle ne s'était pas arrangée dans les dernières années. Chaque carrefour était balisé par une avalanche de tags. À partir de la troisième rue, les bâtiments étaient carrément couverts de graffitis et de symboles de gangs. Les trottoirs et les panneaux indicateurs étaient repeints à la bombe. Les fenêtres au rez-de-chaussée étaient protégées par des barreaux de fer, tandis que les entrées des bars et des boutiques de prêteurs sur gages étaient retranchées derrière des grilles de sécurité.

J'ai tourné à droite sur la Troisième pour rejoindre Comstock. En s'éloignant de Stark, les commerces se faisaient plus rares et les rues

plus étroites. Comme des voitures étaient garées de chaque côté de la rue, il n'y avait plus de place que pour deux bandes de circulation. Quelques types glandaient à un carrefour. Ils étaient jeunes, portaient des jeans baggy et des T-shirts blancs. Ils arboraient des tatouages aux bras et aux mains ; leur expression était méfiante et renfrognée.

— Y a pas grand monde, a remarqué Lula, à part ceux qui montent la garde, là.

— On est en pleine journée, les gens sont au boulot.

— Pas par ici. Personne ne bosse. À moins que tu ne considères le braquage de magasins d'alcool comme un temps-plein.

J'ai jeté un coup d'œil dans le rétroviseur. Une des sentinelles a sorti un portable.

— J'ai un mauvais pressentiment.

— C'est parce qu'ici tu fais partie d'une minorité.

— Parce que je suis blanche ?

— Non. Parce que t'es la seule à pas être armée.

On a croisé la Cinquième et j'ai regardé par où on pouvait quitter le quartier. J'avais pas envie de m'aventurer plus loin dans le secteur. Je voulais rejoindre le centre. J'ai tourné à gauche sur la Sixième et j'ai réalisé que la camionnette devant moi n'avancait pas. Elle était arrêtée en double file, personne n'était au volant. J'ai enclenché la marche arrière et j'ai reculé. J'allais entrer à reculons dans Comstock quand un grand ado a surgi de nulle part. C'était un clone des types qui montaient la garde au coin. Il s'est approché de la Buick et a frappé à ma vitre.

— Hé !

— Fais comme si tu l'avais pas vu. Et ce serait pas une mauvaise idée de reculer un peu plus vite.

— J'aimerais bien mais y a des types qui ont pas l'air commodes qui se collent à mon pare-chocs. Si je bouge, je les renverse.

— Et alors ? Quel est le problème ?

— Je vous reconnais, a déclaré le gamin, le visage à quelques centimètres de ma vitre. Vous êtes une putain de chasseuse de primes. C'est vous qui avez chopé mon oncle, avec l'aide d'une espèce de Rambo. Et c'est vous qui avez reconnu le Diable rouge.

La voiture a commencé à tanguer : les types étaient montés sur le pare-chocs arrière. D'autres visages se sont collés aux fenêtres.

— Appuie sur le champignon, putain ! a crié Lula. On s'en fout de

renverser ces rigolos. Ce ne sera pas la première fois que ça leur arrive. Regarde leurs tronches, ça se voit qu'ils se sont fait rouler dessus, non ?

— Celui qui est de ton côté te parle. Qu'est-ce qu'il dit ?

— Qu'est-ce que j'en sais ? C'est du langage de gang. Un truc du genre « faut buter ces putes ». Et maintenant, il lèche la vitre. Si on arrive à se tirer d'ici, faudra passer la bagnole à la Javel.

Bon, trois possibilités s'offraient à moi. Une : je pouvais appeler Joe pour qu'il nous envoie la police. Ce serait vraiment gênant et ils risqueraient de ne pas se pointer à temps pour empêcher le lynchage des « putes ». Deux : je pouvais appeler Ranger. Tout aussi gênant. Et la scène pourrait finir en bain de sang. Sans doute pas le mien. Ou trois : il suffisait de rouler sur ces braves garçons si bien éduqués.

— Je commence à flipper grave. Je crois que t'as pas pris la bonne décision en venant ici.

Ma tension est montée d'un cran.

— C'était ton idée, Lula !

— Ouais, ben, elle était pas bonne, je veux bien l'admettre.

La Buick a rebondi et j'ai entendu un martèlement sourd au-dessus de nos têtes. Ces imbéciles s'amusaient à sauter sur le toit.

— S'ils griffent la bagnole, ça ne va pas plaire à ta grand-mère. C'est un ancêtre. La caisse, je veux dire.

— Hé ! ai-je crié au jeune, toujours collé contre ma fenêtre. Écartez-vous de ma Buick, c'est une voiture de collection.

— Collectionne ça, salope !

Il a sorti un flingue de son pantalon baggy et l'a pointé sur moi. Le canon était à quelques centimètres de la portière.

Lula avait les yeux si exorbités qu'on aurait dit des œufs de cane.

— Putain ! Sors-moi de là !

Option numéro trois. J'ai appuyé à fond sur la pédale. Le moteur a grondé comme un train de marchandises. Je n'ai pas senti de bosses sous les pneus, je n'avais sans doute pas roulé sur un corps. C'était bon signe. J'ai reculé jusqu'à Comstock et j'ai stoppé dans un crissement de freins pour changer de vitesse. Trois types ont volé de mon toit. Deux ont rebondi sur le pare-chocs avant et se sont écrasés au sol devant la voiture. Le dernier est tombé sur le capot et s'est cramponné aux essuie-glaces.

— Ne t'arrête pas, a hurlé Lula. Et ne t'inquiète pas pour le bouchon de radiateur. Ce connard lâchera prise au prochain tournant.

J'ai enclenché la marche avant et j'ai démarré en trombe. Une cacophonie s'est élevée dans notre sillage, mélange de cris, de tirs et de rires. Le type du capot me fixait de ses pupilles dilatées, elles avaient la taille d'une pièce de cinq cents.

— J crois qu'il a un problème pharmaceutique, a observé Lula.

J'ai appuyé sur le klaxon, mais mon passager clandestin n'a pas cillé.

— C'est comme un insecte collé au pare-brise, a commenté Lula. Une gigantesque mante religieuse défoncée.

J'ai pris un tournant serré à gauche sur la Septième et l'insecte s'est envolé en silence, pour s'écraser contre un van rouillé, garé le long du trottoir. J'ai recommencé à respirer quand j'ai rejoint Stark.

— Tu vois, ça s'est bien passé, finalement, a déclaré Lula. Dommage qu'on n'ait pas trouvé le Diable rouge.

Je lui ai jeté un regard en coin.

— Tu veux qu'on y retourne demain pour tenter notre chance une deuxième fois ?

— Peut-être pas demain.

J'ai appelé Connie pour la prévenir que nous étions en route pour l'agence et lui demander d'effectuer quelques recherches.

— Si je te donne une liste de rues, tu peux vérifier si on a des dossiers pour des types du quartier ?

— Je peux chercher par code postal et par rue. Tant que la zone n'est pas trop grande, c'est faisable.

Je me sentais encore responsable vis-à-vis d'Eddie et je me disais qu'il y avait de fortes chances pour que ce diable ait un casier. J'avais refusé de regarder les photos au poste. J'avais déjà fait ça pour d'autres affaires et ça n'avait servi à rien. Quand j'examine des centaines de tronches, je n'arrive même plus à me souvenir de celle du suspect. Une recherche par quartiers laisserait moins de candidats potentiels.

Connie sortait quelques dossiers des tiroirs quand nous sommes arrivées.

— J'ai trouvé dix-sept gars avec des casiers dans la zone que tu as délimitée. Pas de DDC, malheureusement, c'est pas vraiment notre quartier.

Lula a jeté un coup d'œil à la pile sur le bureau de Connie.

— Hé ! C'est le type qui était collé à ton capot.

Elle a soulevé la photo pour me la montrer. Connie a encore repéré quelques dossiers et a refermé le tiroir avec son pied.

— C'est Eugene Brown. Il a été arrêté si souvent que c'est presque un intime. Il n'a jamais été condamné que pour détention de drogues.

— Bizarre, on l'a pourtant fait sortir sous caution pour vol à main armée et homicide involontaire, a fait remarquer Lula.

— Ouais, les témoins ont la fâcheuse habitude de disparaître quand Eugene est impliqué dans une affaire, a expliqué Connie. Et y en a beaucoup aussi qui reviennent sur leur témoignage. Qu'est-ce qu'il fabriquait sur ton capot ?

— On se baladait sur Comstock, a commencé Lula.

Connie a écarquillé les yeux.

— À quelle hauteur ?

— Au niveau de la Troisième.

— C'est du suicide ! C'est le territoire des Exterminateurs !

— On ne faisait que passer, s'est justifiée Lula.

— Vous deux ? Dans quelle bagnole ? La Buick ? La Buick bleu pastel et blanc ? On ne peut pas rouler dans ce coin-là au volant d'une voiture bleu pastel ! C'est la couleur des Cicatrices sauvages. On ne traverse pas le territoire d'un gang en affichant les couleurs d'un autre !

— Bah, je croyais que ça valait juste pour les fringues, pas pour les caisses. Et qui peut prendre les Cicatrices au sérieux avec du bleu pastel ? C'est une couleur de tapette !

J'ai pris les dossiers des mains de Lula et je les ai parcourus rapidement. Pas de diable. Connie m'a tendu les quatre derniers. Pas de diable non plus. Ça me laissait à nouveau trois possibilités. Soit ce type n'avait pas de casier. Soit il utilisait une autre agence de cautionnement. Il travaillait avec les Sebring, peut-être. Soit il avait fourni une adresse en dehors du territoire du gang.

Tout à coup, Connie et Lula se sont raidies, les yeux rivés sur la porte derrière moi. Ou quelqu'un venait d'entrer un flingue à la main ou Ranger était là. Comme elles n'ont pas plongé derrière un meuble pour se mettre à l'abri, j'ai parié sur Ranger.

Une main chaude s'est posée sur ma nuque et j'ai senti Ranger se pencher vers moi.

— *Baby.*

Il m'a doucement retiré le dossier des mains.

— Eugene Brown. Tu ferais bien de ne pas t'y frotter. C'est pas un rigolo.

— Je l'ai fait tomber du capot de la Buick, aujourd'hui. Mais ce n'était pas ma faute.

Ranger a resserré son emprise sur ma nuque.

— Fais gaffe avec Eugene, *Baby*, il n'a pas le sens de l'humour.

— Par hasard, tu ne connaîtrais pas l'identité d'un gars qui dévalise les épiceries déguisé en diable ?

— Par hasard, non, mais c'est pas Eugene. Y aurait plus trace des cadavres, si c'était lui.

La porte du bureau de Vinnie s'est ouverte et une tête a fait son apparition.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Je vais m'absenter quelques semaines, a déclaré Ranger. Tank me remplacera, en cas de besoin.

Ranger a laissé tomber le dossier Brown sur la table de Connie et s'est tourné vers moi.

— Je voudrais te parler... dehors.

L'après-midi tirait à sa fin. Malgré le ciel couvert d'automne, l'air était encore agréable. La Ford F-150 FX4 noire customisée de Ranger était garée le long du trottoir. Un 4 × 4 noir aux vitres teintées était arrêté derrière, le moteur allumé. J'ai jeté un coup d'œil au 4 × 4 puis à la circulation très chargée sur Hamilton. C'était l'heure de pointe à Trenton.

— Et si j'ai besoin de quelque chose ? ai-je demandé à Ranger.

Je flirtais un peu parce que je me sentais en sécurité dans la rue.

— Je fais quoi, j'appelle Tank ?

Ranger a passé la main dans mes cheveux et a replacé une mèche derrière mon oreille.

— Ça dépend de quoi tu as besoin. Tu as une idée précise en tête ?

Nous nous sommes regardés dans les yeux et j'ai senti une vague de panique monter en moi. Jouer avec Ranger n'était pas prudent. Il ne se laissait guère impressionner et ne faisait pas volontiers marche arrière.

— Si j'ai besoin d'une voiture, par exemple ?

J'avais trouvé une excuse légitime pour changer le registre de la conversation. Ça m'était déjà arrivé d'avoir besoin d'un véhicule et que Ranger m'en fournisse un.

Il a sorti un trousseau de sa poche et l'a posé dans ma main.

— Tu peux prendre mon pick-up, Tank me reconduira.

Une ruelle étroite séparait l'agence de Vinnie des autres bureaux du quartier. Ranger m'a poussée dans l'ombre. Il m'a collée contre le mur de briques et m'a embrassée. Quand sa langue a touché la mienne, mes doigts se sont enfoncés dans sa chemise et je crois bien que j'ai perdu connaissance quelques instants.

— Hé ! ai-je protesté quand j'ai repris mes esprits. Tu fais du braconnage.

— Et alors ?

— Arrête.

— Tu ne le penses pas, a-t-il rétorqué en souriant.

Il avait raison. Seule une femme morte n'aurait pas eu envie d'embrasser Ranger. Et j'étais encore bien en vie.

Je lui ai rendu les clés.

— C'est très gentil, mais je ne peux pas accepter.

— Appelle Tank, si tu changes d'avis. Et sois prudente. Ne t'approche pas d'Eugene.

Et il a disparu.

Quand je suis revenue à l'agence, Lula et Connie faisaient semblant de ranger des papiers pour avoir l'air occupés.

— Il est parti ? m'a demandé Lula.

— Oui.

— Ouf. Il me rend nerveuse. Il est tellement sexy que j'ai des bouffées de chaleur. Regarde-moi ça : encore une bouffée de chaleur. Et je ne suis même pas ménopausée.

Connie s'est laissé tomber dans son siège.

— Il t'a dit où il allait ? Combien de temps il serait parti ?

— Non.

Connie était dans la panade. Sans Ranger, il ne lui restait plus que moi et quelques agents de cautionnement judiciaire à temps partiel. Si un DDC important nous tombait dessus, Connie n'aurait pas le choix : elle serait obligée de me confier l'affaire. Or, même si je ne faisais pas du mauvais boulot, je n'étais pas de la trempe de Ranger. Ses compétences surpassaient largement celles des humains.

— Je déteste quand il fait ce coup-là, s'est plaint Connie.

— J'ai remarqué que les deux dernières fois qu'il s'est barré, y a eu un coup d'État en Amérique centrale, nous a confié Lula. Faut que je rentre chez moi regarder CNN.

J'ai quitté l'agence et j'ai roulé jusque chez Joe. Malgré ma journée chargée, j'avais l'impression de ne pas avoir accompli grand-chose. Je me suis arrêtée chez Giovichinni sur Hamilton pour acheter de la charcuterie, du provolone en tranches, de la salade de pommes de terre et du pain. J'ai ajouté à ça quelques tomates et un petit pot de glace au chocolat.

Faire les courses chez Giovichinni à cette heure-là était une très mauvaise idée mais, si je ne voulais pas mourir de faim, je n'avais pas le choix. L'hôpital St Francis est juste à côté de l'épicerie et la moitié de l'hosto s'était donné rendez-vous pour les provisions du soir.

Mme Wexler est venue me trouver pendant que je faisais la queue.

— Dieu du ciel, Stéphanie, je ne t'ai pas vue depuis une éternité ! J'ai cru comprendre que ta sœur allait se marier. C'est merveilleux pour elle. Toi, en revanche, tu as l'air stressée. C'est un bouton de fièvre que tu as sur la lèvre, ma chérie ?

Machinalement, j'ai porté ma main à ma bouche. Je n'avais rien en quittant la maison ce matin, j'ai tout de même senti une boule. J'ai fouillé mon sac pour trouver un miroir.

— Je n'ai jamais eu de bouton de fièvre de ma vie, je vous le jure.

— Ça y ressemble vraiment, pourtant.

J'ai plissé les yeux devant le miroir pour mieux regarder. Beurk ! J'étais affublée d'une énorme pustule rouge. Comment est-ce que j'avais attrapé ça ? J'ai eu un flash : Marty Sklar et ses microbes ! J'ai examiné ma lèvre. Non. Une seconde. Ce n'était pas un bouton de fièvre, c'était un bobo.

Je m'étais mordillé la lèvre pendant le trajet, parce qu'Eugene Brown et Dieu sait quoi encore me travaillait l'estomac. Être attirée par deux hommes, par exemple ne devait pas arranger mon cas. D'autant plus que je les aimais sans doute tous les deux. Je suis une grande malade, hein ?

— Je me suis coupée. C'est arrivé cet après-midi.

— Bien sûr, a acquiescé Mme Wexler, je vois bien que ce n'est que ça, maintenant.

Ma mère m'a appelée sur mon portable.

— Je viens de recevoir un coup de fil de Mme Rogers. Elle dit que tu es chez Giovichinni et que tu as un bouton de fièvre.

— Ce n'est pas un bouton de fièvre, c'est une coupure.

— Tu me rassures. Tant que tu es là, tu pourrais me ramener deux

trois choses ? Il me faudrait un demi-kilo de pain aux olives, un gâteau roulé aux framboises et deux cent cinquante grammes de gruyère. Surtout qu'ils ne le coupent pas trop fin. Il colle quand les tranches ne sont pas assez épaisses.

Je suis retournée au comptoir découpe à toute vitesse, j'ai pris les marchandises que ma mère venait de me demander et j'ai réintégré la file.

Leslie Giovichinni tenait la caisse.

— Oh là là, ma pauvre ! Tu as de l'herpès, grave.

— Ce n'est *pas* de l'herpès. C'est une coupure. Je me suis fait ça cet après-midi.

— Tu devrais mettre de la glace dessus, ça a l'air sérieux.

J'ai payé Leslie, je suis sortie du magasin, je me suis glissée au volant de la Buick et je me suis mise en route vers le Bourg. Quand je suis arrivée chez mes parents, j'ai dû me garer dans l'allée parce qu'un bus scolaire jaune était rangé le long du trottoir.

Mamie m'attendait sur le pas de la porte.

— Devine qui est là ?

— Sally ?

— Il est tout fou que la plainte soit retirée ! Et il s'est rendu utile : Valérie est à l'intérieur et on discute de robes de mariée. Valérie veut du rose, mais Sally trouve qu'elle devrait choisir une couleur d'automne, puisque c'est la saison.

Valérie était installée à la table de la cuisine, le bébé suspendu à son cou par une sorte d'écharpe. Ma mère remuait une sauce marinara, qui bouillonnait sur le feu.

Sally faisait face à Valérie. Ses longs cheveux noirs étaient une sorte de croisement entre ceux de la Méduse et la tignasse d'Ozzy Osbourne. Il portait un T-shirt Mötley Crüe, un jean déchiré aux genoux et des bottes de cow-boy rouge en peau de lézard.

— Hé, mec, merci pour le retrait de la plainte. J'ai reçu un coup de fil du tribunal. Puis Sklar m'a téléphoné pour s'assurer que je ne prendrais pas d'avocat. Je ne savais pas quoi dire au début, puis j'ai joué le jeu. C'était génial.

J'ai mis le fromage et la charcuterie au frigo, puis j'ai déposé le gâteau sur la table.

— Je suis contente que ce soit réglé.

— Alors, qu'est-ce que tu penses des robes ? m'a demandé Valérie.

— Tu es sûre que tu veux un mariage en grande pompe ? C'est beaucoup de boulot et ça coûte un max. Qui comptes-tu prendre comme demoiselles d'honneur ?

— Tu seras mon témoin. Et tu feras partie des demoiselles d'honneur, avec Loretta Stonehouser, Rita Metzger et Margaret Durski. Les filles seront des demoiselles d'honneur junior.

— Moi, je pense que citrouille serait un très bon choix pour les robes des demoiselles d'honneur, a commenté Sally.

Je me suis coupé une grosse tranche de gâteau. Il allait m'en falloir beaucoup pour me faire avaler cette histoire de couleur citrouille.

— Vous savez ce qu'il nous faudrait ? est intervenue Mamie. Un organisateur de mariage. Comme Jennifer Lopez dans le film dont j'ai oublié le nom.

— Un coup de main ne serait pas de refus, a admis Valérie. Il faut trop de temps pour tout gérer, mais je ne crois pas avoir les moyens...

— Je pourrais vous aider, a proposé Sally. J'ai du temps libre entre mes trajets de bus.

— Vous seriez parfait, a renchéri Mamie. Vous avez vraiment l'œil pour les couleurs, et vous avez le sens des saisons et tout. Je n'aurais jamais eu l'idée des robes citrouille.

— C'est décidé, alors, a tranché Valérie. Vous êtes l'organisateur du mariage.

Ma mère était concentrée sur le placard. Elle faisait peut-être un inventaire mental, mais je pariais plutôt qu'elle fantasmait sur la bouteille de whisky dissimulée derrière celle d'huile d'olive.

— Comment vont tes recherches de maison ? ai-je demandé à Valérie. Vous avez trouvé quelque chose ?

— Je n'ai pas eu beaucoup de temps à y consacrer, mais je vais m'y mettre, je te promets.

— Mon appart me manque un peu.

— Je sais. Je suis désolée que ça prenne tant de temps. Nous devrions nous réinstaller ici avec Maman et Papa.

Ma mère s'est raidie. D'abord l'organisateur de mariage et puis ça.

Je me suis coupé une deuxième tranche de gâteau et je me suis levée d'un bond.

— Je dois y aller, Joe m'attend.

Joe et Bob regardaient la télé dans le canapé. J'ai déposé mon sac à

main sur la petite table de l'entrée et j'ai posé mes courses dans la cuisine. J'ai préparé des sandwichs et j'ai servi la salade de pommes de terre.

— Je crois que je vais m'offrir un livre de cuisine, ai-je annoncé en tendant son assiette à Morelli.

— Waouh, d'où sort cette idée ?

— J'en ai ma claque des sandwichs et des pizzas.

— Un livre de cuisine, c'est un sacré engagement.

— C'est un livre de recettes, rien de plus. Je pourrais apprendre à préparer un poulet, une vache ou quoi.

— On serait obligés de se marier, après ça.

— Non.

Mais enfin !

Bob a terminé son sandwich et nous a regardés tous les deux. Comme l'expérience lui avait appris que nous ne risquions pas de lui donner une miette des nôtres, il a posé la tête sur sa patte et a reporté son attention sur *Seinfeld*.

— Tiens, t'es au courant pour Eugene Brown ?

— Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

— Je l'ai fait tomber de mon capot cet aprèm.

Morelli a enfourné une bouchée de salade de patates.

— Je sens que le reste de l'histoire ne va pas me plaire.

— C'est possible. J'ai fait une sorte de délit de fuite.

— Alors je dois considérer cet aveu comme un rapport de police officiel.

— Plutôt comme un rapport de police officieux.

— Tu l'as tué ?

— Je ne crois pas. Il était accroché au capot de la Buick, suspendu à l'essuie-glace et il a été éjecté quand j'ai tourné à angle droit. J'étais au croisement de la Septième et de Comstock, je me suis dit que c'était pas une bonne idée de sortir de la voiture pour vérifier s'il respirait encore.

Morelli a empilé les trois assiettes et s'est levé pour les rapporter à la cuisine.

— C'est quoi, le dessert ?

— De la glace au chocolat.

Je l'ai suivi et je l'ai regardé servir les bols.

— Je m'en suis trop bien sortie. Tu ne m'as pas hurlé dessus, ni traitée d'imbécile ni rien.

— T'inquiète, je prends mon temps.

Je me suis levée en même temps que Morelli, à l'aube.

— Ça devient flippant. D'abord, tu envisages d'acheter un livre de cuisine, ensuite, tu te lèves à la même heure que moi. Après ça, tu vas inviter ma grand-mère à dîner.

Aucun risque. Sa Mamie Bella est tarée. Elle était à fond dans une sorte de vaudou italien qu'elle appelait le mauvais œil. Je ne dis pas que ces foutaises marchent, mais je connais des victimes du mauvais œil qui ont perdu leurs cheveux, ont vu leurs règles se tarir ou se sont tout à coup retrouvées couvertes de boutons. Même si je suis à moitié italienne, personne dans ma famille n'est capable de jeter le mauvais œil. Le truc, chez moi, c'était plutôt le doigt d'honneur.

Nous avons pris une douche tous les deux, qui s'est prolongée en séance de câlins. Avant que Joe n'attaque son petit déj', il avait déjà une demi-heure de retard.

Quand il est arrivé en bas, j'avais bu mon café. Il a avalé une tasse tout en préparant son badge et son arme. Il a jeté une myrtille dans la cage de Rex et une grosse ration de croquettes dans l'écuelle de Bob.

— Pourquoi est-ce que tu t'es levée si tôt ? Tu n'as quand même pas l'intention de retourner sur Comstock Street ?

— Je vais visiter des maisons. Comme Valérie ne lève pas le petit doigt pour se trouver une nouvelle baraque, je me mets en chasse à sa place.

Morelli a levé les yeux de sa tasse pour m'observer.

— Je pensais qu'on était bien ici, tous les deux. Et le livre de cuisine, ça ne signifiait rien du tout ?

— J'aime bien vivre avec toi, mais parfois mon indépendance me manque.

— Quand, par exemple ?

— Bon, d'accord, *indépendance* n'est pas le bon mot. Disons qu'avoir ma propre salle de bains me manque.

Morelli m'a attrapée et m'a embrassée.

— Je t'aime, mais pas au point d'installer une deuxième salle de bains. J'ai pas le budget pour des rénovations.

Il a posé sa tasse sur le comptoir et s'est dirigé vers la porte. Bob l'a suivi en trotinant, il a aboyé puis bondi sur place comme un lapin.

— Bob doit faire ses besoins, ai-je fait remarquer.

— C'est ton tour. Je suis en retard et puis tu m'en dois une pour la douche.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu sous-entends ?

Il a enfilé sa veste en haussant les épaules.

— Je t'ai fait ton truc préféré et j'ai failli me noyer. Pour ne rien arranger, je crois que je me suis fait un bleu au genou.

— Pardon ? Et ce que je t'ai fait hier soir ? Ce matin, c'était juste un remboursement.

Morelli a souri.

— C'est pas vraiment pareil, ma jolie. Surtout que moi j'ai fait ça sous la douche.

Il a attrapé ses clés.

— Allez, sois sympa, je suis hyper en retard.

— C'est bon ! Vas-y. Je promènerai le chien. Pfff...

Morelli a ouvert la porte d'entrée et s'est arrêté net.

— Merde.

— Quoi ?

— On a eu de la visite hier soir.

J'ai resserré la ceinture de mon peignoir et je me suis approchée de Morelli pour jeter un coup d'œil. Il y avait des graffitis sur le trottoir et sur la Buick. Nous sommes sortis sur le petit perron. La porte d'entrée avait aussi été taguée.

— C'est quoi, ces marques ? On dirait des pattes de chat.

— Des symboles de gangs. Les Exterminateurs de Comstock Street sont affiliés à Tripes et Merde. Tripes et Merde se font parfois appeler Tripes de Chat. Ici, tu peux lire ECS et voilà une patte de chat, m'a expliqué Morelli en indiquant des endroits précis. Le MGT sur le battant doit signifier Merde de Gangster Tueur.

Je me suis approchée de la Buick. Chaque centimètre carré de la carrosserie était couvert de peinture en aérosol. Les phrases les plus populaires étaient « Bute la pute » et « Fric de Merde ». Le 4 × 4 de Morelli était intact.

— On dirait qu'ils veulent nous communiquer quelque chose, ai-je observé.

Je ne tenais pas tant que ça à la Buick, mais ça me faisait de la peine de la voir défigurée. Elle m'avait déjà sauvé la vie plus d'une fois. Ça peut paraître bizarre : j'avais l'impression que c'était plus qu'une simple bagnole. En revanche, ces slogans semblaient s'adresser à moi et ce n'étaient pas des mots doux.

— « Bute la pute » a le mérite d'être clair, a remarqué Morelli.

Il affichait son expression impassible de flic. Seuls les coins serrés de sa bouche révélaient qu'il enrageait à l'intérieur.

— « Fric de Merde » décrit le mode de vie des gangs : l'extorsion, la vente de drogue. Dans ce cas-ci, ça pourrait indiquer que tu vas subir des représailles.

— Des représailles ? Qu'est-ce que tu entends par là ?

Morelli s'est tourné vers moi et m'a fixée droit dans les yeux.

— Tout et n'importe quoi. Ça peut signifier que tu es condamnée à mort.

Une vague d'émotions m'a submergée. La trouille devait en être un des composants principaux. Je n'y connaissais pas grand-chose en matière de gangs, mais j'étais en train de subir une formation accélérée. Il y a trois jours, je ne me sentais pas concernée par toute cette violence. À présent, je me la prenais en pleine poire et ce n'était pas agréable.

— T'exagères, non ?

— Les exécutions sommaires sont un des piliers de la culture des gangs. Y a de plus en plus de bandes à Trenton et le taux de criminalité augmente au même rythme. Il y a quelques années, les gangs étaient limités, on y retrouvait surtout des gamins qui voulaient s'illustrer à l'échelle locale. Désormais, les gangs ont pris racine dans le système carcéral, ils se regroupent sous des affiliations nationales. Ils contrôlent la vente de drogue et les territoires qui vont avec. Ils sont violents et imprévisibles. Ils sont craints de tous dans les quartiers.

— Je n'imaginais pas que le problème était aussi grave.

— On aime pas trop en parler, parce qu'on ne sait pas comment le régler.

Morelli m'a poussée à l'intérieur et a refermé la porte.

— Je veux que tu restes ici, jusqu'à ce que j'aie plus d'infos sur cette affaire. Je vais faire remorquer la Buick au garage de la police, histoire qu'un collègue de la brigade des gangs puisse y jeter un œil.

— Tu ne peux pas prendre la Buick ! Comment est-ce que je vais aller bosser ?

Morelli m'a tapoté le front avec son index.

— Houhou, y a quelqu'un ? Regarde cette bagnole : t'as vraiment envie de rouler là-dedans ?

— J'ai conduit pire que ça.

C'était la triste vérité, juré craché. C'est pathétique, je le reconnais volontiers.

— Fais-moi plaisir, d'accord ? Reste à la maison. Tu seras en sécurité ici. À ma connaissance, les Exterminateurs n'ont jamais brûlé de maison.

— Juste une épicerie.

— Oui, une épicerie.

Nous sommes restés pensifs un moment. Morelli a fini par prendre

le trousseau dans mon sac et il est parti. J'ai fermé à double tour et j'ai rejoint la fenêtre du salon pour regarder le 4 × 4 s'éloigner.

— Comment va-t-on aller se promener ? ai-je demandé à Bob. Comment je vais bosser ? À quoi est-ce que je vais passer ma journée ?

Bob faisait les cent pas devant la porte, l'air désespéré.

— Tu vas devoir te contenter du jardin, aujourd'hui.

En fin de compte, je n'étais pas fâchée d'échapper à la balade. Le matin, Bob avait la fâcheuse habitude de se soulager partout et j'avais le privilège de ramener ses crottes à la maison. Apprécier une promenade quand on trimballe un gros sac de déjections canines n'est pas une mince affaire.

J'ai attaché Bob à sa laisse de jardin et j'ai mis de l'ordre dans la cuisine. À 13 heures, j'avais refait le lit, lavé le carrelage, briqué le grille-pain, lavé, séché et plié le linge et j'étais occupée à nettoyer le frigo. Pendant que j'avais les mains dans l'eau savonneuse, la Buick avait disparu.

— Bon, je fais quoi, maintenant ? ai-je demandé à Bob.

Le chien a eu l'air de réfléchir, mais il ne m'a rien suggéré. J'ai décidé d'appeler Morelli.

— Bon, je fais quoi, maintenant ?

— Il n'est que 13 heures. Laisse-moi encore un peu de temps. On bosse sur l'affaire.

— J'ai briqué le grille-pain.

— Hum, hum. Écoute, je dois raccrocher.

— *Je deviens folle ici !*

Il a raccroché et la tonalité a retenti. J'avais encore le téléphone en main, quand il a sonné à nouveau. C'était Connie, cette fois.

— Qu'est-ce qui se passe ? T'es malade ? Tu t'es pas pointée à l'agence.

— J'ai un problème de voiture.

— Et alors ? Tu veux que je t'envoie Lula ?

— Oui, c'est une bonne idée.

Dix minutes plus tard, la Firebird rouge s'arrêtait devant chez Morelli.

— Ton homme a refait la déco, on dirait.

— Eugene Brown n'a pas apprécié de se faire éjecter de mon capot, plutôt.

— Ma façade n'a pas eu droit à la visite de ces artistes, c'est à toi

qu'ils doivent en vouloir. C'est sûrement parce que je n'étais qu'une innocente passagère.

J'ai décoché à Lula mon regard qui tue.

— Ne me regarde pas comme ça ! Tu devrais être contente que je ne sois pas mêlée à ça. À propos, Vinnie est furax aussi. Il dit qu'il reste seulement cinq jours pour ramener les fesses de Roger Banker devant le juge, sinon il va perdre la caution.

Si j'avais vingt-cinq cents chaque fois que je dois rattraper Roger Banker, j'aurais de quoi m'offrir une semaine de vacances aux Bermudes. C'était un multirécidiviste : il connaissait le système. Je ne pouvais pas lui faire croire qu'on allait juste au tribunal pour fixer une nouvelle date. Il savait qu'une fois qu'on lui passerait les menottes, il filerait derrière les barreaux. Il était sans emploi, vivait sur le dos de quelques nanas et de sa famille, tous abonnés à la *lose*. Lui mettre le grappin dessus n'était pas du gâteau. Banker n'avait aucun signe particulier. C'était un homme invisible, en quelque sorte. Une fois, je m'étais retrouvée à côté de lui dans un bar et je ne l'avais pas reconnu. Lula et moi collectionnions ses photos pour les étudier par cœur, dans l'espoir que ça nous aiderait à le repérer.

— Bon, en route pour la tournée habituelle. On aura peut-être de la chance.

La tournée incluait Lowanda Jones, Beverly Barber, Chermaine Williamson et Marjorie Best. Quelques autres figuraient sur la liste, mais c'étaient mes candidates préférées. Lowanda, Beverly, Chermaine et Marjorie vivaient dans une cité sociale à côté du poste de police. Lowanda et Beverly étaient sœurs. Elles habitaient à quatre rues l'une de l'autre et c'étaient de vraies catastrophes ambulantes.

Lula roulait au pas entre les HLM.

— Où on va en premier ?

— Chez Lowanda.

La cité occupait une vaste portion de Trenton. Elle n'était plus de première fraîcheur. Plus *du tout* de première fraîcheur. Les bâtiments en briques rouges, peu élevés, avaient connu de meilleurs jours, le terrain était délimité par de grosses chaînes. Les voitures garées le long du trottoir étaient bonnes pour la casse.

— Heureusement qu'il y a les graffitis des gangs, sinon ce serait vraiment triste, ici, a observé Lula. Ils pourraient pas faire pousser un peu de gazon ? Planter une haie, au moins, putain ?

À mon avis, Dieu lui-même aurait eu du mal à réaliser un aménagement paysager dans la cité. Les carrés de terre sèche paraissaient aussi mal barrés que la vie des habitants.

Lula a tourné sur Kendall Street et s'est garée deux portes plus loin que le rez-de-jardin de Lowanda, si on pouvait qualifier de jardin ce bout de terrain crasseux. Nous étions déjà venues, nous connaissions la disposition des lieux. C'était un appartement avec une chambre et sept chiens, d'âges, de races et de tailles variés. Ils avaient tout de même un point commun : ils étaient excités en permanence et partants pour baiser tout ce qui bouge.

Nous sommes sorties de la voiture prudemment, guettant la présence de la meute sauvage.

— Je ne vois pas les clebs de Lowanda, a souligné Lula.

— Ils sont peut-être enfermés.

— Hors de question que j'entre, s'ils sont enfermés là-dedans. Je déteste ces chiens. Ce sont des mal baisés. Quelle idée de garder des clébards aussi pervers !

Nous avons frappé. Pas de réponse.

— Elle est là, je l'entends parler, elle bosse.

Lowanda travaillait comme opératrice de téléphone rose. Elle n'avait pas l'air de rouler sur l'or, elle ne devait pas être très douée. Ou elle claquait tout son fric en bières, clopes et beignets de poulet. Elle en mangeait des quantités phénoménales. Elle les enchaînait sans respirer, comme Carol Cantell engloutissait les Cheetos.

J'ai frappé à nouveau et j'ai tourné la poignée. La porte n'était pas fermée à clé. J'ai entrouvert le battant et nous avons glissé nos têtes à l'intérieur. Pas de chiens en vue.

Je suis entrée, Lula sur mes talons.

— Banker ne doit pas être là, la porte aurait été verrouillée. Et la taule lui paraîtrait un palace comparé à cette porcherie.

Nous avons enjambé une tache suspecte sur le tapis et nous avons examiné, bouche bée, le futoir qui servait de maison à Lowanda. Un matelas était jeté dans un coin du salon, il était recouvert d'un drap jaunâtre tout usé. Une boîte de pizza ouverte avait été abandonnée à côté. Des vêtements et des chaussures traînaient partout. Quelques chaises pliantes branlantes avaient été disposées au hasard dans la pièce ; elles portaient sur le dossier la mention « Maison funéraire Morten ». Un lourd fauteuil inclinable en cuir brun était placé face à la

télé. L'accoudoir et le coussin étaient déchirés et une partie du bourrage s'échappait du siège.

Lowanda était vautreée dans ce fauteuil, elle nous tournait le dos, un téléphone collé à l'oreille, un seau de beignets de poulet posé en équilibre sur l'énorme bourrelet de graisse qui lui encerclait la taille. Elle portait un survêt gris, maculé de ketchup.

— Oui, mon chéri, susurrail-elle dans l'appareil. C'est bon. Oh oui. Ooooh oui. Je viens de me déshabiller rien que pour toi. Et je me suis enduite d'huile, vraiment partout, parce que ça va devenir très chaud.

— Hé ! l'a interpellée Lula. Lowanda, on est là.

Lowanda a sursauté dans son siège et s'est retournée vers nous.

— Putain, qu'est-ce qui vous prend de me faire une frousse pareille alors que j'essaie de gagner ma vie honnêtement ?

Elle a reporté son attention sur le téléphone.

— Désolé, mon cœur, Lowanda a un petit problème. Tu peux t'occuper tout seul quelques secondes ? J'arrive tout de suite.

Elle a couvert le combiné avec sa paume et s'est levée. Du bourrage collait à ses fesses XXL.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— On cherche Roger Banker, lui a annoncé Lula.

— Eh ben, il est pas là. Vous l'voyez ?

— Il se cache peut-être dans la chambre.

— Z'avez un mandat ?

— On a pas besoin de mandat, on est des chasseuses de primes.

— M'en fous. Fouillez ma baraque et fichez le camp. Je dois me remettre au boulot. Dès que j'arrête de parler à M. Tout-Dur, il devient M. Tout-Mou. Et je suis payée au résultat. Je dois faire du volume pour gagner ma vie.

Lula s'est enfoncée dans l'appartement, tandis que je restais près de Lowanda.

— Si vous avez des renseignements, je peux vous payer. Vous avez quelque chose pour moi ?

— Combien vous payez ?

— Ça dépend de l'info.

— J'ai une adresse. Je sais où vous le trouverez, si vous vous grouillez.

Elle m'a tendu le téléphone.

— Parlez à ce type pendant que je vous note l'adresse.

— Une seconde.

— Allô ? a fait M. Tout-Dur. Qui est-ce ?

— C'est pas vos oignons.

— Mmm, sévère, ça me plaît. Je parie que tu as envie de me donner une fessée.

— Attendez, je connais cette voix. Vinnie ?

— Stéphanie ? Bordel !

Il a raccroché.

Lowanda est revenue avec un papier.

— Voilà, c'est là qu'il crèche.

J'ai jeté un œil aux indications.

— C'est l'adresse de votre sœur.

— Mais enfin ? Qu'est-ce qui est arrivé à mon client ?

— Il a raccroché, il avait terminé.

Lula est revenue dans le salon.

— Lowanda, vous devriez faire le ménage dans votre cuisine. Y a un cafard gros comme une vache.

J'ai tendu un billet de vingt dollars. Lowanda m'a jeté un drôle de regard :

— C'est tout ?

— Si Banker est chez Beverly, je reviendrai avec le reste.

— Où sont les chiens ? a demandé Lula.

— Dehors. Ils aiment bien sortir quand il fait bon.

Lula a ouvert la porte et a regardé les environs.

— Ils vont loin ?

— Qu'est-ce que j'en sais, putain ? Ils *sortent* ! Et ils restent dehors toute la journée. Dehors, c'est dehors.

— Je demandais juste, pas besoin de s'énerver. Tes chiens ne sont pas hyper bien dressés, Lowanda.

Lowanda a posé les mains sur ses hanches, a plissé les yeux et a fait la grimace.

— Tu dis du mal de mes chiens ?

— Ouais, je *déteste* tes clébards. Ils sont mal élevés. Ils baisent n'importe quoi.

— Y a pas si longtemps, on disait la même chose de toi, a rétorqué Lowanda. T'as du culot de te pointer ici pour chercher de l'info, puis de manquer de respect à mes chiens. La prochaine fois, je vous dirai plus rien du tout.

J'ai attrapé Lula avant qu'elle n'arrache les yeux à Lowanda et je l'ai poussée dehors.

— Ne la provoque pas, elle est certainement armée.

— J'ai un flingue, moi aussi, et ça me tenterait bien de m'en servir.

— Non, Lula, pas d'arme à feu ! Et dépêche-toi, j'ai pas envie que les chiens rappuquent et nous trouvent ici.

— Elle m'a insultée. J'ai pas honte de mon passé. J'étais une pute d'exception, bordel ! Mais j'aime pas comment elle m'a parlé. Son ton était insultant.

— Je me fiche de son ton, bouge tes fesses et file dans la voiture avant que les chiens ne se lancent à nos trousses.

— Qu'est-ce qu'ils t'ont fait, ces chiots ? Je me fais traiter comme une merde et tu penses qu'aux clebs ?

— T'as vraiment envie d'être là quand ils vont débouler ?

— Parfaitement. Je pourrais les tirer comme à la foire, s'il le fallait. Ils me font pas peur.

— Eh bien, à moi, si, alors en route !

Juste à ce moment-là, des aboiements ont retenti au loin. Ils se rapprochaient à toute vitesse, même si les chiens étaient encore hors de vue.

— Oh, merde ! a lâché Lula.

Elle a pris ses jambes à son cou pour filer vers la voiture. Elle courait en levant les genoux et en agitant les bras. J'étais juste devant elle, je donnais tout ce que je pouvais. Les chiens ont déboulé dans la rue. Je me suis retournée et je les ai vus galoper vers nous, les yeux hagards, la gueule ouverte et les oreilles au vent. Ils gagnaient du terrain, le plus gros était en tête.

Lula a poussé un hurlement.

— Mon Dieu, aidez-moi !

Dieu a dû l'écouter parce que les molosses ont dépassé Lula et se sont jetés sur moi. Le premier a bondi dans mon dos et m'a fait tomber à genoux, ce qui n'est pas la position idéale pour réceptionner l'attaque d'une bande de cabots en chaleur. J'ai cherché à me remettre debout : impossible, ils étaient déjà sur moi. Deux me baisaient les jambes et un bouledogue qui ressemblait à Winston Churchill s'en prenait à ma tête. Un autre sautait un de ses compagnons.

— Ne t'arrête pas, sauve ta peau ! ai-je crié à Lula. Et dis à ma mère que je l'aime.

— Lève-toi ! Faut que tu te redresses, sinon ces clebs te niqueront jusqu'à l'agonie.

Elle avait raison. La meute était déchaînée. J'étais prise dans une frénésie de baise. Les chiens qui n'étaient pas en position pour me sauter grognaient et mordillaient les autres pour obtenir un meilleur emplacement. Ceux qui s'occupaient de ma jambe refusaient de lâcher prise, bien déterminés à terminer le boulot. Celui qui tentait de baiser ma tête n'arrêtait pas de glisser. Il bavait et me soufflait son haleine dans la figure. Il baisait un coup, glissait puis m'escaladait à nouveau pour se remettre au turbin.

— Je ne peux pas me lever ! Y a sept chiens en chaleur sur moi. *Sept !* Fais quelque chose !

Lula tournait en rond, les mains en l'air.

— Je sais pas quoi faire ! Je sais pas quoi faire !

— Dégage celui qui est sur ma tête. Les jambes, je m'en fous. Débarrasse-moi de celui-là.

— Tu devrais peut-être les laisser faire. Ils s'en iront dès qu'ils auront terminé. C'est comme ça que les mâles font.

— Attrape plutôt ce bouledogue en chaleur, éloigne-le de ma tête, putain !

La porte de l'appartement de Lowanda s'est ouverte à la volée et elle nous a crié :

— Hé ! Qu'est-ce que vous faites à mes chiens ?

— Rien du tout, ce sont eux qui essaient de sauter Stéphanie.

Lowanda portait un sac de croquettes pour chiens. Elle l'a secoué, les animaux se sont figés et ont regardé autour d'eux. Lowanda a encore agité le sac et les chiens se sont précipités vers la nourriture, non sans avoir donné un dernier coup de rein, sans grand enthousiasme.

— Connasses de chasseuses de primes, a décrété Lowanda en rentrant chez elle avec ses monstres.

Elle a claqué la porte et l'a fermée à clé.

— J'ai cru t'avoir perdue pour de bon, a fait Lula.

J'étais sur le dos, les yeux fermés, la respiration haletante.

— Accorde-moi une minute.

— T'es arrangée. Ces clebs t'ont niquée partout. Et le bouledogue t'a laissé un truc dans les cheveux.

Je me suis mise debout.

— C'est de la bave. Dis-moi que c'est de la bave.

— Si c'est ce que tu as envie d'entendre...

Nous nous sommes mises à l'abri dans la voiture et Lula a roulé jusque chez Beverly. Son appart était semblable à celui de Lowanda, sauf qu'en face de la télé, il y avait un canapé à la place du fauteuil inclinable. Il était en partie recouvert d'un drap bleu et je craignais qu'il ne serve à camoufler une grosse tache, trop dégoûtante, même pour Beverly.

— Vous ne pouvez pas entrer, a annoncé la locataire quand elle a ouvert la porte. J'suis occupée. Mon chéri est là et on était en train de s'y mettre.

— Trop de détails, l'a arrêtée Lula. Je viens de voir une meute de chiens sauter Stéphanie. J'ai mon quota d'histoires de baise pour la journée.

— C'est sûrement les clebs de Lowanda. Y z'ont un problème. J'ai jamais vu ça. Et y a trois femelles.

— Nous cherchons un DDC, ai-je expliqué à Beverly.

— Ouais, c'est toujours pour ça que vous pointez. J'suis pas un DDC. J'ai rien fait de mal, je le jure devant Dieu.

— Ce n'est pas vous, je cherche Roger Banker.

— Ah, c'est embêtant. Vous allez l'arrêter ?

— Nous allons l'emmener au poste pour renouveler sa caution.

— Puis vous le laisserez sortir ?

— Vous voulez qu'on le relâche ? a demandé Lula.

— Ben ouais.

— Alors c'est ce qu'on fera. Il ressortira tout de suite. Et si vous nous laissez l'emmener, on vous file vingt dollars.

Lowanda et Beverly auraient vendu leur mère pour de l'argent.

— Bon, d'accord, je peux vous le dire. C'est lui, le chéri dans ma chambre. Et il est un peu souffrant.

— Roger ! a appelé Beverly. Y a des nanas ici qui voudraient te voir.

— Fais-les venir. Je peux m'en charger. Plus on est de fous, plus on rit.

J'ai regardé Lula et nous avons levé les yeux au ciel en même temps.

— Dites-lui de s'habiller et de venir nous retrouver ici, ai-je ordonné à Beverly.

— Enfile un froc et ramène ta fraise, a-t-elle traduit. Elles sont pas d'humeur à te rejoindre dans la chambre.

On a entendu des froissements de tissu et Banker a fait son apparition. Il portait un pantalon en toile kaki et des baskets. Pas de chaussettes, pas de T-shirt. Et je pariais qu'il n'avait pas de caleçon non plus.

— Roger Banker, a annoncé Lula. C'est votre jour de chance : vous avez gagné un trajet gratos pour la taule.

Banker nous a regardées tour à tour en clignant des yeux. Il a tourné les talons et bondi vers la porte arrière, dans la cuisine.

— Occupe-toi du tas de ferraille qui est devant, ai-je lancé à Lula. C'est sûrement sa bagnole.

J'ai foncé dans la maison en repoussant Beverly qui entravait le passage. J'ai suivi Banker qui sprintait. Ses longues jambes lui permettaient de creuser l'écart. Il a sauté par-dessus une chaîne et a disparu derrière un immeuble. J'avais du mal à le suivre et je suis restée accrochée à du fil de fer barbelé en enjambant une clôture. Je me suis dégagée et j'ai repris la poursuite. Banker avait une bonne trentaine de mètres d'avance, mais je le gardais dans mon champ de vision. Il tentait de rejoindre sa voiture. Et il ralentissait. C'était une bonne chose, car j'étais épuisée. Je devrais faire plus de cardio. Mes seuls exercices physiques, c'étaient les ébats au lit avec Morelli. Et la plupart du temps, j'étais sur le dos.

Lula se dressait sur la route entre Banker et son épave, on aurait dit un taureau furieux prêt à charger. À la place de Banker, j'aurais beaucoup hésité avant de l'approcher, mais il devait se dire qu'il n'avait pas trop le choix, car il a foncé droit sur elle. *Dans* elle, pour être plus précise. Elle a atterri sur ses fesses et Banker a été projeté un mètre plus loin, sous le choc.

Je lui ai sauté dessus par-derrière pour le plaquer. J'avais sorti mes menottes et j'essayais d'agripper un poignet, mais Banker se débattait comme un beau diable.

— Aide-moi ! ai-je crié à Lula. Fais quelque chose !

— Dégage !

J'ai roulé sur le côté pour lui céder la place et Lula s'est assise de tout son poids sur Banker, ce qui a eu pour effet d'expulser toutes les molécules d'air du corps du pauvre type.

— *Oufffff*, a expiré Banker.

Puis il s'est immobilisé, les bras en croix, on aurait dit un cadavre de bête sauvage écrasée en bord de route. Je lui ai passé les menottes et

Lula l'a libéré. Ses yeux étaient ouverts, mais son regard était vitreux et sa respiration courte.

— Clignez des yeux, si ça va.

— Allez vous faire foutre, a murmuré Banker.

Lula l'observait, les mains plantées sur les hanches.

— Qu'est-ce que vous croyez ? On n'emboutit pas une femme comme ça... Vous ne m'aviez pas vue peut-être ? J'ai bien envie de me rasseoir sur vous. Je pourrais vous écrabouiller comme un moustique, si je voulais.

— Je crois que je me suis fait dessus, a avoué Banker.

— Alors vous ne montez pas dans ma bagnole. Vous pouvez ramener vos fesses au poste à pied.

J'ai remis Banker debout et j'ai fouillé ses poches pour dénicher ses clés de voiture. J'ai trouvé son trousseau et vingt dollars.

— Donne cet argent à Beverly, ai-je dit à Lula. Je vais l'emmener avec sa voiture, tu n'auras qu'à nous suivre.

— OK.

J'ai traîné Banker jusqu'au tas de ferraille garé le long du trottoir et je me suis tournée vers Lula.

— Tu m'attendras au poste, hein ?

— Tu sous-entends que je ne t'attends pas toujours ?

— Tu ne m'attends jamais.

— J'y peux rien. Je supporte pas les commissariats, c'est à cause de mon passé tumultueux.

Une heure plus tard, Banker était derrière les barreaux et le reçu était dans ma poche. Vinnie ne perdrait pas l'argent de sa caution. J'ai fouillé le parking : pas de Lula. Quelle surprise... Je l'ai appelée sur son portable. Pas de réponse. J'ai essayé à l'agence.

— Désolée, m'a répondu Connie. Elle est passée pour prévenir que tu avais mis la main sur Banker, puis elle est repartie.

Super. Mon jean était déchiré, j'avais une fesse à moitié à l'air, mon T-shirt était maculé de taches d'herbe et j'aimais autant ne pas imaginer l'état de mes cheveux. J'étais à pied, au beau milieu du parking du commissariat, sans bagnole. Je pouvais appeler mon père. Ou Morelli. Ou un taxi. Le problème, c'est que toutes ces solutions ne seraient que temporaires. Au réveil, demain matin, je serais de retour à la case

départ, sans voiture.

Il me restait une dernière possibilité : le pick-up de Ranger. Il était noir, flambant neuf et équipé d'une panoplie de gadgets et d'options sur mesure. Puis il dégageait une odeur de cuir neuf qui se mêlait à celle de Ranger... un parfum que seuls les cookies aux pépites de chocolat sortis du four peuvent égaler. Malheureusement, j'avais une tonne de bonnes raisons de refuser ce pick-up. Et la première, c'est que Joe serait furax.

Mon portable a sonné dans mon sac. C'était Connie.

— C'est moi. Vinnie vient de partir pour la journée et sa dernière instruction, c'est qu'il te confie le dossier Carol Cantell. Il ne veut pas de merdier, cette fois.

— Bien sûr, tu peux compter sur moi.

J'ai raccroché, j'ai poussé un gros soupir et j'ai composé le numéro de Tank, le bras droit de Ranger. La conversation a été courte. Oui, Ranger lui avait dit de me remettre le pick-up. La livraison prendrait une vingtaine de minutes.

J'en ai profité pour rationaliser ma décision. Je n'avais pas le choix, j'étais contrainte d'accepter. Sinon, comment aurais-je pu bosser ? Et si je ne bossais pas, je n'aurais pas été payée. Et je n'aurais pas pu assurer mon loyer. Bon, d'accord, c'est ma sœur qui réglait le loyer de mon appart en ce moment et je vivais à l'œil chez Morelli. Mais la situation pouvait changer à tout moment. Et si Valérie déménageait ? Que se passerait-il alors ? Je n'étais pas mariée à Morelli. On pouvait très bien se disputer : je me retrouverais à nouveau seule. D'ailleurs, maintenant que j'allais rouler avec ce pick-up, la dispute était inévitable. Cette pensée était épuisante. La vie est beaucoup trop compliquée.

Le pick-up est arrivé pile à l'heure, suivi par un 4 × 4 noir. Tank est sorti du premier véhicule et m'a tendu un trousseau.

Dire que Tank est baraqué ne lui rend pas justice. Tank est un char d'assaut. Son crâne fraîchement rasé a l'air ciré à l'encaustique. Son corps est parfaitement musclé, sans un gramme de graisse et son cul est super ferme. On raconte que ses mœurs sont dissolues. Son T-shirt noir était si moulant qu'il avait l'air d'être peint directement sur son torse. J'ai du mal à imaginer ce que Tank pense de moi. D'ailleurs, j'ai du mal à deviner ce qu'il pense tout court.

— Appelle-moi si t'as un pépin, m'a-t-il lancé avant de rejoindre le 4 × 4 et de s'en aller.

Voilà, c'était aussi simple que ça... je disposais désormais d'un pick-

up. Et pas de n'importe lequel. C'était une bagnole de ouf, quatre portes, d'énormes jantes en alu, toute une écurie de chevaux sous le capot, des vitres teintées et le GPS. Plus la série infinie de gadgets dont j'ignorais l'utilité.

J'étais déjà montée dedans avec Ranger et je savais qu'il cachait un flingue quelque part, à l'abri des regards. J'ai grimpé derrière le volant, j'ai tâtonné sous le siège et j'ai trouvé l'arme. Si ça avait été mon pick-up, j'aurais retiré le pistolet avant de le prêter. Ranger l'avait laissé : il avait confiance.

J'ai tourné prudemment la clé de contact et je me suis insérée dans la circulation. La Buick était maniable comme un congélateur sur roues ; le pick-up se conduisait comme une énorme Porsche. Je me suis dit que pour rouler là-dedans, il allait me falloir une nouvelle garde-robe. Mes fringues n'étaient pas assez cool. Cette voiture exigeait des basiques noirs. Et des bottes plutôt que des baskets. Et des dessous sexy. Un string, peut-être.

J'ai traversé la ville, j'ai pris Hamilton, puis je suis entrée dans le Bourg. Je prenais le chemin des écoliers pour arriver chez Morelli. Toujours repousser les expériences désagréables, c'est une règle de conduite. Morelli ne serait pas ravi d'apprendre que j'avais quitté la maison avec Lula alors qu'il m'avait demandé de ne pas bouger, mais il comprendrait. Sa colère s'apaiserait au bout d'une demi-heure de zapping acharné. Le pick-up, en revanche, serait une autre histoire.

Quand j'ai débouché sur Slater, mon cœur a bondi dans ma poitrine. Morelli était déjà là. Son 4 × 4 était garé devant chez lui. Je me suis rangée derrière et j'ai tenté de me convaincre que ce n'était pas si grave. Morelli était un homme raisonnable, non ? Il comprendrait que je n'avais pas le choix. J'avais dû emprunter le pick-up de Ranger parce que c'était la bonne décision. Et ça ne regardait que moi. C'est pas parce qu'on vit avec quelqu'un qu'il doit diriger votre vie. Je ne me serais jamais permis de conseiller Joe sur ses choix personnels, si ? Bon, d'accord, de temps en temps, je tentais le coup, mais il ne m'écoutait jamais ! C'était l'essentiel.

En réalité, le pick-up ne posait pas problème : c'était Ranger. Morelli savait qu'il ne pourrait pas me protéger si j'étais avec Ranger et qu'il enfrenait la loi. Pour ne rien arranger, Morelli avait assez d'expérience pour deviner que le chasseur de primes avait une sexualité très libre. Raison de plus pour me tenir à distance.

Je suis descendue du véhicule, j'ai fait *bip bip* pour verrouiller les portes et je me suis dirigée vers la maison d'un pas décidé. Dès que j'ai franchi le seuil, Bob s'est précipité sur moi en sautillant de joie. Je lui ai fait des câlins, ce qui m'a valu de la bave sur mon jean. Ça ne me dérangeait pas, ce n'était pas cher payé pour de l'amour inconditionnel. Par ailleurs, au milieu des taches d'herbe, de boue et de Dieu sait quoi d'autre, la bave se remarquait à peine. Bob a reniflé le Dieu sait quoi d'autre et a reculé. Ce chien avait des principes.

Morelli ne s'est pas précipité sur moi, n'a pas sautillé, n'a ni bavé ni manifesté son amour inconditionnel. Il était vautré sur le canapé, il regardait *Les Trois Stooges* à la télé.

— Alors ? m'a-t-il demandé quand je suis entrée dans le salon.

— Alors quoi ?

— C'est quoi, ce pick-up ?

— Quel pick-up ?

Il m'a regardée d'un air entendu.

— Oh. Celui-là ! C'est à Ranger. Il me l'a prêté jusqu'à ce que je récupère la Buick.

— Est-ce qu'il a un numéro de châssis ?

— Bien sûr !

« Est-ce que le numéro de châssis a été falsifié ? » aurait été une question plus pertinente. Ranger semblait posséder un stock inépuisable de véhicules noirs neufs d'origine inconnue. Leur numéro de châssis et leur immatriculation semblaient le plus souvent en ordre, mais ça ne m'aurait pas étonnée que la grotte de Batman soit équipée d'un atelier automobile complet. Je n'imaginais pas Ranger ou un de ses hommes voler une voiture ; en revanche, ils ne devaient pas trop poser de questions à la livraison.

— Tu aurais pu emprunter mon 4 × 4.

— Tu ne me l'as pas proposé.

— Parce que je souhaitais que tu restes à la maison aujourd'hui, c'était trop demander ?

— J'y ai passé presque toute la journée.

— *Presque*, ce n'est pas toute la journée.

— Et demain ?

— Je te connais, ça va barder. Tu vas sortir des grands discours sur l'égalité des sexes et la liberté d'action, pendant que j'agiterai les bras en criant, parce que je suis un flic italien, et c'est comme ça que je

réagis quand les femmes se montrent irrationnelles.

— C'est pas une question d'égalité des sexes et de liberté. C'est pas une question politique du tout. C'est du domaine privé. J'ai une carrière moi aussi et j'ai envie que tu me soutiennes.

— Ton boulot, c'est pas une carrière, ce sont des missions suicides à la chaîne. La plupart des femmes évitent à tout prix les assassins et les violeurs ; ma petite amie leur court après. Et, comme si les assassins et les violeurs ne te suffisaient pas, maintenant tu t'es mis tout un gang à dos.

— Cette racaille ferait bien de se calmer. Ces gars pètent un câble pour le moindre petit incident. C'est quoi, leur problème ?

— C'est comme ça qu'ils s'amusent.

— La police devrait leur proposer un hobby plus sympa. Je ne sais pas, un atelier d'ébénisterie ou un truc de ce genre.

— Ouais, tu as raison. La menuiserie pourrait sûrement remplacer le trafic de drogue et les règlements de comptes.

— Ils sont si méchants que ça ?

— Bien plus que tu ne l'imagines.

Morelli a éteint la télé et s'est approché de moi.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé, bordel ? a-t-il lâché en examinant mon jean.

— J'ai dû me jeter sur Banker pour l'arrêter.

— Et c'est quoi, ce truc dans tes cheveux ?

— De la bave de chien. J'espère...

— Je ne comprends pas. La plupart des femmes sont ravies de rester à la maison. Ma sœur passe sa journée chez elle. Les femmes de mes frères aussi. Et ma mère. Et ma grand-mère.

— Ta grand-mère est folle.

— Tu as raison. Ma grand-mère ne compte pas.

— Je suis sûre qu'un jour viendra où j'aurai aussi envie de rester à la maison. Mais pas pour le moment.

— Alors je suis en avance sur mon temps ?

J'ai souri et j'ai posé un baiser sur ses lèvres.

— Exactement.

Il m'a tirée contre lui.

— Tu ne crois quand même pas que je vais t'attendre ?

— Si.

— Je ne suis pas très patient.

— C'est *ton* problème, ai-je décrété en le repoussant.

Il a plissé les yeux.

— Mon problème ? Pardon ?

Bon, d'accord, j'avais sans doute employé un ton un peu plus autoritaire que je n'aurais voulu. Mais la journée avait été pénible et la substance qui collait à mes mèches me mettait sur la défensive. Je n'étais pas sûre qu'il s'agissait de bave. J'aurais pu arrêter la conversation là, mais je ne voulais pas céder du terrain. En réalité, je crois que je cherchais un moyen de sortir de chez Morelli.

— Je ne resterai pas à la maison. Le sujet est clos.

— Ah non, merde, il n'est pas clos.

— Ah oui ? Et ça, ça le clôture ? ai-je demandé en lui adressant un doigt d'honneur avant de monter les escaliers.

— Oh, très adulte ! Je suis ravi de savoir que tu as analysé la situation sous tous les angles pour la résumer en un si beau geste.

— J'ai bien réfléchi et j'ai élaboré un plan sur mesure : je m'en vais.

Morelli m'a suivie à l'étage.

— Tu te casses ? C'est ça, ton plan ?

— C'est un plan temporaire.

J'ai saisi le panier à linge et j'ai jeté des vêtements dedans.

— Moi aussi j'ai un plan, un peu différent : tu restes.

— On le mettra à exécution la prochaine fois, lui ai-je promis en déversant mon tiroir à lingerie dans le panier.

Morelli a saisi un string bleu lavande.

— C'est quoi ? Je n'aime pas ça du tout. Tu veux qu'on s'envoie en l'air ?

— Certainement pas !

En fait, j'en avais envie, mais ça aurait perturbé mes projets. J'ai récupéré quelques affaires dans la salle de bains, je les ai ajoutées au reste et j'ai descendu le panier. Dans la cuisine, j'ai posé la cage du hamster au sommet de la pile de vêtements.

— Tu vas vraiment le faire ?

— Je n'ai pas envie de commencer chaque journée par une dispute pour trancher si je dois rester planquée ici ou non.

— T'es pas obligée de te cacher éternellement. Je te demande juste de rester discrète pendant quelques jours. Ce serait une bonne idée que tu arrêtes de chercher les emmerdes.

J'ai soulevé le panier à linge et j'ai contourné Morelli pour atteindre

la porte d'entrée.

— En théorie, tes exigences semblent très raisonnables. En pratique, tu me demandes de laisser tomber mon boulot et de rester calfeutrée ici.

C'est vrai, je n'avais pas envie de me disputer chaque matin. Mais je n'avais pas envie non plus de découvrir de nouveaux graffitis sur la façade de Joe, encore moins un cocktail Molotov à travers la fenêtre du salon, sans parler d'un Exterminateur dans la salle de bains quand je suis sous la douche. Il me fallait un endroit que les membres du gang ne connaissent pas. Ni la maison de Morelli, ni celle de mes parents. Encore moins mon appart. Je ne me sentirais à l'abri dans aucun de ces lieux et je ne voulais pas mettre quelqu'un d'autre en danger. J'en faisais peut-être tout un fromage... ou pas.

Je me suis donc retrouvée dans le pick-up au coin de Slater et Chambers, un superbe panier à linge posé sur le siège côté passager, une cage de hamster coincée sur la banquette arrière... et nulle part où aller.

J'avais dit à Morelli que je retournais chez mes parents. C'était un gros bobard. En fait, j'étais partie sans vraiment réfléchir.

Ma meilleure amie, Mary Lou, était mariée et avait une ribambelle de gosses : pas de place pour moi là-bas. Lula vivait dans un placard : pas de place non plus.

Le soleil était en train de se coucher et j'ai été prise de panique. Je pouvais toujours dormir dans le pick-up, mais je n'aurais pas de salle de bains. Je devrais utiliser les toilettes de la station-service du coin. Mais il n'y avait pas de douche... Comment pourrais-je me débarrasser de la bave dans mes cheveux ? Et Rex ?

C'était pathétique : mon hamster était sans-abri.

Un 4 × 4 Lexus noir flashy a remonté Slater. Je me suis glissée sous le tableau de bord et j'ai retenu ma respiration pendant qu'il passait. Je ne voyais pas grand-chose à travers les vitres teintées : n'importe qui pouvait être au volant. Une gentille famille, par exemple. En réalité, j'avais l'estomac noué à l'idée que ça puisse être les Exterminateurs.

La Lexus s'est arrêtée devant chez Morelli sans couper le moteur. Les basses de la sono résonnaient dans la rue et faisaient trembler mon pare-brise. Au bout d'un moment, le 4 × 4 est reparti.

Ils me cherchaient.

J'ai éclaté en sanglots. Je craquais. Les membres d'un gang étaient à mes trousses. La police détenait ma Buick et j'avais quitté la maison de Morelli... pour la énième fois.

Rex était sorti de sa boîte de soupe et, depuis la roue, observait les alentours avec ses petits yeux myopes.

— Regarde-moi, Rex. Je suis une épave, je suis au bord de la crise de nerfs. J'ai un besoin urgent de beignet.

Rex a sautillé. Il était toujours partant pour un beignet.

J'ai appelé Morelli pour lui raconter la visite de la Lexus.

— Je voulais te prévenir. Fais gaffe quand tu sortiras. Tu ferais sans doute mieux de rester à l'écart des fenêtres.

— Ce n'est pas après moi qu'ils en ont.

J'ai hoché la tête et j'ai raccroché. J'ai roulé cinq cents mètres sur Hamilton et j'ai emprunté la bande du *drive* de Dunkin' Donuts. Quel pays formidable ! Même pas obligée de sortir de ma voiture pour m'acheter un donut. Dans mon état, c'était providentiel. En plus de mes vêtements déchirés et couverts de traînées verdâtres, j'avais les yeux rouges et gonflés d'avoir pleuré. J'ai commandé une douzaine de beignets, je me suis garée sur le parking et j'ai attrapé le premier qui me tombait sous la main. J'ai tendu à Rex un morceau à la confiture et un autre à la citrouille et aux épices. Je m'étais dit que la citrouille lui ferait du bien.

Après avoir vidé la moitié du sac, mon mal au ventre m'a fait oublier Morelli et les Exterminateurs.

— J'ai trop mangé, ai-je confié à mon hamster. Il faut que je m'allonge, que je rote ou un truc du genre.

J'ai inspecté mon T-shirt. Une auréole de confiture s'étendait à la hauteur de ma poitrine. Parfait.

J'avais coupé le contact. La seule diode qui clignotait était celle du système antivol. J'ai tourné la clé et le tableau de bord s'est illuminé comme un sapin de Noël. J'ai effleuré un bouton et l'écran du GPS est sorti. Au bout de quelques secondes, une carte s'est affichée, indiquant mon emplacement. Classe. J'ai touché l'écran et une série de commandes ont fait leur apparition. L'une d'elles me proposait de retourner au point de départ. Je l'ai sélectionnée et une ligne jaune a indiqué l'itinéraire le plus court entre Dunkin' Donuts et la maison de Morelli.

Comme je n'avais rien de mieux à faire, j'ai suivi les indications. Quelques minutes plus tard, j'étais chez Morelli. Intéressant : l'itinéraire ne s'arrêtait pas là. J'ai continué à la suivre. Au bout d'une centaine de mètres, j'ai compris où j'allais : au poste de police. Si le GPS m'amenait là, il pourrait remonter tout le chemin emprunté par Tank, quand il m'avait livré le pick-up. L'ordinateur de bord me conduirait peut-être jusqu'à l'antre de Batman.

6

Je suis arrivée au poste de police et, effectivement, la ligne jaune ne s'arrêtait pas là. Je roulais en direction du fleuve, dans un quartier d'immeubles de bureaux rénovés dont les rez-de-chaussée étaient occupés par des commerces. Je commençais à me demander ce que je ferais si la ligne jaune continuait à l'infini. Elle pouvait très bien passer juste à côté de la grotte de Batman, sans que j'en sache rien. Juste au moment où cette pensée me traversait l'esprit, la ligne s'est arrêtée.

J'étais sur Haywood Street. C'était une rue large, plutôt calme malgré l'heure de pointe, un peu à l'écart du bruit et de l'agitation du centre-ville. Quelques maisons à trois étages s'élevaient d'un côté, des bâtiments de bureaux de l'autre. Où devais-je aller ? Aucun des immeubles particuliers ne possédait de garage et aucune place de stationnement n'était visible en surface. J'ai fait le tour du pâté de maisons à la recherche d'une ruelle qui donnerait accès à un parking. Rien. L'emplacement était central : chacune de ces maisons aurait fait une très bonne grotte de Batman, mais je voyais mal Ranger garer son pick-up loin de chez lui. J'étais à l'arrêt devant un immeuble de bureaux doté d'un parking sous-terrain. Ranger aurait pu s'en servir, mais cela aurait impliqué de traverser la rue pour rentrer chez lui. Rien de grave pour une personne ordinaire, mais pas du tout le genre de Ranger. Il s'asseyait toujours dos au mur, il ne restait jamais à découvert.

Une autre possibilité m'inquiétait davantage : la capacité de mémoire de l'ordinateur de navigation avait peut-être simplement été dépassée et, dans ce cas, Haywood Street ne signifiait rien. Ou Tank avait emprunté le pick-up de Ranger et l'avait garé près de sa grotte personnelle, sans lien avec celle de Ranger.

Presque toutes les fenêtres des maisons étaient illuminées, tandis que les bureaux étaient plongés dans l'obscurité. Le bâtiment équipé

d'un parking était une structure relativement basse : je ne comptais que six étages. Le hall et les niveaux quatre et cinq étaient allumés. J'ai reculé d'un mètre pour jeter un œil à travers les larges portes en verre. Le hall semblait avoir été rénové récemment. Un type en uniforme était assis à la réception.

Deux bandes de circulation donnaient accès au parking sous-terrain, qui formait un trou noir dans le bas de la façade. J'ai roulé jusqu'à l'entrée et me suis arrêtée à la hauteur d'une machine qui demandait un badge d'identification. Une lourde barrière en acier barrait la route. J'ai plissé les yeux pour examiner l'intérieur, plongé dans l'obscurité. Mon sang n'a fait qu'un tour : j'ai cru distinguer une Porsche noire. J'ai allumé les gros phares, mais l'angle du pick-up ne me permettait pas d'éclairer tout le garage.

Heureusement, Ranger avait prévu tout l'arsenal du parfait chasseur de primes. J'ai saisi une grosse lampe-torche d'un kilo et demi sur le siège arrière, je suis descendue de la voiture et j'ai balayé le parking avec le faisceau. Le mur du fond hébergeait un escalier et un ascenseur. Quatre emplacements leur faisaient face. Les deux premiers étaient vides. La Porsche Turbo de Ranger occupait le troisième. Une Porsche Cayenne le quatrième. Sa Mercedes n'était pas là. Et j'avais son pick-up. Deux 4 × 4 noirs étaient rangés le long du mur latéral.

— Voilà la grotte de Batman ! ai-je annoncé à Rex quand je me suis réinstallée derrière le volant.

J'étais fière de l'avoir découverte. Que comptais-je faire, à présent ? Ranger était parti et je n'avais toujours pas de lieu où dormir. J'ai à nouveau examiné le bâtiment. Je n'avais nulle part où aller et il y avait gros à parier pour que je sois au pied d'un appartement vide. *N'y pense même pas*, me suis-je dit. *C'est du suicide. Cet homme protège sa vie privée comme un trésor de pirates. Il sera furieux que tu te sois introduite chez lui et aies joué les Boucle d'or.*

Une partie de mon cerveau s'est spécialisée dans la gestion des idées idiotes. Quand j'avais sept ans, c'est elle qui m'a ordonné de sauter du toit du garage pour voir si je pouvais voler. Elle m'a aussi encouragée à jouer au train avec Morelli, avec les règles qu'il avait inventées. Il faisait le train et moi le tunnel. La locomotive passait un temps fou sous ma jupe. Plus tard, c'est encore cette zone de mon cerveau qui m'avait poussée à épouser Dicky Orr, un beau parleur au regard baladeur. Moins d'un an après notre mariage, d'autres parties du corps de Dicky

Orr étaient devenues baladeuses à leur tour et notre mariage avait pris fin.

Cette partie de mon cerveau me suggérait à présent de m'introduire dans l'appart et de m'y cacher. *Juste pour une nuit*, disait-elle. *Fais-le pour Rex. Le pauvre a besoin d'un endroit où dormir.*

J'ai fait marche arrière et fait le tour du pâté de maisons en espérant changer d'avis. Hélas, le projet était encore dans ma tête, quand je suis repassée devant l'entrée du parking. J'avais son pick-up. Il n'avait pas pris la peine de retirer son flingue, il n'avait sans doute pas retiré son passe magnétique non plus. J'ai vérifié sous le pare-soleil et dans le vide-poche. Puis j'ai fouillé les portières et la boîte à gants. Je cherchais une carte au format carte de crédit à glisser dans la machine. Je me suis arrêtée sous un lampadaire pour y voir plus clair. Toujours pas de passe.

Puis j'ai examiné le trousseau glissé dans le contact. Il y avait une autre clé et deux accessoires noirs. Un était la télécommande qui déverrouillait le pick-up. L'autre était également une télécommande. J'ai fait un tour de plus, pour rejoindre l'entrée du garage, j'ai appuyé sur un bouton du petit appareil et la barrière s'est levée.

Stéphanie, me suis-je dit, *si tu as une once de bon sens, fais demi-tour et dégage aussi vite que tu peux.* C'est ça. Arrivée jusque-là, comment n'aurais-je pas eu envie de poursuivre mon exploration ? C'était le repaire de Batman, nom d'un chien !

Les deux 4 × 4 rangés le long du mur indiquaient que Ranger n'était pas le seul à se garer là. Si Tank ou un des autres hommes de Ranger découvrait que le pick-up était de retour à la maison, ils auraient la puce à l'oreille. J'ai donc décidé d'aller me garer au carrefour suivant. Je suis revenue vers le parking à pied, j'ai activé la barrière et je suis montée dans l'ascenseur. Dans la cabine, j'ai examiné les boutons. Il y en avait sept plus celui du garage. J'ai choisi d'éviter le garde de sécurité au rez-de-chaussée et d'appuyer sur le premier étage. L'ascenseur s'est arrêté deux niveaux plus haut et les portes se sont ouvertes sur un vaste espace de réception plongé dans le noir. Des bureaux, très probablement. Les deux étages suivants étaient pareils. J'ai passé le quatre et le cinq : vu qu'ils étaient éclairés, ils devaient être occupés. Le bouton du six ne fonctionnait pas. La cabine acceptait de descendre, mais refusait de monter jusqu'au dernier niveau.

L'appartement du dernier étage, avec terrasse sur le toit, me suis-je

dit. L'autre du dragon. Il fallait une clé pour y accéder. À tout hasard, j'ai appuyé sur la télécommande en la pointant vers les boutons. L'ascenseur s'est élevé silencieusement vers le sixième et les portes ont coulissé. Je suis sortie dans un hall aux murs blanc cassé, au sol dallé de marbre noir et blanc. Pas de fenêtre, une vitrine contre un mur, une porte pile en face de l'ascenseur.

J'aimerais prétendre que j'étais super détendue, mais, en réalité, mon cœur pompait si vite qu'il brouillait ma vision. Si la porte s'ouvrait et que je me retrouve nez à nez avec Ranger, je mourais sur place. Et s'il était en charmante compagnie, qu'est-ce que je ferais ? *Rien du tout*, me suis-je raisonnée, *tu seras morte juste avant, n'oublie pas*.

J'ai retenu mon souffle et pointé la télécommande en direction du battant. J'ai tourné la poignée. Bloquée. J'ai examiné la porte de plus près. Elle était verrouillée. J'ai inséré l'autre clé du trousseau et j'ai pu ouvrir sans effort. J'étais maintenant face à un vrai dilemme. Jusque-là, je ne m'étais pas sentie trop intrusive. J'avais découvert l'emplacement de la base des opérations de Ranger. Pas de quoi en faire tout un plat. En revanche, une fois que je franchirais le seuil, je me trouverais dans son espace privé sans y avoir été invitée. Mon entrée avait toutes les caractéristiques d'une effraction. Ce n'était pas seulement illégal, c'était carrément impoli.

La partie stupide de mon cerveau a à nouveau pris le relais. Combien de fois Ranger est-il rentré dans *ton* appartement ? La moitié du temps, tu dormais et il t'a fichu une trouille bleue. Est-ce que tu te souviens d'une seule fois où il ait frappé avant ?

Peut-être une, ai-je répondu. Logiquement, ça avait bien dû se passer au moins une fois. Mais j'avais beau fouiller dans mes souvenirs, je ne voyais pas quand. Ranger se glissait sous les portes comme de la fumée.

J'ai pris une profonde inspiration et j'ai franchi le seuil.

— Houhou ? ai-je appelé doucement. Y a quelqu'un ?

Rien. Pas le moindre bruit. Le hall était éclairé, mais l'appartement était plongé dans le noir. L'entrée donnait sur un couloir. Un buffet ancien était adossé au mur de droite. Un plateau était posé dessus, pour accueillir les clés et ce genre de babioles. J'ai laissé là le trousseau de Ranger. J'ai appuyé sur l'interrupteur et deux lampes en forme de bougie, posées côte à côte sur le meuble, se sont allumées.

Le couloir était délimité par une arche, au-delà de laquelle s'ouvrait le salon. La cuisine et la salle à manger étaient à droite de la pièce de

séjour ; la chambre à gauche. L'appart était plus grand que le mien et vachement plus luxueux. Ranger avait du mobilier de prix. La déco était un subtil mélange d'antiquités et de design moderne. Beaucoup de bois et de cuir noir. Du marbre dans les toilettes.

J'avais du mal à imaginer Ranger en tenue de combat dans un décor pareil. L'espace dégageait une atmosphère masculine qui rappelait plus les pulls en cachemire et les mocassins italiens que l'attirail de chasseur de primes. Bon, d'accord, peut-être un cachemire porté sur un jean et des bottines, mais je n'irais pas plus loin. Et encore, le jean devrait être parfait.

La cuisine en acier brossé était super équipée. J'ai jeté un œil dans le frigo : des œufs, du lait écrémé, quatre bouteilles de Corona, un bocal d'olives aux herbes et l'assortiment habituel de condiments. Des pommes, des citrons verts et des oranges, dans le tiroir à fruits et légumes. Du brie et du cheddar dans le compartiment pour produits laitiers. Tous les pots et les étagères étaient étincelants. Rien dans le congélateur, à part des glaçons. Spartiate. J'ai fouillé les armoires. Du muesli bio sans sucre, un pot de miel, une boîte de crackers non entamée, du thé vert, un paquet de grains de café Kona, du saumon fumé et du thon emballés sous vide. Beurk. Pas de Cap'n Crunch, pas de beurre de cacahuètes, pas de gâteau roulé à la framboise. Comment peut-on vivre ainsi ?

J'ai traversé le salon pour rejoindre la chambre. Un grand canapé confortable était installé face à un immense écran plat.

La chambre s'ouvrait sur le salon. Un immense lit fait au carré, *king size*, accueillait quatre gros oreillers glissés dans des housses ivoire, avec trois rayures marron foncé, assorties aux draps. Le tout irréprochablement repassé. Un édredon léger dans une housse marron coordonnée. Pas de couvre-lit. Un coffre pour ranger les couvertures au pied du lit. Des lampes en laiton avec abat-jour noir sur chaque table de nuit. Discret et classe. Je ne sais pas ce que j'attendais exactement, mais pas ça.

J'avais du mal à croire qu'il vive vraiment là. L'appartement était superbe, mais il n'y avait pas la moindre touche personnelle. Pas de photos dans le salon. Pas de livre près du lit.

La chambre possédait un dressing et une salle de bains attenants. En entrant dans la salle d'eau, j'ai eu le souffle coupé un instant : il flottait dans l'air une légère odeur de Ranger. J'ai remonté sa trace

jusqu'au savon. Comme dans le reste de la maison, tout était à sa place. Les serviettes étaient impeccablement empilées. Ivoire et marron foncé, comme les draps. Très moelleuses. L'idée de ces serviettes s'enroulant autour du corps nu de Ranger m'a tellement grisée que mes genoux ont failli flancher.

Le double évier, encastré dans un plan de travail en marbre, était immaculé. Les produits étaient alignés à gauche ; le rasoir électrique et le coupe-chou se tenaient à droite. Pas de baignoire, mais une cabine de douche en marbre et en verre, avec un peignoir en éponge suspendu à côté de la porte.

Le dressing était chargé de vêtements, pour le boulot et la détente. Je ne reconnaissais que les tenues professionnelles. Je n'avais jamais fréquenté le Ranger en tenue décontractée. Tout était suspendu ou plié avec soin. Pas trace ne fût-ce que d'une chaussette sale roulée en boule. Tout était impeccablement repassé. Heureusement, pas de lingerie féminine non plus, pas de plaquettes de pilules ou de boîtes de tampons.

Deux possibilités me semblaient réalistes : soit Ranger vivait avec sa mère, soit il se payait une femme de ménage. Je ne voyais pas de traces de la présence d'une petite dame cubaine à demeure, j'ai donc opté pour la théorie de la femme de ménage.

— Bon, ai-je dit à l'appart, si je comprends bien, ça ne dérange personne que je passe la nuit ici ?

Comme personne n'a émis la moindre objection, j'ai interprété le silence comme une forme d'approbation. Dix minutes plus tard, je revenais avec Rex et des vêtements de rechange. J'ai posé la cage du hamster sur le comptoir de la cuisine et j'ai coupé un morceau de pomme. J'ai mangé le reste, je me suis écroulée dans le canapé confortable du salon et j'ai saisi la télécommande. J'ai eu d'un coup l'impression d'avoir été téléportée dans le futur. Je n'avais aucune idée de comment me servir de ce machin hyper technologique. Pas étonnant que Ranger ne regarde jamais la télé.

J'ai vite laissé tomber l'idée et j'ai migré vers la chambre. J'étais crevée et le lit était accueillant, mais la perspective de me glisser sous les draps de Ranger me donnait des sueurs froides.

Remets-toi, me suis-je ordonné. C'est pas comme s'il était là.

Oui, ai-je répondu, *mais ce sont ses draps, tout de même. Ses draps perso rien qu'à lui.* Je me suis mordillé la lèvre inférieure. D'un autre

côté, il était évident que la literie avait été lavée depuis la dernière fois qu'il avait dormi là. Ce n'était pas si personnel que ça, si ?

Problème numéro deux : je ne voulais pas contaminer les draps avec le truc infâme qui collait encore dans mes cheveux. J'allais devoir utiliser la douche de Ranger. L'idée d'être nue dans la salle de bains de l'homme en noir a fait rappliquer les sueurs froides.

Fais-le ! Comporte-toi en adulte. Malheureusement, me comporter en adulte faisait partie du dilemme. Ma réaction à l'idée d'être nue sous la douche était *très adulte*. Elle provoquait en moi un mélange désagréable de désir et de gêne immense. Je me suis donné l'ordre de ne pas y prêter attention. J'ai fermé les yeux et je me suis déshabillée. Je les ai rouverts, j'ai ajusté la température et me suis glissée sous le jet. C'était du sérieux. Au boulot ! Il fallait que je débarrasse mes cheveux de cet infâme magma. Puis que je sorte de la douche.

Dès que j'ai commencé à me savonner avec le gel douche de Ranger, toute ma concentration a fichu le camp. L'odeur semblait m'envoûter. J'avais chaud, ma peau glissait sous le gel et j'étais encerclée par l'Essence de Ranger. Supplice. Extase. Un vrai rêve humide. Au secours. La prochaine fois que je rentrerais par effraction chez Ranger, je devrais veiller à apporter mon propre savon.

Je me suis frotté les cheveux énergiquement, je suis sortie de la douche et me suis séchée. Oui, c'étaient les serviettes de Ranger et Dieu seul savait ce qu'elles avaient touché. *Pense à autre chose !* Ça tenait plus du hurlement mental que de la pensée intérieure.

J'ai enfilé ma culotte et mon T-shirt et me suis glissée sous les draps. J'ai fermé les paupières et j'ai poussé un grognement de plaisir. J'étais au paradis. Comme si je flottais sur un nuage ultra moelleux. Le confort aurait été total s'il n'y avait eu cette impression de catastrophe imminente.

La pièce était encore plongée dans le noir quand je me suis réveillée, le lendemain matin. Tous les rideaux étaient fermés et je n'avais pas l'intention de les ouvrir. Je voulais éviter de révéler ma présence. Je me suis levée et j'ai filé sous la douche. De jour, je me sentais beaucoup plus téméraire. Et j'avais hâte de me délecter : j'étais devenue accro au gel de Ranger.

J'ai ensuite pris une orange et du muesli pour le petit déjeuner.

— J'ai survécu à la nuit et à la douche, ai-je annoncé à Rex en partageant une tranche d'orange avec lui et en versant du muesli dans sa petite écuelle. Je ne sais pas pourquoi j'étais si inquiète. Ça ne dérangerait sans doute pas Ranger que je sois là. Après tout, il a déjà dormi dans mon lit et utilisé ma douche. Évidemment, j'étais avec lui. Mais tout de même, ce qui vaut pour lui vaut pour moi, non ?

L'appart était tranquille et confortable. Je me sentais déjà moins intrusive que la veille.

— Ce n'est pas très différent de ma cohabitation avec Morelli, ai-je repris à l'attention de Rex. J'étais une invitée chez Joe, je suis une invitée ici.

Le fait que Ranger ne soit pas au courant de ma présence ne me semblait plus qu'un simple détail.

— Ne t'en fais pas, je vais récupérer notre appart. Je dois juste trouver un logement pour Valérie. Et avec un peu de chance, cette histoire de gang sera vite réglée.

Même si je ne m'attendais pas à ce que Ranger rentre bientôt, je lui ai laissé un mot d'explication, au cas où. Je l'ai posé bien en vue contre la cage de Rex. J'ai fermé la porte derrière moi et je l'ai verrouillée avec la télécommande. Puis j'ai pris l'escalier en m'arrêtant de temps en temps pour tendre l'oreille, à l'affût de bruits de pas, d'une sortie de secours qui s'ouvrirait au-dessus ou en dessous de moi.

J'ai poussé la porte du garage et j'ai jeté un coup d'œil discret à l'intérieur. Les deux voitures de Ranger étaient toujours à leur place. Les 4 × 4 s'étaient multipliés pendant la nuit. Il y en avait maintenant quatre, rangés côte à côte. Pas d'humains en vue, j'ai traversé le parking à pas de loup, j'ai ouvert la barrière et j'ai couru jusqu'au pick-up.

Je me suis hissée derrière le volant, j'ai verrouillé les portières et je suis restée un moment dans le silence à humer le parfum délicieux des sièges en cuir et de Ranger.

J'ai reniflé mon bras et poussé un grognement de plaisir. Je dégageais l'odeur de Ranger. Il m'avait prêté son pick-up et j'avais emménagé chez lui. J'avais dormi dans son lit, je m'étais lavée avec son gel douche. Je n'osais pas imaginer ce qui se passerait s'il le découvrait.

Ranger manifestait rarement ses émotions. C'était plutôt un homme d'action. Il projetait des gens contre des murs ou par les fenêtres sans ciller, le visage impassible. Les crapules défenestrées avaient la plupart du temps commis des actes vraiment dégueulasses, le carnage n'était

donc jamais totalement injustifié. Malgré tout, c'était un spectacle flippant et fascinant à la fois.

Je ne pensais pas que Ranger irait jusqu'à me balancer par une fenêtre ou contre un mur. Je craignais plutôt que notre amitié en prenne un coup. Et je redoutais aussi que sa vengeance ne soit sexuelle. Ranger ne ferait jamais rien sans mon consentement. Le problème, c'est qu'une fois que Ranger envahissait mon espace personnel, j'étais incapable de résister. Il avait un don pour les contacts rapprochés.

Bon, quel était mon programme de la journée ? Harold Pancek était le seul DDC sur lequel je n'avais pas encore bossé. Il fallait que je me mette à sa recherche. Et c'était sans doute une bonne idée de rendre visite également à Carol Cantell. Et d'éviter le territoire du gang des Exterminateurs. Enfin, il fallait que je trouve un appart pour Valérie. Et que je passe d'urgence un coup de fil à Morelli.

— Salut, je voulais juste m'assurer que tu allais bien.

— Où es-tu ?

— Dans le pick-up, en route pour l'agence. Les Exterminateurs n'ont pas récidivé ?

— Non, la nuit a été calme... après ton départ. Alors, tu reviens ?

— Non, jamais.

Nous savions tous les deux que c'était un gros mensonge : je revenais toujours.

— Un de ces jours, il faudra qu'on grandisse, a commenté Morelli.

— Oui, mais rien ne presse.

— Je crois que je vais demander à Joyce Barnhardt de sortir avec moi.

Joyce Barnhardt était une vraie traînée. C'était mon ennemie jurée.

— Un gros détour sur la route de la maturité, non ?

Morelli a accueilli cette remarque d'un petit rire, puis il a raccroché.

Une demi-heure plus tard, je débarquais à l'agence. Connie et Lula avaient le nez collé contre la vitrine.

— Ce véhicule garé le long du trottoir ressemble au pick-up perso de Ranger, a observé Lula.

— Je l'ai emprunté.

— C'est bien celui de Ranger ?

— Oui.

— Waouh, a fait Connie.

— Sans aucun engagement, ai-je précisé.

Lula et Connie ont souri. Il y avait toujours un engagement. Elles seraient tombées dans les pommes si elles avaient appris où j'avais passé la nuit. J'avais moi-même du mal à ne pas tourner de l'œil quand j'y pensais.

— Aujourd'hui, c'est la journée Harold Pancek, ai-je annoncé.

— Ça va aller comme sur des roulettes, m'a assuré Connie. J'ai fait des recherches à son sujet. Il bosse au multiplex. Il se pointe tous les jours à 14 heures et reste jusqu'à 22 heures. Si tu ne le chopes pas chez lui, tu peux le coincer au ciné.

— Tu as essayé de l'appeler ?

— J'ai réussi à le joindre une fois. Il m'avait promis de venir pour obtenir un nouveau rendez-vous et il ne s'est pas présenté. Depuis, je tombe sur le répondeur à chaque fois.

— Je vote pour qu'on le coince ce soir au multiplex, a décrété Lula. Y a un film que j'ai envie de voir. C'est celui où le monde explose et il ne reste plus que des mutants. J'ai vu la bande-annonce à la télé et un des mutants est pas mal du tout. On pourrait aller le voir puis cueillir ce brave Harold à la sortie.

Lula a feuilleté le journal de Connie, à la recherche des horaires.

— Voilà, le film commence à 19 h 30.

Ce plan présentait pas mal d'avantages. Il me laissait la journée libre pour essayer de trouver un appart pour Valérie et occuperait une partie de ma soirée. Je ne voulais pas retourner chez Ranger avant que l'immeuble ne soit calme. Et puis j'avais vu la bande-annonce et le mutant était effectivement très mignon.

— C'est bon, on ira ce soir. Je viens te chercher à 18 h 30.

— Tu conduiras la Batmobile ?

— Je n'ai que ça.

— Je parie que t'as des frissons partout quand tu es au volant. J'ai hâte. Je veux conduire. J'parie qu'on se sent intouchable au volant de ce pick-up.

Moi, j'avais surtout l'impression de porter les dessous de quelqu'un d'autre. Comme c'étaient ceux de Ranger, ce n'était pas désagréable. Ce n'était qu'une image, bien sûr.

— Qu'est-ce que tu vas faire du reste de ta journée ? a voulu savoir Lula.

J'ai pris le journal de Connie et j'ai choisi la rubrique immobilier.

— Je cherche un appart pour Valérie. Elle n'a pas l'air très motivée

de quitter le mien. J'ai bien envie de lui donner un coup de main.

— Je croyais que tu créchais chez Morelli, a fait remarquer Lula.
Oh, oh, y a de l'eau dans le gaz ?

Je me suis mise à entourer des petites annonces.

— Pas du tout, j'ai juste envie de récupérer mon chez-moi.

Je me concentrais sur les recherches. Je ne levais pas la tête, pour ne pas remarquer les réactions de Lula et Connie. J'ai terminé ma sélection, j'ai replié le journal et je l'ai glissé dans mon sac en bandoulière.

— J'ai pris la fin de ton journal, ai-je annoncé à Connie. Et y a pas d'eau dans le gaz.

— C'est ça, a ironisé Lula.

Elle s'est penchée et m'a reniflée.

— Tu sens vachement bon. Exactement comme Ranger.

— Ça doit être le pick-up.

J'avais à peine franchi la porte du bureau que mon portable sonnait.

— C'est ta mère, a annoncé ma mère, comme si je ne reconnaissais pas sa voix. Tout le monde est là et on se demandait si tu pouvais passer une seconde pour donner ton avis sur les couleurs de robe. On a choisi un modèle, mais on voudrait être sûr qu'il te plaît.

— C'est qui tout le monde ?

— Valérie et l'organisateur de mariages.

— L'organisateur de mariages ? Tu veux dire Sally ?

— Je ne m'étais jamais rendu compte à quel point il s'y connaissait en tissus et en accessoires.

Mamie Mazur m'attendait sur le seuil quand je me suis garée derrière le bus scolaire jaune, face à la maison de mes parents.

— Waouh, ça, c'est un pick-up, a-t-elle dit en admirant le Ford de Ranger. Ça ne me dérangerait pas d'en avoir un pareil. Je parie qu'il a des sièges en cuir et tout.

Elle s'est penchée en avant et m'a reniflée.

— Tu sens bon. C'est quoi, un nouveau parfum ?

— C'est du savon, l'odeur est tenace.

— C'est... sexy.

Sans blague. J'étais amoureuse de moi-même.

— Ils sont dans la cuisine. Si tu veux t'asseoir, il faudra que tu

prennes une chaise dans la salle à manger.

— C'est pas nécessaire, je ne peux pas rester longtemps.

Ma mère, Valérie et Sally prenaient le café à la table de la cuisine. Des échantillons de tissu étaient posés à côté du gâteau et Valérie avait étalé devant elle les pages arrachées d'un magazine.

— Assieds-toi, m'a ordonné ma mère, amène une chaise.

— J'peux pas, j'ai des trucs à faire.

Sally m'a tendu une page.

— C'est une photo des robes des demoiselles d'honneur. La tienne sera la même, d'une autre couleur. J'envisage toujours la teinte citrouille.

— Bien sûr. Citrouille, ce serait super.

Tout me convenait. Je n'avais pas envie de jouer les rabat-joie. J'avais d'autres chats à fouetter.

— On peut savoir ce que tu as à faire, exactement ? a voulu savoir Mamie.

— Des trucs de chasseuse de primes.

Ma mère a esquissé un signe de croix.

— Vous devriez voir le nouveau pick-up de Stéphanie, a repris Mamie Mazur. On dirait la bagnole personnelle du diable.

Tous les regards se sont tournés vers moi.

— C'est Ranger qui me l'a prêté. J'ai eu quelques pépins avec la Buick et j'ai pas encore touché l'argent de l'assurance pour l'Escape.

Nouveau signe de croix de ma mère.

— Qu'est-ce qui dépasse de ton sac ? m'a demandé Mamie. Les petites annonces ? Tu cherches une voiture ? Je pourrais venir avec toi, j'aime bien les voitures.

— Non, je ne cherche pas de bagnole. Val est trop occupée avec le bébé pour trouver un appart, alors je me suis dit que j'allais lui donner un coup de pouce. J'ai repéré quelques endroits intéressants.

Valérie a sorti le journal de mon sac.

— Sans blague ? C'est trop sympa. Y a quelque chose de bien là-dedans ?

Ma mère s'est approchée pour regarder avec elle.

— Là, il y a une maison à louer. Dans le Bourg ! Ce serait parfait, a conclu ma mère.

— Les filles pourraient rester dans la même école.

Elle a levé la tête vers moi.

— Tu as téléphoné ? Tu sais où c'est ?

— Oui, j'ai appelé en route. C'est un duplex sur Moffit Street, à côté de la pizzeria Chez Gino. La proprio occupe l'autre moitié. Je lui ai dit que je passerais ce matin.

— Je connais cette maison, est intervenue Mamie. Elle est très bien. Elle a appartenu à Lois Krishewitz. Elle l'a vendue il y a deux ans, quand elle s'est cassé la hanche et qu'elle a dû s'installer dans une résidence pour personnes dépendantes.

Valérie était déjà debout.

— Accorde-moi juste une minute pour rassembler les affaires du bébé et on y file. On voulait acheter, mais on n'arrive pas à économiser pour l'apport personnel. Ça nous offrirait plus d'espace en attendant.

— Je vais chercher mon sac, a annoncé ma mère.

— Je viens aussi, a ajouté Sally.

— Moi aussi, a dit Mamie.

— On peut prendre mon bus, a proposé Sally, y a de la place pour tout le monde.

— Ça va être trop cool, a décrété Mamie en se dirigeant vers la porte. Comme dans la série télé où une famille voyageait dans un bus à travers le pays, vous vous souvenez ?

Ne panique pas, me suis-je dit. On ne va pas loin. Si tu te fais toute petite sur le siège, personne ne te verra.

Valérie portait le bébé dans son dos et le grand sac à langer en patchwork à l'épaule.

— Où est mon sac à main ? a-t-elle crié. Il me faut mon sac.

Mamie le lui a tendu et Valérie l'a passé à l'autre épaule.

— Val, laisse-moi t'aider, ai-je proposé.

— Merci, mais comme ça, c'est équilibré. J'ai l'habitude.

Je ne veux pas avoir l'air cynique, mais si jamais Val avait besoin d'argent rapide, on aurait sans doute pu lui trouver du boulot comme bête de somme. Elle aurait pu bosser avec les mules qui transportent les gens dans le Grand Canyon.

— J'ai mon chéquier, a annoncé ma mère en fermant la porte derrière nous. Juste au cas où la maison nous plairait.

Valérie a descendu les marches du perron, suivie de Mamie.

— Je vais devant, a crié Mamie en trotinant. Je ne veux rien rater.

La matinée était fraîche et le ciel tout bleu. Les grandes boucles d'oreilles dorées de Sally ont brillé au soleil, quand il s'est installé au

volant. Il portait un T-shirt Buzz l'Éclair, ses habituelles baskets pourries et un jean déchiré. Un collier en dents de requin pendait à son cou et ses cheveux semblaient plus volumineux que la dernière fois. Il a posé ses lunettes de soleil en forme de cœur sur son grand nez crochu et a démarré.

— Il faut tourner ici au coin, lui a indiqué Mamie, puis à droite.

Sally a pris son virage bien large et Mamie a glissé de son siège. Elle a atterri sur le sol du bus.

— Putain ! a lâché Sally. *Clac*.

Mamie s'est relevée.

— Ne vous en faites pas pour moi. J'ai oublié de me tenir, comme une gamine. Ces sièges sont glissants.

— J'ai l'habitude, les mêmes volent dans tous les sens dans ce putain de bus. Oh, merde ! *Clac. Clac*.

— On dirait que vous faites une rechute, a observé Mamie. Vous vous débrouilliez si bien ces derniers temps.

— Il faut que je me concentre. C'est difficile d'arrêter un art que j'ai mis des années à perfectionner.

— Je le vois bien. Et c'est dommage d'abandonner une passion quand on est aussi doué.

— Ouais, mais c'est pour la bonne cause. C'est pour les mioches.

Sally a garé le bus devant la maison à louer et a actionné la portière, qui s'est ouverte dans un sifflement hydraulique.

— Terminus ! Tout le monde descend.

J'ai suivi ma mère, Mamie Mazur, Valérie, le bébé et Sally qui se dirigeaient vers le perron en file indienne. Ma mère a frappé à la porte de la proprio et tout le monde s'est calmé. Ma mère a frappé une seconde fois. Personne n'a ouvert.

— C'est curieux, a remarqué Mamie. Je pensais qu'elle était censée être là.

Sally a collé son oreille contre le battant.

— J'entends quelqu'un respirer.

Elle gisait sûrement au sol, victime d'un arrêt cardiaque. Une bande d'allumés venait de descendre d'un bus scolaire jaune et de prendre d'assaut son perron.

— Vous feriez mieux d'ouvrir, a crié Mamie. On a une chasseuse de primes avec nous.

La porte s'est entrouverte, retenue par la chaîne de sécurité.

— Edna ? C'est toi ? a demandé la vieille dame.

Mamie Mazur a plissé les yeux pour tenter de voir qui se cachait derrière le battant.

— Oui, c'est moi. Qui est là ?

— Esther Hamish. Je m'assieds toujours à côté de toi au bingo.

— Esther Hamish ! Je ne savais pas que c'était toi qui avais racheté cette maison.

— J'avais de l'argent sous le matelas grâce à l'assurance de Harry. Que Dieu le bénisse et qu'il repose en paix.

Tout le monde a fait le signe de croix et a répété :

— Qu'il repose en paix.

— Nous sommes venus visiter l'appartement à louer. Voici ma petite-fille, elle cherche un logement.

— Comme c'est bien. Je vais prendre la clé. Vous m'avez fait peur. Jamais un bus scolaire ne s'était garé devant chez moi.

— Oui, c'est nouveau pour nous aussi, mais on s'y habitue vite. La couleur jaune est joyeuse. Le seul problème, c'est qu'il bloque la vue. Ça pourrait être pire. La vue pourrait être bloquée par une fourgonnette remplie d'extra-terrestres. L'autre jour à la radio, ils ont dit qu'on avait retrouvé des aliens morts de chaleur dans un de ces vans. Tu t'imagines ? Ces pauvres créatures traversent tout l'espace pour arriver jusqu'à nous, à des années-lumière et des galaxies de chez elles, et elles meurent de chaleur dans un van.

— Comme c'est triste, a renchéri Esther.

— Je suis contente que ça ne se soit pas passé devant chez moi. J'aimerais pas trop découvrir le cadavre d'E.T. dans une fourgonnette.

La location d'Esther Hamish ressemblait beaucoup à la maison de mes parents : un salon, une salle à manger et une cuisine au rez-de-chaussée. Trois petites chambres et une salle de bains au premier. Un jardin étroit derrière, un carré d'herbe minuscule devant. Un garage à deux places au fond de la propriété.

L'intérieur était propre, mais vétuste ; la salle de bains et la cuisine étaient en état de marche, mais dataient. Encore un point commun avec la maison de mes parents. Et quelqu'un occupait les lieux.

— C'est libre quand ? a demandé Valérie.

— Dans deux semaines. La famille qui vivait ici vient d'acheter une maison. Ils déménagent dans deux semaines.

— Une minute, suis-je intervenue. L'annonce disait « libre immédiatement ».

— Deux semaines, c'est presque immédiatement. À mon âge, deux semaines, ce n'est rien.

Deux semaines ! Je serais morte bien avant ça ! Valérie devait libérer mon appart sans attendre. Elle s'est tournée vers ma mère :

— Qu'est-ce que tu en penses ?

— C'est parfait.

Esther a examiné Sally.

— Vous êtes le beau-fils ?

— Non, je suis juste le chauffeur du bus et l'organisateur du mariage.

— Mon beau-fils est avocat, a précisé ma mère avec fierté.

Esther s'est illuminée en apprenant la nouvelle.

— Tu devrais le prendre, a conseillé Mamie à Valérie.

— Ouais, a renchéri Sally, c'est une bonne idée.

— D'accord, a tranché Valérie. Affaire conclue.

Et voilà. Une fois de plus : une bonne et une mauvaise nouvelles. La

bonne, c'est que je vais récupérer mon appart. La mauvaise, c'est que ce ne sera que dans quinze jours.

— J'ai un besoin urgent de donut, ai-je annoncé plus pour moi-même que pour les autres.

— Quelle bonne idée, a approuvé Mamie. Je mangerais volontiers un beignet.

— Allez, tout le monde dans le bus ! a ordonné Sally. Direction la boutique de donuts.

Cinq minutes plus tard, Sally se garait devant une pâtisserie. Les portes ont coulissé et tout le monde s'est engouffré à l'intérieur. Mamie, ma mère, Valérie et Sally ont choisi deux beignets chacun. Moi j'en ai pris une douzaine, sous prétexte d'en amener au bureau, mais si ma journée ne s'améliorait pas, je risquais de tous les manger.

Renée Platt était derrière le comptoir.

— C'est très courageux de ta part de t'attaquer aux Exterminateurs, a-t-elle commenté. Je ne voudrais pas chercher des poux à ces types-là.

— C'est qui, ces Exterminateurs ? a demandé ma mère.

— Oh, personne. Et je n'ai rien à voir avec eux.

— J'ai entendu dire que tu as débarqué sur leur territoire avec un tank et que t'as roulé sur plusieurs types, a repris Renée. Y compris le chef. On m'a aussi dit que t'étais la seule qui pouvait identifier le Diable rouge. Et que tu as prêté un serment de sang pour jurer de l'attraper.

— Oh mon Dieu, me suis-je récriée. Où as-tu entendu tout ça ?

— Tout le monde est au courant. Toute la ville en parle.

Ma mère a fait le signe de croix puis a avalé ses deux donuts debout devant le comptoir, sans mâcher ou presque.

— C'est le côté hongrois de notre famille, a expliqué Mamie. Nous sommes des durs à cuire. Nous descendons d'une longue lignée de déserteurs et d'alcooliques.

— On devrait rentrer, ai-je suggéré.

À en juger par l'expression de ma mère, les deux donuts n'avaient pas suffi à faire passer la nouvelle. Elle serrait les lèvres si fort que son visage virait au bleu.

J'ai vraiment le don pour mettre ma pauvre mère à l'épreuve.

Nous sommes tous montés dans le bus et avons regagné nos places.

— Préviens-moi si tu as besoin d'aide pour mettre la main sur ces Exterminateurs, m'a suggéré Mamie. Je ne sais pas ce qu'ils font, mais

je suis sûre que je pourrais leur botter les fesses.

— C'est un gang très dangereux, est intervenu Sally. Je dois passer par leur territoire pour ramasser quelques gamins sur mon trajet de bus et c'est comme traverser une zone de guerre. Des sentinelles sont postées à chaque coin de rue, d'autres patrouillent le quartier. Et ces types ont un problème : ils ne sourient jamais. Ils se tiennent adossés aux murs, le regard perdu dans le vide, on dirait des morts-vivants.

— Ça fait quoi, un gang ? a voulu savoir Mamie.

— Ils jouent les durs. En clair, ils contrôlent une bonne partie du trafic de drogue... et ils s'entre-tuent.

— Où va le monde ? a déploré Mamie. Avant, c'était la mafia qui faisait ça. Qu'est-ce qui reste aux mafieux ? Rien d'étonnant à ce que Lou Raguzzi soit pitoyable. Je l'ai vu l'autre jour au salon funéraire Stiva, ses talons étaient tout usés. Il n'a sans doute pas les moyens d'acheter de nouvelles chaussures.

— Lou va très bien, l'a rassurée ma mère. Il est en plein contrôle fiscal. Il a acheté ces chaussures-là exprès pour ne pas avoir l'air riche.

Tout le monde a fait le signe de croix à l'évocation du contrôle fiscal. Les gangs et la mafia n'étaient rien, comparés aux impôts.

— Je vais devoir y aller, nous a annoncé Sally en immobilisant son bus devant chez mes parents. Je dois retraverser la ville pour commencer la récolte des mômes.

— Merci de nous avoir emmenées, a dit Mamie en descendant du bus. Je vous revois peut-être ce soir ? Il y a une veillée mortuaire chez Stiva, pour Charley Whitehead. Les Chevaliers de Colomb devraient être là. Leurs concerts méritent largement le détour. Ce sont les meilleurs.

J'ai empoigné le sac à langer de Valérie, et ma mère son sac à main et nous avons suivi Mamie jusqu'à la maison.

— Je dois partir, ai-je annoncé en posant les affaires de Valérie dans l'entrée.

— C'était gentil d'aider ta sœur pour l'appartement, a souligné ma mère.

— Merci, mais c'était purement égoïste.

— Ce qui aurait été purement égoïste, ça aurait été de la jeter dehors. Lui trouver une maison, c'était gentil.

J'ai repris mes beignets, j'ai crié au revoir à tout le monde et je suis sortie. J'ai grimpé dans le pick-up de Ranger et j'ai attendu un moment

avant de démarrer, histoire de me calmer. J'étais dans les emmerdes jusqu'au cou, si la rumeur revenait aux oreilles des Exterminateurs. Ils n'apprécieraient pas que tout le monde sache qu'ils avaient été poursuivis et renversés par une Blanche. Ce genre d'histoire pouvait leur faire perdre du prestige. Que pouvais-je faire ? Rien. Le mieux était de les éviter et de garder profil bas. Avec un peu de chance, ils seraient trop occupés à vendre de la drogue et à se tirer dessus, ils n'auraient pas le temps de s'intéresser à moi.

J'ai mis le moteur en marche, j'ai tourné au croisement et je me suis dirigée vers chez Joe. Vérification de sécurité. Je voulais m'assurer de mes propres yeux que sa baraque était toujours debout et n'avait pas subi de nouveaux dégâts. J'avais déménagé, d'accord, mais cela n'effaçait pas nos liens. J'étais toujours liée à Morelli. En fait, je l'avais largué si souvent que je commençais à avoir l'impression que c'était la chose la plus normale du monde. Je n'étais d'ailleurs même pas sûre qu'on ait vraiment rompu. Ce n'était pas une vraie rupture. Plutôt une réorganisation.

La rue de Morelli était pratiquement déserte, à part une camionnette garée devant. Elle appartenait à Mooch, son cousin. Mooch était occupé à couvrir de peinture rouge vif les graffitis de la porte. Les tags maculaient encore le trottoir, mais rien de nouveau ne semblait avoir été ajouté. J'ai ralenti sans m'arrêter. Mooch n'a pas levé les yeux de son travail et je ne l'ai pas salué.

L'étape suivante était Carol Cantell. Rien ne m'obligeait à passer la voir *tous* les jours, mais je m'étais attachée à elle. Comment ne pas avoir de sympathie pour quelqu'un qui dévalise une fourgonnette de chips et engloutit toutes les preuves ?

Je me suis garée le long du trottoir et me suis avancée jusqu'au perron. Cindy, la sœur de Carol, m'a ouvert avant que je ne sonne.

— Nous étions dans la pièce de devant et nous avons reconnu le pick-up. Il y a un problème ?

J'ai regardé tour à tour Cindy et Carol.

— Simple visite de courtoisie. Je voulais vérifier que tout allait bien.

— Je me sens beaucoup mieux, a déclaré Carol. Je crois que j'ai assouvi mon envie de chips.

Cindy s'est penchée vers moi.

— Waouh, vous sentez super bon. C'est une odeur de... je ne sais pas, ça ne ressemble pas exactement à du parfum.

— C'est du gel douche. Je l'ai emprunté à un gars que je connais.

Carol s'est approchée à son tour et m'a reniflée.

— Il est marié ?

— Non.

— Et il aimerait l'être ?

La question me trottait encore en tête quand j'ai quitté le quartier de Carol Cantell. Je n'avais pas la moindre idée de la réponse. Je bossais avec Ranger, je roulais dans son pick-up, je vivais dans son appart et, pourtant, je ne savais presque rien de lui. Juste quelques faits ponctuels : il avait été marié très jeune et avait une fille qui vivait en Floride. Il avait abandonné ses études pour s'engager dans l'armée, dans les forces spéciales. C'était à peu près tout. Il ne partageait jamais ses pensées. Il manifestait rarement ses émotions. Juste un sourire de temps en temps. Sa tanière ne révélait guère plus. Il avait bon goût pour le mobilier, avec un faible pour les teintes neutres, et un goût encore plus sûr pour choisir les savons.

C'était l'heure du déjeuner et je ne savais pas quoi faire, alors je me suis arrêtée sur le parking du supermarché Shop n Bag et j'ai mangé deux beignets. J'étais en train de gratter une épaisse tache de crème vanille sur mon T-shirt, quand mon portable a sonné. C'était Morelli.

— Où es-tu ?

— Sur le parking du Shop n Bag, je déjeune.

— Tu es au courant des rumeurs ?

— Il y en a tellement. Desquelles parles-tu ?

Morelli a poussé un soupir exaspéré.

— OK, celles-là. Oui, j'en ai eu vent.

— Et qu'est-ce que tu vas faire ?

— Je me cache, plus ou moins.

— Tu as intérêt à très sérieusement te planquer, parce que si je te trouve, je t'assigne à résidence.

— Sur la base de quelles accusations ?

— Mise en danger de ta propre vie. Et parce que tu me rends dingue. Où est-ce que tu te terres ? Tu n'es pas chez tes parents, j'ai vérifié.

— Je suis chez un ami.

— En sécurité ?

— Oui.

Le principal danger, à vrai dire, c'était l'ami en question.

— Je serais moins inquiet, si tu avais l'air un peu plus paniquée. Ces types sont de vrais malades. Ils sont imprévisibles et irrationnels. Ils agissent selon leurs propres règles.

Morelli a raccroché et j'ai lâché un soupir exaspéré à mon tour. Je faisais de mon mieux pour *ne pas* paniquer. Je me suis dit que tant qu'à être là, je pouvais en profiter pour remplir le garde-manger. J'ai verrouillé le pick-up et me suis dirigée vers le magasin.

J'ai pris un paquet de Frosties, du pain blanc bien moelleux, du beurre de cacahuètes (du bon, plein de graisses hydrogénées et de sucre) et un bocal d'olives sans herbes. Je poussais mon chariot dans l'allée des produits sanitaires quand Mme Zuch m'a repérée.

— Stéphanie Plum ! Ça fait un bail que je ne t'ai pas vue. Je croise tout le temps ta grand-mère et elle me raconte tes exploits.

— Je ne sais pas ce que Mamie vous a raconté, mais ce n'est pas vrai.

— Et cette affaire avec les tueurs ?

— C'est ça, justement, qui n'est pas vrai.

— Tout le monde raconte que tu les as mis au chômage. Je suis désolée pour cette histoire de tueur, par contre.

— De tueur ?

— Tu sais, le contrat sur ta tête. Il paraît qu'ils ont fait venir un gars de Californie. Je suis étonnée de voir que tu te promènes comme ça. On dirait que tu ne portes même pas de gilet pare-balles ni rien.

Est-ce que c'était sérieux ?

— Ce ne sont que des rumeurs. Tout ça, c'est du pipeau.

— Ça me rassure. Mais quand même : bravo pour ton courage et ta modestie. Moi, à ta place, je porterais au moins un gilet pare-balles.

— Je ne pense pas que les Exterminateurs passent leur temps chez Shop n Bag.

— Tu as sans doute raison. Juste au cas où, je m'éloigne quand même.

Et Mme Zuch s'est éloignée à toute vitesse. Je me suis retenue pour ne pas regarder par-dessus mon épaule tandis que je poussais mon chariot vers la caisse. Mon téléphone a sonné quand j'arrivais au pick-up. C'était Connie.

— C'est quoi, ces histoires de tueur à gages ? T'as parlé à Joe ?

— Oui, mais il ne m'a rien dit à ce sujet-là.

— Vinnie vient de régler la caution d'un gamin qui vit dans le

territoire des Exterminateurs et il n'arrêtait pas de répéter que t'allais te faire descendre.

J'ai posé mon front sur le volant. La situation devenait ingérable.

— Je ne peux pas te parler maintenant. Je te rappelle.

J'ai composé le numéro de Morelli et j'ai pris plusieurs profondes inspirations pendant que j'attendais.

— Ouais ?

— C'est encore moi. Quand tu m'as demandé si j'avais entendu les rumeurs, tu parlais de quoi exactement ?

— De ton projet de débarrasser le monde des Exterminateurs. Et de ta promesse d'identifier le Diable rouge... Ah oui et du tueur à gages. Des trois, c'est ma rumeur préférée, personnellement.

— Je viens juste de l'apprendre. C'est crédible ?

— Je ne sais pas, on est occupés à vérifier l'info. T'es toujours sur le parking de Shop n Bag ?

Une alarme s'est déclenchée dans mon cerveau. Il n'était quand même pas sérieux quand il parlait de m'attraper pour m'enfermer chez lui, si ?

— J'ai fait des courses et je suis en route pour l'agence. Préviens-moi si tu as du nouveau.

J'ai raccroché, j'ai mis la clé dans le contact, j'ai démarré et filé dans la direction opposée à celle du bureau. Génial... Désormais, je devais me cacher des Exterminateurs *et* de Morelli.

Comme j'avais du temps à tuer avant d'aller chercher Lula pour le cinéma et la traque, je suis partie en direction du centre commercial. Quand je ne sais pas quoi faire, ma solution universelle, c'est le shopping ! Je me suis garée devant l'entrée de Macy's et j'ai déambulé dans le rayon chaussures. J'avais atteint le plafond de mes cartes de crédit et, comme je ne voyais pas d'article qui vaille la peine de finir en taule avec les mauvais payeurs, je suis sortie pour aller chez Godiva. J'ai ramassé les pièces qui traînaient au fond de mon sac et je me suis offert deux petits chocolats. Tant qu'on peut payer avec de la monnaie, les calories ne comptent pas. Et puis un des deux chocolats était fourré à la framboise. La framboise, c'est un fruit. Donc c'est bon pour la santé, non ?

Mon portable a sonné au moment où j'enfourmais la deuxième truffe. C'était encore Morelli.

— Je croyais que tu retournais au bureau.

— J'ai changé d'avis à la dernière minute.

— Où es-tu ?

— À Point Pleasant. J'avais du temps à tuer et envie de me promener sur la jetée. Dommage, il fait un peu venteux.

— On dirait qu'il y a du monde.

— Je suis dans un pavillon.

— On dirait plutôt un centre commercial.

— Pourquoi tu m'appelles ?

— Tu peux récupérer la Buick quand tu veux. Je l'ai fait analyser et tous les graffitis ont été effacés.

— Merci, c'est super. J'enverrai mon père la chercher.

— Tu peux fuir, mais tu ne peux pas te cacher éternellement, ma jolie, je te trouverai.

— T'es *vraiment* un flic.

— M'en parle pas.

J'ai raccroché et quitté le centre commercial. Comme il était bientôt 18 heures, j'ai roulé vers chez Lula. J'ai mangé le reste des donuts, coincée dans les embouteillages sur la Route 1.

Lula m'attendait assise sur les marches devant chez elle.

— T'es en retard. On va rater le début du film, j'ai horreur de ça.

— Il y avait une circulation pas croyable et je n'ai que cinq minutes de retard. On a bien le temps.

— Non, parce qu'il faut qu'on achète du pop-corn. On peut pas regarder un film de mutants sans pop-corn ! Et pour contrebalancer le sel et la graisse, il me faut aussi de la limonade et des bonbons.

Je me suis garée sur le parking du multiplex et j'ai jeté un dernier coup d'œil au dossier Pancek.

— Harold Pancek. Vingt-deux ans. Blanc. Cheveux blonds, yeux bleus. De corpulence forte. 1,55 m. Aucun signe distinctif. C'est le gars qui a pissé dans les rosiers. Sa caution n'était pas très élevée, on ne va pas toucher le pactole, mais on doit le coffrer tout de même.

— Ouais, parce qu'on est des pros.

— Surtout parce qu'on n'a pas le choix, si on veut garder notre boulot.

Nous avons examiné sa photo avec attention.

— Il me rappelle quelqu'un, j'arrive pas à mettre le doigt dessus.

— Bob l'Éponge ! Cheveux blonds. Pas de cou. Un corps en Lego.

— C'est ça. Et la texture de sa peau rappelle celle d'une éponge.

J'ai glissé la photo et l'autorisation de le capturer dans mon sac en bandoulière. Il contenait déjà des menottes, un Taser et un spray au poivre. Mon flingue était resté dans la boîte à gâteaux de Morelli. Celui de Ranger était dans le pick-up. Dieu seul sait ce que Lula avait dans son sac. Je n'aurais pas été étonnée d'y trouver un lance-roquette chargé.

Nous avons traversé le parking et nous sommes entrées dans le cinéma. Nous avons pris nos billets, notre pop-corn, notre limonade, nos M&Ms, nos bonbons à la réglisse et nos Skittles.

Lula m'a décoché un coup de coude.

— Regarde, c'est Bob l'Éponge qui prend les tickets.

La bonne stratégie aurait été de lui passer les menottes tout de suite. Les choses pouvaient mal tourner si j'attendais. Il pouvait rentrer chez lui plus tôt. Ou me reconnaître et prendre ses jambes à son cou. Ou décider qu'il faisait un boulot de merde, démissionner et disparaître à tout jamais.

— Je crève d'envie de voir ce film, a soupiré Lula, les bras serrés autour du seau de pop-corn, suffisant pour nourrir une famille de huit personnes.

— On ferait mieux de le choper tout de suite. Si on attend, il peut se barrer.

— Tu déconnes ? J'ai mon pop-corn. J'ai ma limonade. J'ai mes réglisses. Et en plus, on n'a jamais été voir un film ensemble. On ne fait jamais que bosser. C'est l'occasion de renforcer notre amitié. T'as oublié le mutant sexy ? Tu veux pas le voir ?

Son dernier argument a fait mouche. J'avais très envie de mater le mutant. Je me suis approchée de Pancek et je lui ai tendu mon billet. Je l'ai regardé dans les yeux et je lui ai souri. Il m'a souri aussi, le visage impassible, a déchiré mon entrée et a fait pareil avec celle de Lula. Pas la moindre étincelle dans le regard : il ne nous avait pas reconnues.

— Ce sera réglé en un clin d'œil, m'a assuré Lula en s'installant. En sortant, on passe les menottes à ce brave Harold et on traîne ses fesses en taule.

Après quatre-vingt-dix minutes d'action mutante, Lula était prête à coffrer Pancek.

— On pourrait être aussi fortes que ces mutants. Tu sais quelle est la

différence entre eux et nous ? C'est le costume. Ils ont de super costumes. Je t'assure, on ne peut pas foirer son coup quand on porte une cape et des bottes. Y faut aussi un logo. On devrait s'en trouver un. Un truc avec un éclair.

Pancek se tenait dans l'allée, il dirigeait les spectateurs vers la sortie. Lula l'a dépassé, s'est tournée et s'est postée dans son dos. J'étais à quelques pas.

J'ai souri à Pancek.

— Harold Pancek ? lui ai-je demandé comme si j'étais une vieille copine qui l'avait perdu de vue.

— Oui. On se connaît ?

— Stéphanie Plum. Je suis agent de cautionnement judiciaire, je travaille pour Vincent Plum.

Et *clic*, les menottes étaient à son poignet.

— Hé ! Qu'est-ce que vous fabriquez, bordel ?

— Vous ne vous êtes pas présenté à l'audience du tribunal. Je dois vous emmener pour fixer un nouveau rendez-vous.

— Je travaille.

— Vous quittez votre poste une heure plus tôt.

— Je dois avertir mon patron.

Je lui ai passé le deuxième bracelet et je l'ai poussé vers la porte.

— Ne vous tracassez pas, nous le mettrons au courant.

— Non, attendez. Je n'ai pas envie qu'il soit au courant. C'est gênant. Putain, pourquoi est-ce que tout le monde me regarde ?

— Pas tout le monde, a corrigé Lula. J crois qu'y a un type, là, au comptoir du pop-corn, qui regarde pas.

— C'est un malentendu. C'est pas moi qui ai tué ses rosiers.

— Ouais, c'est ça, c'était le pisseur invisible, a raillé Lula.

— C'est le chien de Grizwaldi. Il lève la patte sur ce buisson tous les jours. C'est de la discrimination. Pourquoi vous n'arrêtez pas les clebs de Grizwaldi ? Tout le monde sait qu'il pisse sur tout, mais comme c'est un chien, personne ne dit rien.

— Je prends bonne note de votre argument, a commenté Lula. Mais ça ne change rien. On va quand même traîner votre gros cul derrière les barreaux.

Pancek s'est immobilisé.

— Pas question, je ne peux pas finir en prison.

— Vous êtes en train de faire une scène, ai-je remarqué.

— Eh ben, oui, je fais une scène. Je me bats pour une cause.

— Les mutants n'auraient jamais accepté un truc pareil. Les mutants ne se laissent pas faire, a décrété Lula.

J'ai réussi à tirer Pancek jusqu'à la sortie. Je lui ai parlé pendant tout le trajet, pour tenter d'obtenir sa coopération.

— Vous n'allez pas en prison. Nous vous emmenons juste au poste pour que vous fixiez une nouvelle date de comparution. C'est comme ça que ça marche. On vous libérera sous caution le plus vite possible.

J'ai ouvert une des portes vitrées et j'ai poussé Pancek dehors. Le parking éclairé par les lumières de sécurité était bondé. J'étais garée cinq rangées plus loin.

Nous avons tiré Pancek et nous nous sommes arrêtés à la troisième rangée. Un 4 × 4 attendait dans le passage entre les voitures, le moteur allumé. Une petite voiture gris métallisé lui collait au pare-chocs. Un Black en survêt blanc soyeux était à côté du véhicule tout terrain, en grande discussion avec un type blanc habillé en Abercrombie & Fitch de la tête aux pieds. Ils devaient avoir une vingtaine d'années tout au plus. Un couple était assis à l'arrière de la voiture gris métallisé et une fille occupait le siège côté passager.

— On devrait pas assister à cette scène, a objecté Lula. Normalement, si on veut de la came, on en cherche. Elle est pas censée venir à toi.

J'ai appelé la police de Hamilton pour les prévenir qu'il y avait un problème au parking du multiplex. Puis j'ai appelé le cinéma pour leur demander d'envoyer la sécurité.

Le type en survêt et l'autre continuaient à discuter. Le Black était calme, mais le Blanc semblait agité. La fille du siège passager a ouvert la portière pour sortir. Elle s'impatienait.

— C'est pas bon, ça, a commenté Lula. Elle aurait pas dû quitter la bagnole. Ces types font partie d'un gang. Comparé à leur philosophie sur les nanas, ce qu'écrit Eminem, c'est des comptines pour marmots.

Trois grands gars en vêtements amples sont descendus du 4 × 4, un foulard rouge dépassait de la poche arrière de leur pantalon. Ils sont intervenus dans la négociation en roulant des mécaniques. Un des trois a enfoncé son doigt dans la poitrine du mec en Abercrombie & Fitch et s'est mis à l'engueuler. Le gamin blanc l'a repoussé. Le type du gang a sorti un flingue et l'a pointé vers le front du même.

Lula a soupiré.

— Et merde...

J'ai regardé derrière moi en me demandant pourquoi la sécurité tardait tant. Ce genre de scène devait se produire souvent et personne n'avait envie de s'en mêler avant l'arrivée de la police.

Les yeux de la fille étaient larges comme des soucoupes. On aurait dit une biche prise dans la lumière des phares. Le reste du gang s'est approché d'elle, elle a marché à reculons et s'est retrouvée coincée contre le pick-up de Ranger. Un autre flingue est apparu, suivi d'un couteau.

J'ai appuyé sur la télécommande du pick-up pour déclencher l'alarme.

Tout le monde a sursauté.

Les types du 4 × 4 sont remontés dans leur char, ont fait marche arrière à toute vitesse et ont quitté le parking dans un crissement de pneus.

J'ai appuyé une deuxième fois sur le bouton d'urgence et l'alarme s'est tue. Je me suis retournée vers Lula et j'ai vu que Pancek n'était plus là. On avait oublié de le surveiller. Le pire n'était pas de l'avoir perdu : il venait de se barrer avec des menottes à soixante dollars.

Lula regardait autour d'elle, comme moi.

— Je déteste quand ils détalent comme ça, pas toi ? Je ne supporte pas les malfrats sournois.

— Il ne peut pas être très loin. Tu vas d'un côté, je me charge de l'autre et on se retrouve au cinéma.

Nous avons entendu un moteur démarrer dans la deuxième rangée. Une voiture quittait sa place et filait vers la sortie. J'ai aperçu les cheveux blonds du conducteur.

— Plus besoin de fouiller le parking, a signalé Lula. Ça doit pas être évident de conduire avec ces menottes. T'aurais dû les lui attacher dans le dos, comme ils expliquent dans le manuel.

— Il n'avait pas l'air dangereux. Je voulais être gentille.

— T'as vu où ça nous mène ? Faut *jamais* être gentille.

J'ai ouvert le pick-up et nous sommes montées.

— Il est peut-être assez bête pour rentrer chez lui. Allons voir.

Quand nous avons quitté le parking, nous avons aperçu deux véhicules de la police de Hamilton, gyrophares allumés, rangés deux cents mètres plus loin. L'un des deux était une voiture banalisée. Ils avaient arrêté le 4 × 4 du gang et ses occupants se faisaient fouiller, les

maines à plat sur le toit.

En passant, j'ai reconnu Gus Chianni. Il était en retrait pendant que les flics en uniforme faisaient leur boulot. La plupart des policiers de Hamilton m'étaient inconnus. Je connaissais Chianni parce que c'était un copain de longue date de Morelli, avec qui il allait boire des verres.

J'ai freiné et j'ai ouvert la fenêtre.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Excès de vitesse. Nous étions en train de répondre à ton appel quand on a croisé ce 4×4 qui roulait à 120 km/h dans une zone limitée à 30.

— C'est le 4×4 pour lequel j'appelais.

Il m'a souri.

— Je m'en doutais.

Il a reculé d'un pas et a examiné le pick-up de Ranger.

— Tu l'as volé ?

— Emprunté.

— Je parie que Joe est ravi.

Tous les flics connaissaient le pick-up de Ranger.

— Bon, je dois y aller, me suis-je excusée.

Si Chianni était dans le coin, Morelli n'était pas loin.

Le type en survêt blanc a tourné la tête et m'a dévisagée. Son visage était impassible, mais ses yeux ressemblaient aux eaux dormantes du Styx : noirs, sans fond et terrifiants. Il m'a adressé un petit signe de tête, comme pour me signifier qu'il savait qui j'étais. Il a décollé la main droite du toit du 4×4 et a mimé un flingue, le pouce dressé et l'index tendu. Il a prononcé en silence le mot *bang*.

Chianni avait tout observé.

— Fais gaffe.

J'ai rejoint l'autoroute et j'ai filé dans la direction opposée à celle que je prenais d'habitude pour rejoindre le Bourg.

— T'es dans la merde. Ce type t'a reconnue : il savait qui tu étais. Et n'importe pas qu'il t'avait vue sur le parking. Personne ne nous avait aperçues. Ce type est dangereux et il sait qui t'es.

J'ai repoussé cette histoire dans un coin de ma tête et je me suis concentrée sur la route. Je ne voulais pas me laisser gagner par la peur. La prudence est bonne conseillère ; la trouille est contre-productive. J'ai fait un détour de quelques kilomètres et nous sommes arrivées chez Pancek sans passer par la case Morelli.

La maison était plongée dans le noir et la voiture de Pancek n'était pas en vue. J'ai fait le tour du pâté de maisons au pas pour la dénicher. Zéro pointé. Bien sûr, il avait pu garer sa bagnole dans le garage d'un copain, puis se planquer chez lui dans l'obscurité, mais je n'y croyais pas trop. Je l'imaginais plutôt retranché chez une personne de confiance, tentant de se débarrasser des menottes.

J'ai ramené Lula chez elle, puis je suis retournée à l'appart de Ranger sur Haywood Street. J'ai garé le pick-up dans une rue perpendiculaire et j'ai rejoint le parking sous-terrain à pied. J'ai levé les yeux vers l'immeuble. Les quatrième et cinquième étages étaient à nouveau allumés. J'ai actionné la barrière et j'ai couru jusqu'à l'ascenseur. La Turbo et la Porsche Cayenne de Ranger n'avaient pas bougé. Une Ford Explorer était rangée le long du mur, à côté d'un pick-up noir GMC Sonoma.

Je suis montée dans la cabine, j'ai actionné la télécommande pour le sixième étage et j'ai retenu ma respiration. Les portes se sont ouvertes sur le hall sobre et je suis sortie.

J'ai collé l'oreille au battant, je n'ai rien entendu. Je suis entrée en retenant mon souffle. Tout semblait dans le même état que le matin. Très calme. La température était un peu fraîche. Sombre, à l'image de Ranger.

J'ai allumé, je me suis dirigée vers la cuisine, j'ai salué Rex et j'ai posé mes courses sur le comptoir. J'ai mis mon portable à charger et j'ai rangé les provisions.

J'étais intriguée par les étages quatre et cinq : les lumières y étaient allumées deux soirs de suite. Une série de voitures noires entraient et sortaient du garage. Je supposais que ces deux niveaux étaient occupés par des bureaux, mais ça pouvait très bien être des appartements. Je devais redoubler de prudence en garant le pick-up et en me déplaçant dans l'immeuble.

Je me suis préparé un sandwich au beurre de cacahuètes et aux olives et je l'ai aidé à descendre à l'aide d'une des Corona de Ranger. Puis je me suis dirigée vers la chambre, j'ai abandonné presque tous mes vêtements sur le sol, je me suis brossé les dents dans la salle de bains, j'ai sniffé le savon de Ranger, puis je me suis glissée entre les draps.

J'avais eu une drôle de journée. Ce n'était pas la première, je dois même avouer que c'était plutôt devenu la norme pour moi. Ce qui était

inquiétant, c'est que les indices démontrant que j'étais en danger avaient augmenté de façon exponentielle. J'avais tout fait pour garder la tête froide et éviter de paniquer, mais la trouille remontait à la surface. Je m'étais déjà retrouvée dans des situations angoissantes, mais c'était la première fois que ma tête était mise à prix.

Quand j'ai ouvert les yeux, j'ai paniqué pendant quelques instants. La chambre était plongée dans le noir et je ne savais plus où j'étais. Les draps soyeux étaient imprégnés de l'odeur de Ranger : tout s'est soudain remis en place. C'était de moi qu'émanait le parfum de Ranger. Je m'étais lavé le visage et les mains avant de me coucher et l'odeur était restée.

J'ai allumé la lampe de chevet et j'ai vérifié l'heure. Presque 8 heures ! Ma journée n'avait pas encore commencé et j'étais déjà en retard ! C'était la faute du lit : c'était le plus confortable dans lequel j'avais jamais dormi. En outre, même si j'étais inquiète à l'idée que Ranger revienne, quand j'étais dans son appartement, je me sentais en sécurité. Il y régnait une ambiance sereine et protectrice.

Je me suis levée et j'ai marché jusqu'à la salle de bains. Nous étions vendredi. La plupart des gens sont heureux ce jour-là parce que leur semaine de travail s'achève ; moi, mon boulot ne se termine jamais. Le samedi, Connie ne travaillait que le matin ; Vinnie, quant à lui, bossait quand il n'avait rien de mieux à faire ; enfin, personne ne savait précisément quand Lula bossait. Pour ma part je bossais non-stop. C'est vrai, sans doute pas tous les jours de neuf à cinq, mais j'étais obligée d'être en permanence sur le qui-vive. Les opportunités de capturer un fugitif se présentaient quand je m'y attendais le moins : au supermarché comme à l'aéroport, au centre commercial comme au cinéma.

À ce sujet, justement, si j'avais été une chasseuse de primes un tant soit peu efficace, j'aurais pu me tourner les pouces le week-end. Mais quand on foire une arrestation aussi simple que celle de la veille, on est obligé de mettre les bouchées doubles pour rattraper le coup. À présent, Pancek connaissait ma tête et savait que j'étais à ses trousses.

J'avais eu des milliers d'occasions d'acheter du gel douche la veille, mais, comme par hasard, j'avais oublié. J'étais donc bien obligée de me

servir de celui de Ranger. Quelle poisse, hein ? J'ai également dû me sécher à l'aide d'une de ses serviettes moelleuses super absorbantes. Encore une épreuve que j'ai été contrainte de supporter. Bon, j'avoue, j'aimais beaucoup la façon de vivre de Ranger. Ce qui était plus difficile à admettre, c'est que cette intimité volée me plaisait. J'allais devoir réciter beaucoup de « Je vous salue Marie » pour me faire pardonner tout ça.

Et au retour de Ranger, j'allais devoir payer le prix fort. Même si j'avais débarrassé le plancher avant qu'il ne franchisse le seuil, même si j'avais lavé et repassé ses draps, même si j'avais remplacé son gel douche, il devinerait que quelqu'un avait occupé les lieux. Ce type était un expert en sécurité. Limmeuble devait être truffé de caméras : dans le garage, dans l'ascenseur et dans le hall. Comme personne n'était venu me coffrer, je supposais que ces caméras n'étaient pas surveillées en permanence ou que Ranger avait été contacté par la sécurité et avait donné son feu vert.

J'ai enfilé un jean, un T-shirt blanc décolleté et moulant, une paire de baskets. J'ai appliqué rapidement du mascara sur mes cils avant de filer dans la cuisine. J'ai déposé quelques Frosties dans l'écuelle de Rex et je m'en suis servi un bol. Comme j'étais en retard, je n'ai pas pris le temps de préparer du café. Je devais de toute façon passer à l'agence, j'en prendrais un sur place.

J'ai retiré mon téléphone de la prise, j'ai attrapé ma veste en jean et mon sac, puis j'ai fermé derrière moi. J'ai pris l'ascenseur jusqu'au garage en tremblant à l'idée que les portes ne puissent s'ouvrir et que je tombe nez à nez avec un inconnu. Même si les caméras m'avaient sans doute repérée depuis longtemps, je voulais retarder le plus possible le moment de la confrontation. Inutile de mettre mon séjour en danger : il me fallait un abri pour dormir et, comme j'étais déjà dans la merde avec Ranger, autant tirer sur la corde, non ?

J'ai passé ma tête dehors : personne. Je suis sortie, l'ascenseur s'est refermé derrière moi au moment où j'ai entendu des voix dans l'escalier.

Les deux voitures de Ranger étaient juste devant moi, trois 4 × 4 noirs étaient rangés à ma droite. Un 4 × 4 Subaru bleu et une berline Audi argentée se trouvaient à ma gauche. J'ai opéré un choix au hasard : j'ai plongé derrière le 4 × 4 bleu et je suis restée accroupie, espérant rester hors de vue. Je ne savais pas qui avait accès au garage,

mais je déduisais que les véhicules noirs tout terrain devaient appartenir aux hommes de Ranger.

La porte de la cage d'escalier s'est ouverte. Tank est sorti en compagnie de deux autres gars. Ils sont montés dans un des 4 × 4 noirs et ont quitté le garage. J'ai attendu un peu pour sortir de ma cachette, ouvrir la barrière avec la télécommande et filer à mon tour.

L'agence de cautionnement se trouvait sur Hamilton, au milieu du pâté de maisons. Une porte du bureau donnait accès à un parking à deux places à l'arrière du bâtiment, accessible par une ruelle. J'ai laissé le pick-up de Ranger deux rues plus loin et j'ai rejoint l'agence par la porte de derrière... au cas où Morelli me surveillait.

— Oh oh, a fait Lula. Ça sent jamais bon quand tu te pointes par la porte de derrière.

J'ai foncé sur la cafetière.

— C'est une simple mesure de prudence.

— Je comprends. C'est quoi, ton plan pour la journée ?

— Il me faut une autre voiture. Le pick-up de Ranger est trop voyant.

Pour être plus précise, je risquais de me faire repérer trop facilement quand je me garais pour la nuit. Les hommes de Ranger devaient patrouiller les rues à proximité de la grotte de Batman. Je ne voulais pas qu'ils repèrent le pick-up.

— Tu crois que tu pourrais me suivre jusque chez mes parents ? Je vais laisser le pick-up dans leur garage. Et puis on pourra aller ensemble acheter une nouvelle voiture.

— Du shopping bagnole ! J'adore !

J'ai versé de la crème dans mon café et j'en ai bu une gorgée.

— Ce shopping-ci ne va pas te plaire. J'ai pas de thune, je cherche une épave.

Je me suis tournée vers Connie.

— À propos de fric... J'imagine que tu es déjà au courant : Pancek s'est barré avec mon unique paire de menottes.

— Ouais, Lula m'a raconté. Prends-en dans la boîte SM en sortant.

Jadis, il y avait un sex-shop florissant sur Carmen Street : il avait la réputation de proposer le plus gros stock de godes, de fouets et de

chaînes de tous les États avoisinants. Il y a neuf mois, le proprio en a eu marre de verser des primes d'assurance à la mafia et il a dit au type chargé de la collecte de fonds d'aller se faire voir. Peu après, la boutique est mystérieusement partie en fumée. Une caisse de menottes a été sauvée des flammes, presque intacte, et Vinnie l'a rachetée pour trois fois rien.

— Pourquoi tu veux laisser le pick-up chez tes vieux ? Pourquoi tu ne le rends pas à son propriétaire ? m'a demandé Lula.

— Je préfère le garder un peu, juste au cas où. Je pourrais en avoir besoin.

Surtout, je ne pourrais plus rentrer chez Ranger, si je rendais les clés à Tank.

— Quelques nouveaux DDC sont arrivés ce matin, m'a annoncé Connie. Je m'occupe de la paperasse aujourd'hui et tu pourras récupérer les dossiers demain.

— Une fois que t'auras ta nouvelle caisse, tu voudras te mettre en chasse de Harold Pancek, j'imagine, a suggéré Lula.

— C'est probable, oui.

— Comme il a tendance à prendre la tangente, je ferais mieux de t'accompagner.

J'ai jeté un œil à la pile de dossiers amoncelés sur l'armoire. Ils devaient s'accumuler depuis plus d'un mois.

— Et le classement ?

— J peux m'en occuper n'importe quand. C'est pas une question de vie ou de mort. J'ai mes priorités. Notre amitié compte beaucoup pour moi : quand tu te lances dans une chasse à l'homme à risque, je me sens obligée de t'accompagner pour protéger ton petit cul maigrichon. C'est pas parce que ce type ressemble à Bob l'Éponge qu'il peut pas se montrer violent.

— Tu es pathétique, a commenté Connie. Tu ferais n'importe quoi pour échapper au classement.

— Pas n'importe quoi, l'a corrigée Lula.

Dix minutes plus tard, le pick-up de Ranger était à l'abri dans le garage de mes parents. Comme mon père avait récupéré la Buick d'Oncle Sandor au poste, les deux monstres étaient maintenant enfermés côte à côte.

— Quelle bonne surprise, a lancé Mamie quand elle m’a vue à la porte de la cuisine.

— Je ne peux pas rester. Je voulais juste vous prévenir que je laissais le pick-up de Ranger dans le garage.

— Et *notre* voiture ? s’est indignée ma mère. Où est-ce que ton père va ranger la LeSabre ?

— Vous ne vous servez jamais du garage. La LeSabre est toujours dehors dans l’allée. Regarde dehors. Où est la LeSabre ? *Dans l’allée. J’ai dû la contourner pour entrer dans le garage.*

Ma mère coupait des légumes pour la soupe. Elle s’est arrêtée et m’a regardée avec de grands yeux.

— Sainte Mère ! Il y a un truc qui ne va pas, hein ? Tu as encore des ennuis.

— Tu as volé le pick-up ? m’a demandé Mamie d’un ton plein d’espoir.

— Je n’ai pas d’ennuis et tout va bien. J’ai promis à Ranger de veiller sur son pick-up pendant son absence. Je comptais m’en servir, puis j’ai changé d’avis. Il est trop gros.

J’essayais de me persuader que ma mère ne voulait pas connaître la vérité : elle n’était pas bonne à entendre.

— C’est vrai qu’il est gros, a reconnu Mamie. Et vous savez ce qu’on dit à propos de la taille du véhicule d’un homme ?

— Je m’en vais. Lula m’attend.

Mamie a trotiné derrière moi. Elle s’est arrêtée sur le seuil et a fait signe à Lula.

— Qu’est-ce que vous faites, les filles ? Vous poursuivez un tueur ?

— Désolée, pas de tueur aujourd’hui. Je vais m’acheter une nouvelle voiture. De quoi tenir le coup en attendant l’argent de l’assurance pour l’Escape.

— J’ai très envie de venir avec vous. Attendez-moi, je vais prévenir ta mère et chercher mon sac.

— *Non !*

Mais elle courait à travers la maison pour prendre ses affaires.

— Hé ! m’a crié Lula depuis le trottoir. Qu’est-ce que tu fabriques ?

— Mamie vient avec nous.

— Les trois mousquetaires sont à nouveau réunis.

Mamie nous a rejointes et est montée à l’arrière de la Firebird.

— Qu’est-ce que vous avez comme musique ? a demandé Mamie. 50

Cent ? Eminem ?

Lula a glissé un CD d'Eminem dans la fente, a mis la sono à fond et nous avons démarré dans un vacarme qui ressemblait au tonnerre.

— J'ai réfléchi à ton problème de caisse. J'connais un type qui vend des bagnoles pour rien.

— Je ne sais pas si c'est une bonne idée. Si tu achètes une voiture à un revendeur d'occasions, en général, il t'offre une garantie.

— Combien tu veux dépenser ? a insisté Lula.

— Quelques centaines de dollars.

Lula m'a jeté un regard en coin.

— Et pour ce prix-là, tu voudrais une garantie ?

Elle avait raison. Mes attentes n'étaient pas très réalistes. Pour ce montant-là, je n'avais aucune chance de trouver une épave qui roule encore.

Lula a sorti son portable, a fait défiler sa liste de contacts et a sélectionné un numéro.

— J'ai une copine qui a besoin d'une caisse. Hun-hun. Hun-hun, hun-hun, hun-hun.

Elle s'est tournée vers moi.

— T'as besoin d'un certificat d'immatriculation ?

— Oui !

— Ouais, il lui faut le papelard.

— Comme on s'amuse ! a commenté Mamie depuis le siège arrière. Je suis impatiente de voir ta nouvelle voiture...

Lula a raccroché, a quitté le Bourg et a traversé la ville. Quand nous sommes arrivées sur Stark Street elle a enclenché le verrouillage central.

— Flippez pas, c'est juste une précaution. On va pas dans un coin craignos. Enfin, si, le coin est craignos, mais c'est pas le pire de la ville. On va pas sur le territoire des gangs. Ici, c'est un quartier de criminels non organisés.

Mamie avait le nez collé contre la vitre.

— J'ai jamais rien vu de pareil. Il y a des trucs écrits partout. Et cet immeuble a brûlé avant qu'on ne bouche toutes les fenêtres avec des planches. On est toujours à Trenton ? Le maire est au courant de la situation ? Et Joe Juniak ? Maintenant qu'il est au Congrès, il devrait régler ce genre de problèmes.

— Je bossais dans cette rue quand j'étais pute, nous a confié Lula.

— Sans blague ? s'est exclamée Mamie. C'est quelque chose. Il y a encore des femmes qui travaillent maintenant ? J'aimerais bien en voir une.

Nous avons balayé la rue du regard, mais nous n'avons vu aucune professionnelle.

— C'est pas la bonne heure, nous a expliqué Lula.

Lula a tourné à droite sur Fisher, a roulé jusqu'au croisement et s'est garée devant une maison étroite, haute d'un étage, qui semblait à l'abandon. Elle avait dû faire partie d'un ensemble mitoyen, mais ses voisines avaient disparu. Il ne restait que les traces sur les murs mitoyens. Même si les parcelles avaient été débarrassées du plus gros des débris, le paysage ressemblait à un champ de bataille. Un tuyau sortait du sol, à moitié enfoui sous les débris que le dernier camion n'avait pas emportés. Des barbelés de trois mètres avaient été dressés autour de chaque terrain. Des frigos, des machines à laver, des barbecues, des meubles de jardin et quelques 4×4 – le tout rouillé à des degrés divers – étaient exposés sur la première parcelle. La seconde était remplie de voitures.

— Ces emplacements appartiennent à un type qui s'appelle Hog. Il a aussi un garage pas loin. Il rachète la ferraille aux enchères, répare les véhicules juste ce qu'il faut pour qu'ils roulent et les revend à des pigeons comme nous. Parfois, il récupère des bagnoles par un autre canal, mais vaut mieux pas en parler.

— Ce ne serait pas celles qui n'ont pas de certificat ? ai-je demandé.

— Hog peut t'avoir un certificat d'immatriculation pour la caisse que tu veux. Faut juste payer un supplément.

Mamie est sortie de la Firebird.

— Ces chaises de jardin avec des coussins jaunes sont jolies. Je vais aller les voir de plus près.

J'ai bondi hors de la voiture et je l'ai rattrapée par la bandoulière de son sac.

— Tu ne me quittes pas d'une semelle. Ne t'éloigne pas ! Ne parle à personne !

Un type bâti comme une armoire à glace, au visage couleur chocolat chaud, s'est avancé vers nous.

— Lula m'a dit qu'une copine cherchait une caisse. Vous êtes bien tombées : on vend de belles bagnoles ici.

— On ne cherche pas une bagnole trop belle, a précisé Lula. Plutôt

une bonne affaire.

— Quel genre de bonne affaire ?

— Genre deux cents dollars avec les plaques et le certificat.

— Ça ne couvre même pas mes dépenses. J'ai des frais. Je dois payer les intermédiaires.

— Tes intermédiaires sont en taule, lui a rappelé Lula. Tes seuls frais, c'est l'essence que tu mets dans ton vieux clou pour rendre visite en taule à ta famille de racailles.

— Ouille, a fait Hog. C'est méchant. Tu m'excites quand tu me parles comme ça.

Lula lui a donné une tape sur la tête.

— J'adore quand tu me fais ça.

— Bon, t'as une bagnole pour nous ou pas ? Sinon, on va chez Louey le Graisseux.

— Sûr que j'ai une caisse. J'en ai toujours, non ? J't'ai déjà déçue ?

Hog nous a regardées, Mamie et moi.

— Laquelle de ces jolies princesses cherche un carrosse ?

— Moi.

— Quelle couleur vous voulez ?

— Une couleur à deux cents dollars.

Il s'est retourné pour examiner l'assortiment d'épaves amassées derrière les barbelés.

— Vous n'aurez pas grand-chose pour deux cents dollars. Vous feriez p't-être mieux de me louer une bagnole.

Il s'est approché d'une Sentra gris métallisé.

— Je viens de recevoir celle-là. La carrosserie a besoin de quelques réparations, mais la structure est solide.

« Besoin de quelques réparations » était l'euphémisme du siècle. Le capot était tout froissé, il avait été refixé avec de la bande adhésive. Et il manquait le panneau arrière gauche.

— Je cherche un véhicule discret, ai-je expliqué à Hog. Là-dedans, les gens me remarqueraient. Ils se souviendraient d'avoir vu une voiture avec seulement trois ailes.

— Pas dans ce quartier. Des comme ça, y en a plein.

— Regarde un peu ta cliente, est intervenue Lula. Est-ce qu'elle a une tête à traîner par ici ?

— Et celle-ci ? nous a demandé Mamie de l'autre côté du parking. Elle me plaît celle-ci.

Elle se tenait à côté d'une berline de luxe, une Lincoln violette de la longueur d'un pâté de maisons. De la rouille montait du bas de caisse, mais au moins, le capot était attaché de façon conventionnelle et les quatre ailes étaient présentes.

— Tu pourrais transporter toute une bande de malfrats là-dedans, a observé Mamie.

— J'ai pas entendu, nous a assuré Hog. Ça me regarde pas avec qui vous passez votre temps.

— On ne passe pas notre temps avec eux, on les arrête, a précisé Mamie. Ma petite-fille est chasseuse de primes. C'est Stéphanie Plum que vous avez sous les yeux, a-t-elle ajouté fièrement. Elle est célèbre.

Les yeux de Hog lui sont sortis de la tête.

— Oh putain ! Vous déconnez ? Fichez le camp, je tiens à la vie.

Il a allongé le cou pour examiner la rue de chaque côté.

— Nous seulement les mecs veulent sa peau, mais j'ai entendu dire qu'ils avaient fait venir un type exprès de la côte Ouest.

Il s'est réfugié derrière une voiture pour rester à l'écart.

— Déguerpissez. Allez, ouste !

— *Ouste* ? a répété Lula. T'as dit *ouste* ?

— Si un gars du gang des Exterminateurs passe ici, je suis mort. Allez, tirez-vous.

— On est venues ici pour acheter une bagnole et c'est ce qu'on va faire.

— D'accord, prenez une caisse. Celle que vous voulez, mais allez-vous-en !

— Nous voulons cette jolie voiture violette, a décrété Mamie.

Hog a de nouveau écarquillé les yeux.

— Madame, c'est une bagnole de luxe, c'est une Lincoln ! C'est pas une épave à deux cents dollars.

— On veut pas t'arnaquer, a dit Lula, alors on va faire un petit tour dans ton show-room pour voir si on trouve moins cher.

— Non ! Ne faites pas ça. Prenez la putain de Lincoln. Les clés sont dans la maison, j'arrive.

— Oublie pas les plaques et le certificat, lui a crié Lula.

Cinq minutes plus tard, j'avais des plaques temporaires posées sur la lunette arrière. Mamie était attachée sur le siège avant et Lula roulait devant nous, dans sa Firebird. Nous avions mis le cap vers l'agence.

— J'ai l'impression d'être une star de cinéma dans cette voiture, a

jubilé Mamie. C'est comme une limousine. Tout le monde ne peut pas se permettre un luxe pareil, tu sais. Elle a dû appartenir à quelqu'un d'important.

Un gangster ou un maquereau, me suis-je dit.

— Et la conduite est agréable, a ajouté Mamie.

Je devais reconnaître que c'était vrai. La Lincoln avait à peu près la même longueur que le bus de Sally et occupait deux bandes dans les virages, mais sa conduite était confortable.

Nous avons rangé les deux voitures devant l'agence et nous sommes sorties pour nous organiser.

— Bon, qu'est-ce qu'on fait ? a demandé Lula. On se lance à la poursuite de Harold Pancek ?

— Ouais, a renchéri Mamie, on va choper ce Pancek !

— Lula et moi, nous nous occuperons de lui. Toi, je te ramène à la maison.

— Pas question ! Et si tu as besoin d'une vieille dame pour le calmer ?

Si ma mère apprenait que j'emmenais Mamie pour coffrer un DDC, elle me priverait de gâteau renversé à l'ananas pour le restant de mes jours. Ceci dit, je venais d'emmener Mamie en balade dans un quartier craignos, j'étais sans doute déjà fichue de toute manière.

— Bon d'accord, tu peux venir avec nous. À condition de rester dans la voiture.

Je me sentais obligée de le préciser, même si je savais parfaitement que ça ne servait à rien : Mamie ne restait jamais à l'intérieur. Elle était toujours la première à sortir. Si j'acceptais de l'emmener, c'est parce que j'étais persuadée que Pancek ne serait pas chez lui. Il s'était installé à Trenton depuis plusieurs années, mais il n'y avait pas encore pris racine. Connie avait découvert, au cours de ses recherches, que sa famille et ses vieux amis étaient encore à Newark. Après l'épisode de la veille, je soupçonnais Pancek d'avoir trouvé refuge auprès d'eux.

Une berline grise d'un modèle récent est passée en sens inverse, a fait demi-tour en plein milieu de la circulation et s'est arrêtée pile derrière la Lincoln violette. Morelli.

— Oh oh, a fait Lula. Tu fais ta tête.

— Quelle tête ?

— Celle qui signifie « et merde ». T'as pas la tête d'une femme qui a été comblée hier soir.

— C'est compliqué.

— Tout le monde dit ça, en ce moment.

Morelli est sorti de sa voiture et s'est approché, avec l'allure d'un flic dont le véhicule de service vient de se faire emboutir. Il contenait sa colère et sa démarche faussement détendue ne trompait personne.

— Quelle agréable coïncidence, a commencé Mamie. Je ne m'attendais pas à vous voir avant demain soir.

Rien : ni la pluie, ni la grêle, ni la neige, ni même les soldes au rayon chaussures de Macy's, ne pouvait me dépêtrer du traditionnel dîner du samedi soir chez mes parents. Comme un saumon qui fraie, je devais sans cesse revenir à mon lieu de naissance. Contrairement au poisson, je ne mourais pas à la fin du trajet, même si je le souhaitais parfois ardemment, et ma migration était hebdomadaire.

Avec beaucoup de maîtrise, Morelli a esquissé un sourire aimable et a plaqué sa main dans mon cou. Ses doigts ont agrippé mon T-shirt pour m'ôter toute idée de fuir.

— Je dois parler à Stéphanie.

— Zut, on est occupées. Ça ne peut pas attendre ?

— J'ai bien peur que non. Faut qu'on parle. *Maintenant.*

Je l'ai suivi jusqu'à sa voiture et nous avons tourné le dos à Lula et Mamie pour qu'elles n'épient pas notre conversation.

— Je t'ai attrapée.

— Qu'est-ce que tu vas faire ?

— Te ramener chez moi et t'enfermer dans la salle de bains. Si tu es très gentille avec moi, je déplacerai la télé jusque-là.

— T'es pas sérieux.

— Au sujet de la télé ? J'ai bien peur que non. J'en ai qu'une et j'ai pas envie de la porter jusqu'à l'étage.

Je lui ai décoché un regard qui signifiait « dans tes rêves ».

— Tu te rappelles qu'il y a un contrat sur ta tête ? Je passe dans la rue et je te vois plantée là, comme un canard dans un stand de tir. Qu'est-ce que je ferais de bon avec une petite amie morte ?

Bon, au moins, il me considérerait encore comme sa petite amie.

— J'espérais que cette histoire de contrat n'était qu'une rumeur.

— Mes sources confirment qu'un type a débarqué de L.A. Son surnom dans la rue, c'est l'Éboueur. On pense que les Exterminateurs l'ont fait venir pour te descendre. D'après les rapports qu'on m'a transmis, c'est un gars très dangereux. Des infos en tous genres

circulent à son sujet, mais rien qui puisse nous servir. À vrai dire, on n'a même pas sa description physique.

— Comment sais-tu qu'il existe ?

— Mes sources sont fiables. Et les mecs des gangs tremblent. Pour que tu ne te sentes pas trop privilégiée, sache que tu n'es pas la seule sur sa liste. On dit qu'il doit aussi dégommer un flic et deux membres de bandes rivales.

— C'est qui, le policier ?

— Quelqu'un chargé des enquêtes sur les gangs. On n'en sait pas plus.

— C'est mignon que tu veuilles m'enfermer dans ta salle de bains, mais ce n'est pas compatible avec mes projets. D'ailleurs, la dernière fois que j'étais chez toi, on a eu un gros désaccord à ce sujet.

Morelli a laissé courir son index le long de mon décolleté.

— D'abord, c'était pas vraiment un désaccord. Dans ma famille, un désaccord implique au minimum un bain de sang et une injonction de rester à distance du domicile. Ensuite, j'aime bien ce petit T-shirt blanc.

Il a glissé son doigt dans l'encolure et a jeté un œil à l'intérieur.

— Tu permets ? me suis-je indignée.

— Je vérifiais juste un truc.

Sourire.

— Tu ne m'enfermerais pas vraiment dans ta salle de bains, quand même ?

— Si.

— Ce serait considéré comme un enlèvement.

— Ce serait ta parole contre la mienne.

— Et c'est atrocement arrogant et macho.

— Ouais, a reconnu Morelli, c'est ça qui me plaît.

Je me suis retournée vers Mamie et Lula.

— Comment comptes-tu arriver à tes fins ?

— Je pensais te traîner jusqu'à ma voiture et t'emmener chez moi de force, histoire que tu te débattes en hurlant.

— Devant Mamie et Lula ?

— Non, pas devant ta grand-mère.

Son sourire s'est effacé.

— On peut être sérieux deux minutes ? Ce n'est pas une simple rumeur. Ces types veulent ta peau.

— Qu'est-ce que je suis censée faire ? Je vis ici. Je ne peux pas

rester planquée jusqu'à la fin de mes jours.

Le portable de Morelli a sonné. Il a examiné l'écran.

— Je déteste ce truc. Tu me promets d'être prudente ?

— Oui.

— Tu ne traîneras plus dans la rue ?

— OK.

Il a déposé un baiser rapide sur mon front et est reparti.

— D'habitude, j'aime pas les flics, a remarqué Lula, mais il est sexy.

— C'est vrai qu'il est mignon, a reconnu Mamie. Et puis il dégage quelque chose. Rien de tel qu'un homme avec un flingue.

— C'est pas à cause de son arme qu'il en jette, a protesté Lula. Chez lui, c'est naturel.

J'ai fait craquer mes doigts mentalement et je me suis glissée au volant de la grosse Lincoln, en priant pour qu'elle me protège de l'attaque éventuelle d'un sniper. Morelli avait réussi à mettre mes nerfs à l'épreuve. Les évidences que j'avais sorties à Morelli – que j'habitais Trenton et que je ne pouvais pas me cacher toute ma vie – n'étaient pas une preuve de bravoure. J'avais sorti ça par réflexe, parce que j'étais à mi-chemin entre le désespoir et l'hystérie. J'étais acculée dans un coin, victime des circonstances. Et je n'avais pas la moindre idée de comment j'allais sortir de ce guêpier.

Dans l'immédiat, j'étais juste capable de pondre un plan de survie à court terme : me tapir dans l'appart de Ranger la nuit, chercher Pancek la journée. Ce dossier tombait à pic car j'étais sûre qu'après une visite chez mon DDC à Canter Street nous devrions nous rendre à Newark, loin du terrain de jeu des Exterminateurs.

— Tout le monde en voiture, ai-je ordonné. La chasse au Pancek est ouverte.

J'ai garé la Lincoln devant chez Harold Pancek, nous sommes sorties et nous nous sommes déployées sur le perron, pendant que je sonnais. Pas de réponse, bien entendu. J'ai fait une deuxième tentative, puis je l'ai appelé avec mon portable. On entendait la sonnerie du téléphone retentir de l'autre côté de la porte. Le répondeur s'est mis en route. J'ai laissé un message.

— Bonjour, c'est Stéphanie Plum. Il faut que je vous parle.

Je lui ai laissé mon numéro et j'ai raccroché.

J'ai tenté ma chance chez la voisine.

— Il est parti tôt ce matin. Il devait être 7 heures. Quand je suis sortie chercher mon journal, il chargeait sa voiture. D'habitude, on sort les sacs de courses de sa voiture ; lui, il les y entassait.

— Il vous a dit quelque chose ?

— Non, mais j'ai l'habitude. C'est un drôle de type. Pas très sympa. Il vit seul. Je n'ai jamais vu personne entrer. Je suppose qu'il n'a pas beaucoup d'amis.

Je lui ai laissé ma carte et je lui ai demandé de me contacter si son voisin revenait.

— Bon, on fait quoi, maintenant ? a voulu savoir Mamie. Je suis prête à attraper ce gars, moi. Où va-t-on ?

— Newark. C'est là que vit sa famille.

— Je ne sais pas si je peux venir avec vous, s'est excusée Mamie. Je suis censée aller au centre commercial avec Midgie Herrel à 13 heures...

J'ai emprunté la Route 1 jusqu'à la Route 18, puis j'ai rejoint l'autoroute à péage. Mamie attendait Midgie chez mes parents. Sally, Valérie et ma mère étaient plongés dans les préparatifs du mariage. Lula était à mes côtés dans la Lincoln violette. Elle fouillait dans le grand sac de provisions que nous avions achetées avant de quitter Trenton.

— Tu veux commencer par quoi ? Un sandwich ou un Tastykake ?

— Un sandwich.

Nous avons une quarantaine de gâteaux Tastykake. Nous n'avions pas réussi à tomber d'accord sur une variété commune, nous avons donc pris un peu de tout. Une de mes cousines travaille à l'usine Tastykake, à Philadelphie, elle m'a raconté qu'ils fabriquent quatre cent trente-neuf mille Krimpets au caramel par jour. J'avais l'intention d'engloutir trois de ces délicieuses petites génoises dès que j'aurais fini mon sandwich. Et j'enchaînerais avec un petit gâteau à étages à la noix de coco. Il faut toujours prendre des forces avant une chasse à l'homme.

Quand nous sommes arrivées à Newark, les provisions étaient presque épuisées. Mon jean me serrait plus que d'habitude et j'avais mal au ventre. J'attribuais ces symptômes à la peur de mourir plutôt qu'à l'excès de nourriture. J'aurais mieux fait de m'arrêter au troisième Tastykake.

C'est la mère de Pancek qui avait versé sa caution : j'avais son adresse et celle de l'ancien appart d'Harold. Je savais qu'il roulait dans une Honda Civic bleu foncé et j'avais sa plaque. J'espérais trouver sa voiture garée devant un des deux bâtiments.

Lula me guidait dans Newark, une carte routière posée sur les genoux.

— Tourne à la prochaine. La baraque de sa mère est dans le premier pâté de maisons. C'est la deuxième sur la droite.

Le quartier dans lequel nous roulions, Lula et moi, était très semblable à certaines parties du Bourg. Les maisons étaient modestes, mitoyennes, en briques rouges : on accédait à l'entrée par des marches depuis le trottoir. Des voitures étaient garées des deux côtés de la rue, il y avait à peine la place pour croiser un autre véhicule. C'était le début de l'après-midi et il ne se passait pas grand-chose. Nous avons patrouillé les environs de la maison de la mère de Pancek, dans l'espoir de repérer la Civic. Nous avons quadrillé quatre rues, sans succès.

À la fin de l'après-midi, nous avons parlé à Mme Pancek, à deux anciens voisins, à son ex-petite amie et à son meilleur copain du lycée. Personne ne l'avait dénoncé et nous n'avions pas retrouvé sa Honda.

— Y a plus de Tastykakes, a annoncé Lula. Ça veut dire qu'il est temps de rentrer ou d'aller faire des courses.

— Rentrons.

Le meilleur ami de Pancek était marié et j'avais du mal à imaginer que sa femme s'accommode de la présence de Pancek. À ses yeux, il pouvait brûler en enfer. C'étaient ses propres mots. Ses voisins le connaissaient à peine. Restait sa mère. J'avais l'impression qu'elle nous cachait quelque chose, mais à en juger par le numéro qu'elle nous avait joué, elle n'était pas prête à se mettre à table.

Nous avons épuisé toutes nos pistes et nous n'avions aucune solution en réserve, à part surveiller la maison de la mère. J'aime le travail bien fait, mais Pancek ne méritait pas une planque. C'était trop pénible.

Morelli m'a appelée sur mon portable. Il n'a pas perdu de temps avec *bonjour* ou *comment vas-tu*.

— Où es-tu ?

— À Newark, je cherche un fugitif.

— J'imagine que tu n'envisages pas d'y rester. De t'y trouver une

chambre.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— On a un mort. Un type abattu dans la rue. Puis on lui a coupé les couilles.

— Un membre de gang ?

— Affirmatif. Il avait un E fraîchement gravé sur le front.

— E pour Éboueur ?

— C'est ma théorie aussi. Tu as la trouille, là ?

— J'ai toujours la trouille.

— Très bien. J'avale des Rennies par boîtes entières. Ça me rend dingue. Chaque fois que mon portable sonne, j'ai un œil qui tressaute tellement je suis terrifié à l'idée qu'on vienne de retrouver ton cadavre.

— Vois le bon côté des choses : au moins, je ne me ferai pas couper les couilles.

Silence.

— T'es une vraie malade.

— J'essayais juste de faire preuve de légèreté.

— C'est raté.

Et il a raccroché.

J'ai mis Lula au courant et nous sommes parties à la recherche de l'autoroute à péage.

— Ces types des gangs sont oufs. On dirait des extraterrestres ou je ne sais quoi. Comme s'ils connaissaient pas les règles en cours sur Terre. Putain, c'est même pas des extraterrestres sexy. D'accord, ça ne changerait rien, mais au moins ils seraient intéressants, tu vois ce que je veux dire ?

Je ne voyais pas du tout ce qu'elle voulait dire. Je respirais par petites bouffées lentes et j'essayais de contrôler les battements de mon cœur.

J'ai déposé Lula à l'agence et j'ai continué jusqu'à l'immeuble de Ranger. Dans le hall d'entrée, quelqu'un parlait au gars de la réception. Une voiture a quitté le garage et la barrière s'est remise en place. Trop de mouvements. Trop tôt pour que j'entre sans être vue.

Je me suis garée plus loin et j'ai observé les allées et venues. J'ai appelé Connie, je lui ai donné l'adresse de Haywood Street et je lui ai demandé des infos.

— C'est l'immeuble de Ranger.

— Tu connais le bâtiment ?

— C'est là que sont les bureaux de Rangeman. Ranger a installé sa boîte là, il y a environ un an.

— Je ne savais pas.

— Bah, c'est pas la grotte de Batman, c'est juste des bureaux.

Et l'appart au dernier étage, alors ? Il était plein de fringues de Ranger. Il devait y vivre au moins à temps partiel. J'étais déçue et soulagée à la fois. Déçue de ne pas avoir découvert un lieu top secret ; soulagée à l'idée que je n'avais peut-être pas envahi l'espace privé de Ranger. Ce soulagement était totalement injustifié. Ses vêtements étaient dans le dressing. Son gel douche, son déo et son rasoir dans la salle de bains. Ce n'était peut-être pas la grotte de Batman, mais c'était son espace privé.

— Tu as besoin d'autre chose ?

— Non, ce sera tout. À demain.

À 19 heures, l'immeuble semblait presque vide. Le quatrième et le cinquième étaient encore allumés, mais la porte d'entrée était verrouillée et les allées et venues dans le garage avaient cessé. J'ai fermé la Lincoln, marché jusqu'au parking et suis entrée dans l'appart de Ranger.

J'ai jeté mes clés sur le plateau posé sur le buffet et j'ai trotté jusqu'à la cuisine pour saluer Rex. J'ai mangé un sandwich au beurre de cacahuètes accompagné d'une bière, puis je me suis installée dans le salon pour tenter une fois de plus d'apprivoiser la télé. À force de pianoter sur tous les boutons de la télécommande pendant une dizaine de minutes, j'ai fini par obtenir l'image sans le son. Un gars avec qui j'étais au lycée a ouvert un magasin d'électroménager, je l'ai appelé et il m'a donné une leçon sur le fonctionnement de la télécommande. Youpi, j'allais pouvoir regarder et *entendre* la télé. *Home sweet home*.

J'avais réglé le réveil de la table de nuit pour me lever plus tôt le matin. C'était samedi, mais j'aurais été étonnée que la société de sécurité ralentisse le rythme le week-end. Je ne voulais pas risquer de me faire jeter du seul endroit où je me sentais en sécurité.

J'ai emprunté un sweat noir à capuche dans l'armoire de Ranger. Il était dix fois trop grand, mais c'était le meilleur déguisement que j'avais sous la main. J'ai baissé la capuche sur mes yeux, j'ai pris l'ascenseur jusqu'au parking et j'ai rejoint la Lincoln sans anicroche. Connie

n'arriverait pas à l'agence avant quelques heures, j'avais du temps devant moi. J'ai traversé le fleuve pour arriver en Pennsylvanie et je me suis dirigée vers Yardley. Ce n'était pas loin de Trenton, mais, surtout, c'était à des années-lumière du territoire des Exterminateurs. Aucun risque de croiser l'Éboueur à la recherche de Stéphanie Plum.

Je me suis garée dans un parking public, j'ai verrouillé les portières et j'ai reculé mon siège. Il était 7 h 30 et Yardley faisait la grasse matinée.

À 9 heures, j'ai appelé Morelli.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je suis au *car wash* avec Bob. Après ça, on ira chez Petco chercher de la bouffe pour chiens. Bref, une matinée exaltante.

— Je vois ça. Rien de neuf ?

— Rien que tu voudrais savoir. J'espère que tu es loin.

— Assez loin. Je suis joignable sur mon portable si tu as un scoop. Et n'oublie pas que ma mère nous attend pour le dîner ce soir.

— Ça va te coûter cher, ma jolie. Je ne vais pas à des dîners sans contrepartie.

— Je vais t'ouvrir une ardoise.

Et j'ai raccroché.

La vérité, c'est que Morelli me manquait. Il était craquant, futé et sa maison était accueillante. Il n'utilisait peut-être pas de gel douche aphrodisiaque, mais il avait Bob. Le chien me manquait aussi. Difficile à comprendre. Même ramener ses crottes chez Joe à la fin de la promenade ne me semblait plus un drame.

J'ai quitté mon emplacement et j'ai roulé vers Trenton. J'ai tourné sur Hamilton, je suis passée devant le bureau, je me suis garée dans une rue perpendiculaire et je suis entrée dans l'agence par la porte de derrière.

Connie a levé la tête de son ordinateur.

— Tu passes encore par-derrière.

— J'essaie d'être la moins visible possible.

— Bonne idée.

Vinnie venait rarement le samedi et Lula était toujours en retard. Je me suis servi un café et me suis installée en face de Connie.

— Des fusillades, des cocktails Molotov, des rumeurs sur ma mort imminente ?

— Rien de nouveau.

Connie a déplacé la souris sur le tapis et a cliqué.

— J'ai trois nouveaux DDC. Je t'imprime les résultats de mes recherches. Les originaux sont quelque part dans le bordel de documents non classés empilés sur les armoires.

Waouh. Lula avait un tel retard de classement qu'il y avait plus de dossiers sur les armoires que dans les tiroirs.

Connie s'est levée.

— Il faut qu'on fouille ces tas. Et tant qu'on y est, autant les ranger. Faut mettre la main sur Anton Ward, Shoshanna Brown et Jamil Rodriguez.

Une heure plus tard, nous avons les infos sur les trois fugitifs et nous avons classé plus de la moitié des DDC. La porte d'entrée s'est ouverte à la volée et Lula s'est plantée sur le seuil.

— Qu'est-ce qui se passe ici ? J'ai raté quelque chose ?

Connie et moi avons fixé Lula d'un regard glacé pendant dix secondes.

— Quoi ?

— On vient de passer une heure à faire ton boulot pour dénicher les dossiers des nouveaux fugitifs.

— Fallait pas, j'ai un système.

— T'étais pas là. Et où t'étais d'ailleurs, putain ? T'es censée arriver à 9 heures.

— J'suis jamais là à 9 heures le samedi. J'suis toujours en retard le samedi. Tout le monde le sait.

Lula s'est servi une tasse de café.

— Vous êtes au courant ? J'écoutais la radio en chemin et ils ont dit que le Diable rouge avait dévalisé l'épicerie de Commerce Street ce matin. Et il a mis dix balles dans la tête de l'employé. Ça fait beaucoup.

Encore le Diable rouge. Et il se montrait de plus en plus audacieux. Impitoyable, même. J'avais l'impression que des années s'étaient écoulées depuis que mon Escape avait brûlé et qu'Eddie s'était fait tirer dessus. Je me suis écroulée sur mon siège et j'ai empilé les recherches de Connie sur les trois dossiers.

Shoshanna Brown était recherchée pour détention de drogue. C'était une récidiviste. Je l'ai choisie comme première cible parce que je savais qu'elle ne serait pas difficile à trouver. Elle n'avait sans doute trouvé personne pour la conduire au tribunal.

Jamil Rodriguez avait été surpris en train de voler des articles

électroniques chez Circuit City. Quand les gardes l'avaient fouillé, ils avaient trouvé un Glock chargé, un cutter, un sac en papier rempli d'ecstasy et un pouce humain en suspension dans un flacon de formol scellé. Rodriguez avait prétendu ne pas savoir qu'il portait ce doigt sur lui.

Enfin, la caution d'Anton Ward était élevée. Il s'était disputé avec sa petite amie et l'avait poignardée à plusieurs reprises avec un couteau à steak. Elle s'en était tirée, mais elle en voulait à Anton. Il avait été libéré sous caution, mais ne s'était pas présenté devant le juge. Il avait dix-neuf ans, sans antécédents. En tout cas pas d'antécédents en tant qu'adulte. Vinnie avait noté sur les documents que Ward arborait des tatouages de gangs sur le bras. L'un d'eux représentait une trace de patte avec les lettres TCS : Ward était un Tueur de Comstock Street.

J'ai feuilleté le dossier pour examiner les photos. La première était de profil, la deuxième de face. En la voyant, je me suis figée. Anton Ward était le Diable rouge.

— T'as pas l'air dans ton assiette, a remarqué Lula. Ça va ? T'es encore plus blanche que d'habitude.

— Ce type, c'est le diable.

Connie m'a pris le dossier des mains.

— T'es sûre ?

— Ça fait cinq jours, mais je le reconnais.

— Je ne t'ai pas donné son nom quand j'ai fait les recherches par quartiers parce que je ne le trouvais pas. J'avais pas le temps de fouiller la pile des documents en attente de classement.

— Oups, a fait Lula.

Connie a parcouru les pages et a lu les résultats de la recherche par ordinateur.

— Anton Ward. A arrêté l'école à seize ans. N'a jamais eu d'emploi. Habite avec son frère.

Elle est passée au document de la caution.

— La personne qui a garanti sa caution est une certaine Francine Taylor. Elle a mis sa baraque en gage. Vinnie a ajouté que la fille, Lauralene, est enceinte jusqu'aux yeux, qu'elle est très jeune et espère épouser Anton Ward.

Connie m'a rendu le dossier.

— J'aime pas te confier un truc pareil. Normalement, je le filerais à Ranger.

— Pas de problème, je vais confier l'affaire aux flics.

La police de Trenton n'avait pas assez d'effectifs pour poursuivre tous les DDC. Ça m'arrangeait, dans un sens, parce que ça signifiait que mon boulot avait de l'avenir. Anton Ward, c'était une autre histoire. Il avait été mêlé à une fusillade contre un policier et il était soupçonné de meurtre. La police de Trenton trouverait les effectifs nécessaires pour le coffrer.

J'ai appelé Morelli pour lui expliquer.

— Je ne veux pas que tu approches ce type.

J'ai senti mes nerfs se tendre. Morelli est flic. Il est italien, me suis-je rappelé. Il n'y peut rien, il est comme ça. Sois indulgente.

— Tu pourrais reformuler ta phrase. Je pense que tu voulais dire *sois prudente*.

— J'ai dit exactement ce que je voulais dire : je ne veux pas que tu t'approches de cet Anton Ward.

Voici la triste vérité : j'appelais Morelli précisément parce que je ne voulais pas avoir affaire à Anton Ward. Le problème, c'est qu'il suffit que Morelli répète mes intentions sous forme d'ordre pour que mes oreilles se rabattent, que mes yeux se plissent, que je baisse la tête, que je souffle par le nez et je sois prête à charger, les cornes en avant. Je ne sais pas pourquoi je réagis comme ça. Peut-être à cause de mes cheveux bouclés et du fait que je suis née dans le New Jersey. Inutile de préciser que ce n'est pas la première fois que ça m'arrive, loin de là.

— Et j' imagine que toi, tu as parfaitement le droit de le prendre en chasse ?

— Je suis flic. Je cours après les criminels. C'est pour ça que tu m'as appelé, non ?

— Et moi je suis chargée d'appréhender les fugitifs.

— Ne prends pas ça mal, mais t'es pas très douée pour ce boulot.

— Je fais mon travail.

— Tu es un appeau à catastrophes...

— Très bien. Puisque tu es si professionnel, je te donne vingt-quatre heures pour le coffrer. Après, il est à moi.

J'ai rangé mon téléphone dans mon sac et j'ai regardé Lula.

— Cochon qui s'en dédit, hein. Moi à ta place, je lui aurais donné l'éternité pour l'attraper. Pour commencer, ce gars vit en plein dans le territoire des Exterminateurs. Ensuite, cet Anton n'a pas grand-chose à perdre depuis qu'il a transformé la tête d'un gars en gryuère.

— Je me suis laissé emporter.

— Sans blague. Tu peux m'expliquer comment t'espères retrouver un mec si Morelli le chope pas ? Morelli est un excellent flic.

Morelli m'avait mise en garde avant que je ne lui donne toutes les infos.

— Morelli n'est pas au courant pour Loralene Taylor. Et nous savons très bien que, si on met la main sur la fille, on retrouve le fugitif.

— J'espère que tu te trompes parce que j'ai pas envie de suivre ton petit cul blanc jusque chez les Exterminateurs.

J'ai glissé les trois dossiers dans mon sac.

— Loralene n'habite pas dans ce coin-là. Elle vit sur Hancock Street.

— Hé, c'est mon quartier ! s'est exclamée Lula.

Puis elle s'est penchée sur moi et m'a humée.

— Waouh, cette odeur de Ranger te colle à la peau. T'as pas posé tes fesses dans son pick-up pendant une journée entière et tu sens encore.

Elle a reculé d'un pas.

— Y a un truc différent chez toi. J'arrive pas à mettre le doigt dessus.

— Elle a grossi, a déclaré Connie.

Le visage de Lula s'est fendu d'un immense sourire.

— C'est ça ! Regarde-moi ces joues potelées, a dit Lula d'un ton admiratif. Et ce popotin ! Et t'as des poignées d'amour tout autour de la taille. Bien joué, ma vieille, tu es en train de devenir une femme plantureuse, comme la Lula que tu as devant toi !

J'ai baissé les yeux pour examiner ma silhouette. Elles avaient raison ! Une bouée de graisse pendait au-dessus de la taille de mon jean. D'où ça sortait ? J'étais presque certaine que ce n'était pas là hier soir.

J'ai couru aux toilettes inspecter mon visage dans le miroir. J'étais bel et bien joufflue. Des joues rondes comme une pomme. Un double menton. Merde. C'était le stress. Le stress libère une hormone qui fait grossir, non ? J'ai dû lire ça quelque part. J'avais le ventre ballonné depuis le matin. À présent, je comprenais pourquoi. J'ai fait sauter la première pression et je me suis sentie mieux, dès que la graisse a pu respirer.

Je suis retournée près de Lula et Connie.

— C'est le stress. Ça libère des hormones qui font grossir.

— Heureusement, j'ai apporté des beignets, a remarqué Lula. Prends-en un fourré à la crème et nappé de chocolat, tu te sentiras mieux. Faut pas laisser le stress prendre le dessus.

Connie a accepté que je sorte par derrière et elle a fermé la porte à clé après mon départ. Nous avons terminé le classement et les donuts. Cet après-midi, Connie assistait à une fête prénatale à la caserne des pompiers et Lula avait rendez-vous chez le coiffeur. Moi j'allais passer ma journée sur le qui-vive.

J'ai quitté la ruelle, la capuche du sweat toujours baissée et j'ai rapidement scanné la rue perpendiculaire. Pas de type en pantalon baggy et foulard sur la tête attendant de me buter. Bien.

J'ai roulé jusqu'au Bourg et je me suis garée une rue plus loin que celle de mes parents. J'ai fait le tour, la tête basse, j'ai coupé par le jardin des Krezwicki et j'ai sauté par-dessus la barrière pour atterrir du côté de chez mes parents.

Ma mère a poussé un hurlement quand elle m'a aperçue à la porte de derrière.

— Sainte Mère ! Je ne t'avais pas reconnue ! Qu'est-ce que tu fais le visage enfoui dans cette capuche ? Tu as l'air d'une folle.

— J'avais froid.

Elle a posé la main sur mon front.

— Tu ne couves pas quelque chose ? Il y a une sale grippe qui court.

— Non, ça va.

J'ai enlevé le sweat et je l'ai accroché au dossier d'une chaise.

— Où sont les autres ?

— Ton père fait des courses et Valérie a emmené les filles faire du shopping. Pourquoi ?

— C'était juste pour faire la conversation.

— J'ai cru que tu avais une grande nouvelle à annoncer.

— Qu'est-ce que j'aurais à annoncer ?

— Ça commence à se voir.

— D'accord, je n'habite plus chez Morelli. C'est pas la fin du monde. On n'a pas complètement rompu, cette fois. On se parle encore.

— Tu ne vis plus avec lui ? Mais tu n'es pas enceinte ?

J'étais abasourdie. Enceinte ? Moi ? J'ai regardé mon ventre. Beurk.

J'avais effectivement l'air d'attendre famille. Je prenais la pilule, mais j'avais pu oublier. J'ai effectué un calcul rapide et j'ai poussé un soupir de soulagement. Ce n'était pas possible.

— Je ne suis *pas* enceinte.

— Ce sont les donuts, est intervenue Mamie. Je reconnais des fesses de beignets quand j'en ai sous le nez.

J'ai cherché un couteau du regard. J'allais me tuer.

— Je suis super stressée en ce moment.

— Tu pourrais faire de la liposuccion, m'a conseillé Mamie. J'ai vu une émission là-dessus hier soir. On voyait un médecin aspirer plein de graisse à une femme. J'ai failli vomir.

La porte d'entrée s'est ouverte à la volée et Mary Alice est arrivée en galopant. Valérie la suivait avec le bébé. Et Angie lui emboîtait le pas.

Angie et Mary Alice ont filé direct vers la télé. Valérie a amené le bébé dans la cuisine.

— Regarde qui est là, a lancé Mamie. Stéphanie est venue plus tôt et elle ne part même pas tout de suite.

Ma sœur a posé le sac à langer par terre et m'a dévisagée, les yeux écarquillés.

— Mon Dieu ! Tu es enceinte !

— C'est ce qu'on croyait aussi, a renchéri Mamie. En réalité, elle a juste pris du poids.

— C'est le stress. Il faut que je me détende. Je bois peut-être trop de café.

— Moi je te dis que ce sont les beignets, a insisté Mamie. Le côté Plum de la famille t'a enfin rattrapée. Si tu n'y prends pas garde, tu finiras par ressembler à ta tante Stella.

Stella avait besoin d'aide pour faire ses lacets.

— Ton pantalon n'est pas boutonné, m'a prévenue Mary Alice en passant au galop devant moi. Tu le savais ?

Bon. Très bien. Je ne mangerais plus. Plus jamais. Je ne boirais que de l'eau. Une seconde ! Et si l'Éboueur me trouvait et me descendait ? Je finirais dans le coma... et là, j'aurais bien besoin de graisse supplémentaire pour tenir le coup. Peut-être que ça me sauverait la vie. Cette graisse était peut-être un cadeau divin !

— C'est quoi, le dessert ?

— Du gâteau au chocolat avec de la glace à la vanille.

Si Dieu avait voulu que je perde du poids, il se serait arrangé pour

qu'on mange des épinards à la crème pour le dessert.

Albert Klouhn est arrivé à 18 heures pile.

— Je ne suis pas en retard ? Je bossais et j'ai perdu toute notion du temps. Je suis désolé, si je suis en retard.

— Vous n'êtes pas en retard, l'a rassuré ma mère, vous êtes pile à l'heure.

Nous savions tous qui était en retard. Joe. Le rôti, les haricots verts et la purée de pommes de terre étaient déjà sur la table et la place de Joe était encore vide. Mon père a découpé la viande et s'est emparé de la première tranche. Mamie s'est servi une portion de purée et a passé le plat à droite. Ma mère a consulté sa montre. Toujours pas de Morelli. Mary Alice a henni puis a claqué la langue et a fait galoper ses doigts autour de son verre d'eau.

— La sauce, a réclamé mon père.

Chacun s'est redressé sur son siège et nous lui avons fait passer la saucière.

Mon assiette débordait de rôti et de pommes de terre baignant dans la sauce. J'avais aussi un petit pain beurré, quatre haricots et une bière. Je n'avais pas encore osé toucher au repas : j'étais plongée dans un dialogue intérieur avec mon stupide moi. *Mange, me disait mon stupide moi. Tu dois garder des forces. Et si tu te faisais renverser par un camion demain et que tu mourais ? Hein ? Tu aurais fait un régime pour rien. Régale-toi !*

Ma mère m'observait.

— Tu n'es pas si grosse que ça. Je t'ai toujours trouvée trop mince.

Klouhn a relevé la tête et a regardé autour de lui.

— Qui est gros ? Moi ? Je sais que je suis un peu enveloppé. J'ai toujours été comme ça.

— Tu es parfait, mon Bisounours d'amour.

Mamie a vidé son verre de vin d'un trait et s'en est servi un autre. Une portière a claqué dans la rue, tout le monde s'est figé. Quelques instants plus tard, la porte d'entrée s'est ouverte et Morelli a débarqué dans la salle à manger.

— Désolé d'être en retard, a-t-il dit à ma mère. J'étais coincé au boulot.

Il s'est approché de moi, a posé un baiser amical sur ma tête et a

pris place à table.

Il y a eu un soupir de soulagement collectif. Ma famille redoutait que Morelli ne soit ma dernière chance de mariage. Surtout si j'avais pris du poids.

— Quoi de neuf ? ai-je demandé à Morelli.

— Rien.

J'ai regardé ostensiblement ma montre.

— N'en rajoute pas, m'a chuchoté Morelli en souriant pour les autres. Tu roules toujours avec le pick-up ? Je ne l'ai pas vu devant.

— Il est dans le garage.

— Tu vas vraiment te lancer à la poursuite de Ward ?

— C'est mon boulot.

Nos regards se sont croisés un moment et j'ai senti des menottes se refermer autour de mon poignet gauche.

— C'est une blague ?

J'ai levé le bras pour l'inspecter. Le deuxième bracelet pendait dans le vide.

— C'est une blague entre nous, a déclaré Morelli au reste de la table. Puis il a refermé l'autre moitié des menottes sur son poignet droit.

— C'est coquin, a remarqué Mamie.

— Je ne peux pas manger comme ça, ai-je objecté.

— Tu manges de la main droite, j'ai menotté la gauche.

— Je n'arriverai pas à couper ma viande. Et puis je dois aller aux toilettes.

Morelli a secoué la tête.

— Quelles excuses pourries.

— Je te jure que j'ai besoin. C'est la bière.

— Très bien, j'y vais avec toi.

Les autres ont étouffé un cri de surprise. Un morceau de rôti est tombé de la bouche de mon père, la fourchette de ma mère lui a échappé des doigts et a rebondi dans son assiette. Nous n'étions pas le genre de famille où on va aux toilettes ensemble. Chez moi, on admettait à peine *utiliser* les toilettes.

Morelli a jeté un regard circulaire et a lâché un petit soupir de défaite. Il a plongé sa main libre dans la poche de sa chemise, il a sorti la clé et m'a libérée.

Je me suis levée d'un bond et j'ai couru jusqu'à la salle de bains au

premier. J'ai verrouillé la porte, ouvert la fenêtre et j'ai grimpé sur le toit du petit porche du jardin. J'avais commencé à emprunter cette issue de secours dès le collège. J'étais douée. Je me suis suspendue au rebord du toit et je me suis laissée tomber par terre.

Morelli m'a attrapée, m'a tournée vers lui et m'a plaquée contre le mur. Il s'est penché vers moi en souriant.

— Je savais que tu tenterais de t'échapper par là.

Même si c'était un peu tordu, j'étais contente que Morelli ait déjoué ma stratégie. C'était rassurant de savoir qu'il faisait attention aux détails.

— Bien joué, l'ai-je félicité.

— Ouais.

— Et maintenant ?

— On retourne à table et quand le dîner est terminé, on rentre à la maison.

— Et demain matin ?

— On fait la grasse matinée, on lit le journal et on emmène Bob en balade dans le parc.

— Et lundi ?

— Je vais bosser pendant que tu restes à la maison et que tu te caches.

Je me suis donné une claque sur la tête.

— Heu ! Problème...

Joe a plissé les yeux.

— Quoi ?

— D'abord, j'ai peur de me cacher chez toi : j'ai peur aussi de me planquer chez moi ou chez mes parents. Je ne veux mettre personne en danger et je ne veux pas faciliter la tâche aux types qui me cherchent. Et si ça ne suffisait pas, je *déteste* quand tu me donnes des ordres. Moi aussi je poursuis des criminels. Je suis un élément essentiel dans ce bordel. On devrait collaborer.

— Tu es folle ? C'était quoi, ton idée ? Que je t'utilise comme appât ?

— Peut-être pas comme appât, non.

Morelli m'a empoignée par le T-shirt, m'a attirée vers lui et m'a embrassée.

C'était un super baiser, mais je n'avais aucune idée de ce qu'il signifiait. J'avais l'impression qu'un baiser de rupture n'impliquerait pas

autant la langue.

— Alors, tu veux m'expliquer ça ? ai-je demandé.

— Il n'y a pas d'explication logique. Je suis complètement paumé. Et tu me mets dans un état de frustration pas croyable.

Je connaissais ce sentiment. J'étais la reine des paumées. Ma tête était mise à prix et j'entretenais des relations étranges avec deux hommes. Je ne savais pas ce qui était le plus effrayant des deux.

— Je choisis la solution lâche : je m'en vais, a repris Morelli. Cette histoire de menottes est un peu flippante et je dois retourner bosser. On surveille la maison du frère de Ward vingt-quatre heures sur vingt-quatre, alors garde tes distances. Je te jure que si je te vois à proximité, je te fais arrêter.

J'ai levé les yeux au ciel et je suis rentrée dans la maison. Je levais si souvent les yeux au ciel ces temps-ci que j'en avais mal à la tête.

Dimanche matin, je me suis examinée dans le miroir de la salle de bains de Ranger. Le spectacle n'était pas beau à voir. Je devais me débarrasser de ces amas graisseux. Je me suis douchée et je me suis habillée en empruntant un T-shirt noir à Ranger. Il était chouette, ample et cachait mes bourrelets.

Je l'avais trouvé facilement, il était impeccablement plié et rangé sur une étagère avec vingt autres identiques. Le sweat à capuche que j'avais emprunté la veille n'avait pas été plus difficile à dénicher : il était impeccablement plié et rangé sur une étagère, avec six autres du même type. J'ai compté treize pantalons de treillis noirs, treize jeans noirs et treize chemises noires à manches longues, impeccablement repassées, assorties aux pantalons. Un blaser en cachemire noir, une veste en cuir noir, une veste en jean noire, trois costumes noirs, six chemises en soie noires, trois pulls légers en cachemire... noirs.

J'ai ouvert les tiroirs. Des chaussettes fines noires, des chaussettes de sport noires et grises. Des survêts noirs. J'ai repéré un petit coffre-fort et un tiroir fermé à clé. J'imaginai que c'était là qu'il rangeait ses armes.

Rien de tout ça ne m'intéressait particulièrement. La triste vérité, c'est que j'avais finalement perdu la bataille contre ma dignité : j'étais à la recherche des caleçons de Ranger. Je ne comptais rien faire de coquin une fois que je les aurais trouvés, j'étais juste curieuse de voir ce qu'il

portait. J'avais fait preuve de retenue en attendant si longtemps avant de fouiner dans ses affaires.

J'avais fouillé tout le dressing et, sauf si Ranger gardait ses slips dans son coffre, je devais en conclure qu'il ne portait jamais rien sous son pantalon.

J'ai fait un de ces gestes idiots qui consiste à s'éventer avec les mains, comme le faisaient les femmes dans les films d'avant-guerre pour montrer qu'elles avaient chaud. Je ne sais pas du tout pourquoi j'ai fait ça, d'autant plus que ça n'a absolument pas fait redescendre ma température corporelle. Je pensais à Ranger dans son pantalon de treillis noir et mes joues brûlaient, comme si j'avais pris un coup de soleil. D'autres parties de mon corps s'échauffaient aussi.

Il me restait un tiroir à inspecter. Je l'ai ouvert doucement et j'ai jeté un œil à l'intérieur. Un seul boxer en soie noire. Rien qu'un. Qu'est-ce que ça signifiait, nom de nom ?

Tout à coup, je me suis sentie un peu perverse, alors j'ai refermé le tiroir avec précaution, j'ai couru à la cuisine, j'ai ouvert la porte du frigo et j'ai laissé le froid s'abattre sur moi.

J'ai baissé les yeux et j'ai remarqué que je ne voyais plus mes orteils. J'ai poussé un grognement mental.

— Fini les céréales bourrées de sucre au petit déj, ai-je annoncé à Rex. Plus de beignets, de chips, de pizza, de glace ou de bière.

Rex était retranché dans sa boîte de soupe : impossible de savoir ce qu'il pensait de mes résolutions.

J'ai mis le café en route, je me suis servi un petit bol des céréales de Ranger, j'y ai ajouté du lait écrémé. *J'aime bien ces céréales*, me suis-je dit. *Elles seraient encore meilleures avec un peu de sucre et du chocolat*. J'ai terminé mon bol et je me suis servi une grande tasse de café que j'ai emportée au salon. J'ai allumé la télé.

À midi, j'en avais déjà marre de la télé et je commençais à me sentir claustro. Je n'avais pas eu de contact avec Morelli et j'interprétais ça comme un mauvais signe, d'un point de vue romantique et professionnel. Je l'ai appelé sur son portable et j'ai retenu mon souffle pendant que ça sonnait.

— Oui ?

— C'est Stéphanie. Je viens aux nouvelles.

Silence.

— Comme tu ne m'as pas appelée, j'en déduis que tu n'as pas arrêté

Ward.

— On surveille la maison de son frère et, jusqu'à présent, Anton ne s'est pas pointé.

— Vous ne surveillez pas le bon endroit. C'est par sa petite amie que vous le coincerez.

— J'ai aucun moyen de pression sur sa nana.

— Moi, si. Sa mère a mis sa maison en gage pour la caution. Je peux la menacer de saisie.

Nouveau silence.

— T'aurais pu me le dire hier !

— Je boudais.

— Heureusement pour toi, t'es craquante quand tu boudes. Bon, c'est quoi, le plan, alors ?

— Je rends visite à la mère et je lui mets la pression. Je te communique les infos que je récolte et tu te charges de l'arrestation.

La petite amie d'Anton Ward, Lauralene Taylor, habitait chez sa mère, sur Hancock Street. Je tenais à interroger les Taylor seule : ma venue semblerait moins menaçante et je ne voyais pas pourquoi j'aurais besoin d'aide. C'était une mission simple, dans un quartier un peu secoué, mais éloigné de la zone rouge que je ne devais pas fréquenter.

Les maisons étaient petites, leur état de décrépitude était plus ou moins avancé, la plupart étaient divisées en appartements hébergeant plusieurs familles. Le niveau économique moyen semblait juste un cheveu au-dessus du désespoir total. Les habitants étaient, dans leur écrasante majorité, des travailleurs pauvres.

Je suis passée devant chez Francine Taylor et comme je n'ai repéré aucun signe de vie, j'ai jugé que je ne risquais rien en approchant. J'ai garé la Lincoln un peu plus loin, j'ai verrouillé les portières et je suis revenue sur mes pas.

La baraque n'était pas la pire de toutes. Le vert de la façade était passé, il stagnait quelque part à mi-chemin entre le bois nu et la peinture fraîche. Les volets étaient des premiers prix, mais tous relevés au même niveau. Le petit porche était recouvert d'un gazon artificiel vert résistant. Les meubles de terrasse consistaient en une chaise pliante en métal rouillé et un gros cendrier en verre débordant de mégots.

J'ai tendu l'oreille avant de frapper. Je n'ai entendu ni hurlements, ni coups de feu, ni grognements de gros chien. Juste le son étouffé d'un poste de télévision. Jusqu'ici, tout allait bien. J'ai frappé un coup et j'ai attendu. Puis j'ai recommencé.

Une gamine enceinte jusqu'aux yeux est venue ouvrir. Elle avait une dizaine de centimètres de moins que moi et portait un survêt rose qui n'était pas conçu pour la maternité. Elle avait un visage de poupon, sans aspérité. Ses cheveux avaient été lissés et décolorés en blond

vénitien. Elle avait la peau foncée et ses yeux bridés lui donnaient une allure asiatique. Elle était bien trop jolie pour Anton Ward et bien trop jeune pour être enceinte.

— Ouais ?

— Loralene Taylor ?

— Vous êtes de la police ou vous bossez pour les services sociaux : j'veux aucun des deux.

Elle a essayé de refermer la porte, mais mon pied était dans le chemin.

— Je représente l'agent de caution d'Anton. Il est ici ?

— S'il était là, vous seriez morte.

Loralene a dit ça comme si c'était une bonne chose et m'a laissé le temps de rectifier l'opinion que j'avais d'elle.

— Anton doit fixer un nouveau rendez-vous pour sa comparution devant le tribunal.

— Ouais, dans vos rêves.

— Votre mère a placé cette maison en gage. Si Anton ne se présente pas devant le juge, elle perdra sa maison.

— Anton prendra soin de nous.

Mme Taylor a rejoint sa fille et je me suis présentée.

— J'ai rien à vous dire. C'est le père de mon futur petit-fils. Vous devez voir ça avec lui.

— C'est vous qui avez signé les documents de la caution. Vous avez utilisé votre maison comme garantie. Si Anton ne se présente pas au tribunal, elle sera saisie.

— Il ne laissera pas faire ça. Il a des relations.

— Il n'a aucune relation. S'il reste dans le coin, nous le coincerons et il ira en prison. La seule autre possibilité, c'est la fuite. Et s'il part en cavale, il ne s'encombrera pas d'une femme enceinte. À ce moment-là, ça lui sera bien égal que vous perdiez votre toit. Vous vous retrouverez à la rue toutes les deux, sans rien.

C'était la pure vérité. Francine le savait. Elle n'était pas aussi bête que sa fille.

— Je savais que j'aurais pas dû engager ma baraque pour lui. J voulais juste qu'il revienne sur le droit chemin, pour Loralene.

— Ce taudis ne vaut pas un clou, toute façon, est intervenue Loralen.

— Je bosse comme une dingue pour rembourser cette maison, a

protesté Francine. C'est un toit au-dessus de ta tête et ce sera bientôt le seul au-dessus de la tête de ton bébé. Je refuse de perdre ma baraque pour un *loser* comme Anton Ward.

— J'm'en fous de c'que les autres pensent. Je larguerai pas Anton et tu peux rien y faire. Y va m'épouser. Et y m'sortira de ce trou. On a des projets.

J'ai tendu ma carte à Francine en lui demandant de m'appeler si elle avait des infos sur Ward. J'ai souhaité bonne chance à Loralene avec son bébé et elle m'a dit d'aller me faire foutre. J'essaie de ne pas porter de jugements de manière générale, mais l'idée que Loralene Taylor et Anton Ward allaient avoir une descendance était flippante.

Je suis retournée à la Lincoln et je suis restée un moment au volant, à observer la maison des Taylor. Au petit déj, j'avais juste avalé un bol de nourriture pour lapins et rien du tout à midi. Je mourais de faim et je n'avais rien à me mettre sous la dent dans la Lincoln. Pas de donut à la crème, pas de Big Mac, pas de maxi frites.

Je manquais de motivation pour retrouver mes deux nouveaux DDC. Harold Pancek courait toujours, mais, en réalité, je m'en fichais. Seul Anton Ward m'intéressait. Je voulais qu'il se retrouve derrière les barreaux. J'aurais préféré ne pas me charger moi-même de son arrestation, même si je me sentais relativement en sécurité. J'ai tout de même décidé de rester là.

À 16 heures, j'étais toujours en planque devant chez les Taylor. Je m'ennuyais à mourir et j'avais si faim que j'aurais volontiers dévoré les sièges. J'ai appelé Lula, je lui ai dit que j'étais sur Hancock Street et je lui ai demandé de m'amener à manger. N'importe quoi qui ne fasse pas grossir.

Cinq minutes plus tard, la Firebird se rangeait derrière moi. Lula en est sortie et m'a tendu un sac en papier :

— Qu'est-ce qui se passe ? J'ai raté un épisode ?

— Je suis en planque pour vérifier que Loralene n'a pas un rendez-vous galant ce soir.

J'ai regardé dans le sac. Il contenait une bouteille d'eau et un œuf dur.

— Faut que t'évites les glucides. C'est comme ça que j'ai perdu du poids. J'ai suivi un régime protéiné. Puis j'ai craqué et j'ai repris tous mes kilos, mais c'était quand même mon régime préféré. Surtout si on met de côté la fois où j'ai englouti un kilo de bacon et que j'ai vomi.

J'ai mangé l'œuf et j'ai bu l'eau. J'ai envisagé de manger aussi le sac, mais j'avais trop peur qu'il ne contienne des glucides.

— Je ferais mieux de rester avec toi au cas où il arriverait un truc dangereux et que t'aurais besoin que j'écrase quelqu'un.

Je l'ai observée.

— Tu n'as rien de mieux à faire ?

— Rien, putain ! J'suis entre deux mecs en ce moment. Et y a que dalle à la télé.

Elle a sorti un paquet de cartes de son sac.

— Je m'suis dit qu'on pourrait jouer au rami.

À 18 heures, Lula a décrété qu'elle devait faire une pause pipi. Elle est partie dans la Firebird et est revenue une demi-heure plus tard avec du sucre glace plein le T-shirt.

— C'est vraiment dégueulasse ! T'as du culot de t'éclipser pour aller chercher de la bouffe et ne rien me ramener !

— Tu es au régime !

— Le régime, c'est pas la grève de la faim !

— Je comptais passer à la maison pour aller aux toilettes puis je me suis dit pourquoi ne pas utiliser celles de Dunkin' Donuts ? Je pouvais tout de même pas faire ça sans acheter des beignets. C'est pas poli.

Je lui ai adressé un signe de la main italien qui ne signifiait pas *tourne à gauche*.

— Putain, t'es vachement à cran quand t'as pas ton donut, a conclu Lula.

Un peu plus d'une heure plus tard, l'éclairage public s'est allumé. Hancock Street se préparait pour la nuit. Lula et moi ne pouvions plus jouer aux cartes dans le noir, nous avons donc décidé de tuer le reste du temps avec le jeu des vingt questions.

— Je pense à un animal, a déclaré Lula. Et j'ai la fesse endormie. Qu'est-ce qui te fait croire que Loralene va voir son mec ce soir ?

— Elle a des nouvelles à annoncer à Anton et je parie qu'elle va s'en servir pour un rencard.

Juste à ce moment-là, la porte d'entrée des Taylor s'est ouverte et Loralene est sortie.

— T'es futée. T'es toujours en train de cogiter. Et tu connais tout sur les stratégies féminines.

Loralene a regardé à gauche et à droite. Nous nous sommes pétrifiées. Nous étions garées quelques maisons plus loin et nos

silhouettes étaient facilement repérables. Heureusement, nous n'étions pas sous un lampadaire et Lauralene n'a pas eu l'air de nous apercevoir. Elle portait toujours son survêt rose et n'avait pas de sac à main. Elle s'est mise à marcher dans la rue, dans la direction opposée à la nôtre.

— Elle va le retrouver, a observé Lula. Et elle veut pas que Maman le sache.

La gamine a tourné à l'angle de la rue et je l'ai suivie prudemment, sans allumer les phares. Elle a parcouru deux pâtés de maisons avant de monter sur le siège arrière d'une voiture garée. La bagnole était dans l'ombre, impossible de distinguer le modèle ou de voir les occupants à cette distance. Elle était petite et peut-être vert foncé.

Je me suis arrêtée à quelques maisons d'eux et je me suis rangée le long du trottoir, sans couper le moteur. Il n'y avait pas de véhicule entre la voiture de Lauralene et la mienne.

— On est trop visibles, a protesté Lula. Il suffit qu'elle se retourne pour nous voir.

J'étais d'accord, mais je ne voulais pas passer devant eux et risquer que Lauralene me reconnaisse. Je préférais rester planquée dans la pénombre.

Au bout d'un moment, la voiture devant nous s'est mise à bouger dans tous les sens.

— Regarde-moi ça, m'a dit Lula. Elle est enceinte de sept mois, putain, et ils font des cochonneries à l'arrière d'une caisse minuscule. Ils ont même pas pris la peine de s'éloigner un peu.

— Ils devaient être pressés.

— Eh ben, désolée, mais je trouve ça minable. Il aurait pu au moins voler une tire avec un siège arrière plus large. C'est une femme enceinte qu'il saute. Ça aurait été trop demander qu'il dénicher une Cadillac ? Tous les vieux à Hamilton en ont une. Ces bagnoles prennent la poussière : elles n'attendent qu'une chose, qu'on les vole.

— Il ne se contente pas de sauter. J'ai jamais vu une voiture secouée comme ça.

— Il va foutre en l'air les amortisseurs s'il continue à un rythme pareil.

Des grognements sont parvenus jusqu'à nous et nous avons baissé nos fenêtres pour mieux entendre.

— Soit c'est un super coup, soit l'accouchement a commencé, a commenté Lula.

Elle s'est penchée en avant et a plissé les yeux pour mieux voir.

— C'est ses fesses, ça ? Qu'est-ce qu'il fout, putain ? Comment est-ce qu'il a réussi à coller son cul contre la lunette arrière ?

La scène était à la fois horrible et fascinante.

— On devrait le choper avant qu'il ait terminé, a suggéré Lula. Ce sera plus facile de lui passer les menottes tant qu'il a une érection et qu'il peut pas réagir vite.

Lula avait sans doute raison, mais je ne me voyais pas menotter Anton Ward tant qu'il agitait la queue. Le mois précédent, Morelli et moi avions loué un film porno et ça ne manquait évidemment pas de scènes de copulation. J'avoue que le spectacle avait été assez fascinant, un peu comme quand on a le regard irrésistiblement attiré par un accident. Mais c'était du cinéma, rien de plus. Ici, c'était Anton Ward en chair et en os, qui secouait la voiture dans laquelle se trouvait Lauralene Taylor, enceinte de sept mois. Beurk. J'étais déjà trop près de la scène comme ça.

— Oh oh, a fait Lula. La bagnole ne bouge plus.

Nous avons passé la tête par la vitre et tendu l'oreille. Silence.

— Y m'donne pas l'impression d'être le genre de type qui s'attarde après avoir tiré son coup, a remarqué Lula.

Nous avons bondi hors de la Lincoln et nous avons couru jusqu'à la voiture de Ward. Une paire de menottes était glissée dans la ceinture de mon jean, je serrais la lampe torche Maglite de Ranger dans une main et du spray au poivre dans l'autre. Lula fouillait son sac à la recherche d'un pistolet, sans cesser de trotter.

J'ai pris une profonde inspiration, j'ai imploré Dieu pour qu'Anton et Lauralene ne soient pas à poil et j'ai braqué le faisceau de la Maglite vers l'intérieur de la bagnole.

Les fesses nues d'Anton Ward brillaient sous la lumière.

— Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? a-t-il crié.

— Oups, ai-je fait. Désolée, je croyais que vous aviez terminé.

— C'était sans doute un simple changement de position, a suggéré Lula.

— Espèce de grosse vache, a hurlé Ward à Lauralene, tu m'as piégé ! Et il lui a collé un coup de poing dans la figure.

J'ai lâché la Maglite et le spray et je me suis penchée à l'intérieur de la voiture pour attraper Ward, mais il gesticulait tellement que j'ai juste réussi à agripper son pantalon. Il s'est tortillé pour s'en extraire, s'est

jeté de l'autre côté et a pris la fuite.

Je l'ai poursuivi au pas de course. Il a tourné au coin et continué à cavalier. Il était plus jeune que moi et sans doute en meilleure forme physique, mais il courait complètement à poil, à l'exception de ses chaussettes. J'espérais que ses chaussettes le ralentiraient, sans parler de sa plomberie qui s'agitait sous la brise nocturne.

Les pas de Lula martelaient le trottoir dix mètres derrière moi. C'était réconfortant de savoir qu'il y avait plus lente que moi.

Ward a coupé par une ruelle étroite entre des maisons, a sauté par-dessus une palissade et a atterri la tête la première parce que son pied était resté coincé dans l'obstacle.

Il était pas très costaud, mais se battait comme un acharné. Nous avons roulé sur le sol en jurant et en se griffant. Agripper un type nu comme un ver n'est pas évident du tout. Je ne trouvais pas de prise. Il m'a décoché un coup de genou dans l'estomac et j'ai roulé plus loin, pliée en deux de douleur.

— Dégage ! m'a hurlé Lula. Je le tiens !

Elle s'est élancée droit sur Anton Ward, en répétant à la perfection la scène avec Roger Banker. Quand l'air a quitté les poumons d'Anton Ward au moment de l'impact, j'ai senti un grand souffle de vent puis plus rien. Ward était immobilisé sur le dos, les bras en croix, les yeux ouverts fixant le vide.

Lula l'a touché du bout du pied.

— Vous êtes pas mort, quand même ?

Ward a cligné des yeux.

— Il est pas mort. Dommage, hein ?

Je lui ai passé les menottes et on s'y est pris à deux pour le remettre debout.

— Pas besoin de le fouiller pour vérifier s'il est armé, a rigolé Lula. C'est l'avantage de poursuivre un mec à poil. Tu as vu, c'était ma prise spéciale. Faut que je lui donne un nom. Tu vois le truc, comme The Rock, le catcheur qui a des prises comme sa descente du coude qu'il a appelée *Le coude du peuple* ? Je vais baptiser la mienne *La bombe du cul de Lula*.

Ward s'est mis en route en marmonnant.

— T'es morte, m'a-t-il lancé.

— On a tellement la trouille qu'on tremble, a rétorqué Lula. Regarde-moi : on dirait qu'j'ai Parkinson. On se fait menacer par un

mec en tenue d'Adam. Tu crois qu'tu nous fiches la frousse ? T'es même pas fichu de garder tes fringues sur les fesses.

— Si vous vous en prenez à moi, vous aurez affaire à la Nation. Si cette pute de chasseuse de primes est encore en vie, c'est uniquement parce qu'on l'a réservée pour l'Éboueur.

Ward m'a adressé un sourire mauvais.

— Il va te plaire. On m'a dit qu'il savait s'y prendre avec les pétasses.

Quand nous sommes arrivés dans la rue, j'ai vu la Lincoln garée le long du trottoir, mais la bagnole de Ward avait disparu.

— Putain ! Cette connasse s'est barrée avec ma caisse !

C'était pas un drame, sauf que ses vêtements étaient à l'intérieur. Nous l'avons regardé.

— Pas question qu'il pose son sale cul nu sur les sièges de ma Firebird !

J'avais pas trop envie non plus que ses fesses soient en contact avec les fauteuils de mon épave. Je n'étais pas dingue de la Lincoln, mais c'est tout ce que j'avais pour le moment.

— Je vais appeler Morelli. Ils n'ont qu'à venir le chercher.

— Tu as menotté Ward ? m'a demandé Morelli après un silence de mort.

— Oui et je me disais que tu pourrais venir le chercher.

— Tu étais censée m'appeler pour l'arrestation.

— J'ai oublié. Tout s'est passé trop vite. J'ai été prise au dépourvu.

Dix minutes plus tard, deux véhicules de police tournaient au coin de la rue. Robin Russell est sortie du premier et s'est approchée de moi.

— Oh, bordel, il est à poil ! Je ne suis pas assez payée pour le boulot que je fais.

— C'est pas notre faute, s'est justifiée Lula. On l'a chopé en pleine action. Il était à l'arrière d'une Hyundai et il baisait comme un chien.

Carl Costanza suivait Russell. Il a examiné Ward des pieds à la tête et m'a regardée en riant.

— Tu veux me donner les détails ?

— Non, t'as qu'à les inventer.

— Ça va plaire à Joe.

— Où est-il ?

— Il attend au poste. Il avait peur de se faire coffrer pour homicide s'il ne se calmait pas avant de te voir.

Robin a passé un bras amical autour des épaules de Costanza.

— J'ai un grand service à te demander.

— Pas question.

Robin a plissé les yeux.

— Tu ne sais même pas ce que j'allais dire.

— T'allais me faire les yeux doux pour que je prenne ce type dans ma bagnole.

— Pas du tout... Bon, d'accord, si.

Elle a fixé Costanza du regard.

— Combien ça me coûterait ?

Costanza s'est contenté de sourire.

— Tu fais honte à l'uniforme.

— J'essaie.

Russell a pris Ward par le bras et l'a tiré vers elle.

— Je vais vous asseoir sur le *Trenton Times*. Et je veux pas voir vos fesses bouger de ce journal.

— C'était rigolo, a commenté Lula. La scène valait la peine d'attendre.

J'étais contente d'avoir capturé Ward, mais je n'aurais pas qualifié l'événement de « rigolo ». J'ai déposé Lula à sa Firebird, je l'ai remerciée pour son aide et je suis partie vers le poste de police. J'aurais préféré me réfugier chez Ranger et m'abrutir l'esprit devant sa télé grand écran, mais je devais m'assurer que le mérite de l'arrestation me serait attribué. Et je devais récupérer mon reçu.

Le poste n'est pas dans la partie la plus huppée de la ville, le parking est en face et il n'est pas surveillé. Il était trop tard, il faisait trop noir et j'avais trop peur pour risquer le parking public. Je me suis donc garée illégalement sur un des emplacements réservés aux véhicules de police. J'ai sonné à la porte de derrière et j'ai foncé droit à l'accueil. Ward était attaché à un banc, toujours en tenue d'Adam, même si quelqu'un avait eu la présence d'esprit de couvrir son entrejambe d'une serviette.

— Hé, salope, tu veux jeter un œil sous la serviette. Voir une dernière fois le grand bonhomme ?

Ward a ponctué ses paroles de bruits de baisers mouillés.

J'avais déjà trop vu « le grand bonhomme » à mon goût. Il n'était d'ailleurs pas si grand que ça et n'avait rien de fascinant. Pour ne rien arranger, les bruits de succion me tapaient sur les nerfs. J'ai gardé la

tête basse en attendant mon bout de papier. Je n'avais pas envie de tomber sur Morelli. Je ne savais d'ailleurs pas s'il était dans le bâtiment. Ce serait trop cool de parvenir à sortir avant qu'il ne me tombe dessus. Je me suis dit que le temps et l'espace étaient de mon côté.

C'était un nouveau derrière le bureau. Il était très lent, il voulait s'assurer qu'il faisait tout dans les règles. J'ai eu du mal à ne pas lui arracher le reçu des mains.

— Pressée ?

— J'ai des urgences à régler.

J'ai saisi ma paperasse, j'ai tourné les talons et je suis sortie de l'immeuble. J'ai évité de croiser le regard de Ward, au cas où la serviette aurait glissé, ou pire, au cas où elle aurait été en mouvement. La porte de derrière s'est refermée derrière moi et j'ai poussé un cri : Morelli m'a agrippée par le bras et m'a tirée sur le côté.

— Putain, ai-je lâché, une main sur le cœur. Tu m'as fichu une de ces trouilles. Je déteste quand tu me prends par surprise comme ça.

Je ne savais pas si j'avais crié *parce que je ne savais pas* qui c'était ou *parce que je le savais*, justement.

— Ça va ?

— Oui, je crois. Juste des palpitations. Ça m'arrive souvent ces temps-ci.

— Maintenant que tu as eu l'occasion de voir Ward de près, tu es sûre que c'est le Diable rouge ?

— Certaine.

— Et il était dans la baignoire quand Gazarra s'est fait tirer dessus ?

— Oui.

Une voiture de patrouille s'est arrêtée pour une livraison. Nous nous sommes reculés pendant que deux flics tiraient Loralene du siège arrière.

— Qu'est-ce qu'elle a fait ? ai-je demandé.

— Elle a brûlé un feu rouge au volant d'un véhicule volé et elle roulait sans permis.

Loralene avait les yeux rouges d'avoir pleuré.

— Elle a eu une sale nuit, ai-je expliqué à Morelli. Et elle est enceinte. Tu pourrais peut-être lui parler. Elle a bien besoin d'un ami, je pense.

J'ai appelé Francine pour la prévenir que Ward avait été arrêté. Puis je lui ai dit que Loralene était au poste.

— Bon, tu vas faire quoi, maintenant ? a voulu savoir Morelli.

— Je rentre à la maison. Tu peux me piquer avec une fourchette, je suis cuite à point.

— Et c'est où, la maison ?

— C'est un secret.

— Je pourrais le découvrir, si j'y consacrais un peu d'énergie.

— Et moi, je te le dirais, si je pouvais te faire confiance.

Morelli m'a adressé un sourire crispé. On ne pouvait pas lui faire confiance. Nous le savions tous les deux. Il me traînerait hors de ma cachette contre mon gré, s'il le jugeait bon.

— Tu as besoin d'une escorte ? Tu t'es garée dans le parking public ?

— Non, je stationne illégalement à la place du chef.

Morelli a jeté un coup d'œil en direction de l'emplacement du boss.

— La Lincoln ? Qu'est-ce qui est arrivé au pick-up ?

— Trop voyant.

Mon portable a sonné à 6 h 45 lundi matin. C'était Morelli.

— L'Éboueur a rayé le deuxième membre du gang de sa liste. Je te passe les détails. Disons juste que ça nous a pris moins de temps de retrouver les parties du corps cette fois-ci, parce qu'on savait où chercher.

C'est pas le genre d'info qui fait du bien, quand on a l'estomac vide. Je me suis levée et j'ai rejoint la cuisine pour saluer Rex. Je me suis préparé du café, que j'ai bu avec mon bol maigrichon de céréales saines et insipides. Comme après deux tasses brûlantes je n'avais toujours pas assez de motivation pour commencer ma journée, je suis retournée au lit.

Le téléphone a de nouveau sonné à 8 heures. C'était Connie.

— Tu te rappelles pour Carol Cantell ?

— Bien sûr. De quoi étais-je censée me souvenir ?

— Elle doit se présenter devant le juge aujourd'hui.

Merde. J'avais complètement zappé.

— À quelle heure a-t-elle rendez-vous ?

— Elle est censée se présenter à 9 heures, mais l'audition n'aura certainement pas lieu avant le début d'après-midi.

— Appelle sa sœur et demande-lui de se pointer chez Carol. Je

passerai chercher Lula à l'agence dans une demi-heure.

Pas le temps pour une douche. J'ai emprunté une casquette et un nouveau T-shirt dans la réserve de Ranger puis j'ai enfilé mon dernier jean propre. J'étais dans l'ascenseur quand j'ai réalisé que j'avais fermé le dernier bouton de mon pantalon. Hourra. Le régime faisait de l'effet. Tant mieux, parce que je le détestais. Je cherchais à tout prix une excuse pour arrêter.

J'ai ouvert la barrière avec la télécommande et j'ai couru jusqu'à la Lincoln. Je me garais plus près, maintenant que je ne roulais plus dans le pick-up : je ne craignais plus autant de me faire surprendre par les hommes de Ranger. Au premier feu rouge, j'ai appelé Cantell.

— Quoi ? a-t-elle crié. Quoi ?

— C'est Stéphanie Plum, ai-je annoncé de ma voix la plus douce et la plus apaisante. Comment ça va ?

— Je suis énorme. Voilà comment ça va, putain. J'ai rien à me mettre. J'ai l'air d'une baleine.

— Vous n'avez pas oublié votre rendez-vous au tribunal ?

— J'y vais pas. Je ne rentre dans aucun de mes vêtements, tout le monde va se moquer de moi. J'ai bouffé toute une camionnette de chips, nom d'un chien !

— Lula et moi arrivons pour vous aider. Ne bougez pas.

— Dépêchez-vous. Je pète un câble. Il me faut du sel. De la graisse. Quelque chose de croustillant dans la bouche. J'ai de la fièvre !

Cindy était assise sur le perron de la maison de Carol quand nous sommes arrivées.

— Elle refuse de me laisser entrer. Je sais qu'elle est là, je l'entends faire les cent pas.

J'ai frappé à la porte.

— Carol, ouvrez, c'est Stéphanie.

— Vous avez de la nourriture ?

J'ai froissé un paquet de Cheetos pour qu'elle l'entende à travers la porte.

— Nous nous sommes arrêtées en route pour acheter des Cheetos, pour que vous teniez le coup au tribunal.

Carol a entrouvert la porte.

— Montrez-moi ça.

Je lui ai mis le paquet sous le nez. Elle me l'a arraché des mains, l'a ouvert et a enfourné une poignée de chips.

— Oh oui, a-t-elle fait sur le ton qu'employait Lowanda pendant sa séance de téléphone rose. Je me sens déjà mieux.

— Je pensais que vous aviez réussi à dominer votre désir de Cheetos ?

— Je ne supporte pas le stress. C'est hormonal.

— C'est mental, oui, a corrigé Lula. Vous êtes tarée.

Nous avons suivi Carol dans les escaliers, puis dans sa chambre.

— Je me suis coiffée, je me suis maquillée puis quand j'ai voulu m'habiller, c'est comme si j'avais fait un pet cérébral.

Nous sommes restées dans l'embrasure pour examiner le champ de bataille. On aurait dit que son armoire avait explosé, puis que la pièce avait été mise à sac par des macaques.

— J'imagine que vous n'arriviez pas à décider quoi mettre, a observé Lula en enjambant le carnage.

— Je ne rentre dans rien !

— Vous auriez pu vous en rendre compte hier, a commenté Lula. Vous pensez jamais à planifier ?

Je ramassais les vêtements roulés en boule par terre, espérant dénicher un pantalon à taille élastique, un top ample et un foulard, le tout assorti si possible.

— Donnez-moi un coup de main. Commençons par un pantalon. Un noir, ce serait bien. Tout va avec le noir.

— Ouais, puis on ne voit pas les trous de cellulite, a renchéri Lula. Et le noir, ça amincit vachement.

Dix minutes plus tard, nous avons réussi à faire rentrer Carol au chausse-pied dans un pantalon noir. Le bouton n'était pas fermé, mais sous la chemise en coton bleu foncé qui descendait jusqu'à la taille, ça ne se remarquait pas.

— C'est bien que vous ayez ce chemisier ample, a déclaré Lula.

Carol a baissé les yeux vers le vêtement.

— C'est une chemise de nuit.

— Vous n'avez pas un top ample qui ne soit pas une chemise de nuit ? ai-je demandé.

— Non, ils sont tous couverts de taches de Cheetos. C'est difficile à faire partir ces traces orange.

— Vous savez quoi ? ai-je dit. Je trouve cette tenue très jolie.

Personne ne saura que vous portez une chemise de nuit. On dirait un chemisier, tout simplement. Et la couleur vous va bien.

— Oui, ont acquiescé Lula et Cindy, la couleur est bien.

— Bon, ai-je conclu, nous sommes prêtes à partir.

— J'ai son sac et sa veste, a annoncé Cindy.

— J'ai une serviette pour qu'elle ne se couvre pas de miettes de Cheetos pendant le trajet, a ajouté Lula.

— Je ne peux pas ! a sangloté Carol.

— Mais si, vous allez y arriver.

— Donnez-moi une dose ! Il me faut ma dose.

Je lui ai tendu un nouveau paquet de Cheetos. Elle l'a ouvert et a englouti des poignées de chips.

— Faut y aller mollo, lui a conseillé Lula. Vous avez une longue journée devant vous, faudrait pas tomber à cours de munitions.

Carol a serré le sac contre sa poitrine et nous l'avons gentiment poussée vers l'escalier, puis vers la voiture.

Une fois Carol Cantell déposée au tribunal, je me suis éclipsée. Lula et Cindy étaient à ses côtés. Cindy portait quatre paquets de Cheetos intacts en réserve. Lula était équipée de menottes et d'un Taser. Elles avaient promis de m'appeler en cas de problème.

Je serais bien restée pour voir comment l'affaire se terminerait, mais je me sentais sale. J'avais besoin d'une douche. Et je devais mettre quelques kilomètres entre les Cheetos et moi. Encore dix minutes en compagnie de Cantell et je me serais battue pour les paquets restants.

Je suis passée devant chez Ranger, mais il y avait trop d'animation pour que je risque de courir jusqu'à l'ascenseur. Quelles étaient mes autres possibilités de me doucher et de déjeuner ? La maison de Morelli en était une. Pratique, mais pas malin. C'était pas le moment d'y retourner. Nous avions encore trop de problèmes non résolus et l'Éboueur surveillait peut-être le coin.

Il valait mieux aller chez mes parents. L'accès par l'arrière était beaucoup plus discret.

Il était presque midi quand je suis arrivée dans le Bourg. Le bus de Sally était garé devant chez mes parents et la voiture de mon père n'était pas dans l'allée. J'étais prête à parier qu'une interminable discussion au sujet du mariage était en cours et que mon père s'était réfugié à l'Elks Lodge.

Je n'ai pas repéré d'Exterminateur bardé d'armes automatiques, assis dans sa voiture avec la musique à fond, mais quelqu'un de corpulence maigre pouvait par exemple se planquer derrière le buisson d'hortensias de Mme Ciak. Je ne devais surtout pas baisser la garde. J'ai donc répété mon numéro de samedi soir : je me suis garée derrière, j'ai rabaisé la capuche du sweat, j'ai fermé les portières de la Lincoln et, à nouveau, j'ai coupé par le jardin des Krezwicki.

Pour éviter d'effrayer ma mère, j'ai retiré le sweat avant d'entrer par-derrière.

Sally, Mamie Mazur, Valérie, ma mère et le bébé étaient installés à la table de la cuisine.

— Tu te caches, c'est ça ? m'a dit ma mère en guise d'accueil. C'est pour ça que tu passes chaque fois par l'arrière.

— Elle se planque parce que les membres d'un gang veulent sa peau, a confirmé Mamie. Quelqu'un va manger ce dernier morceau de gâteau ?

— C'est ridicule, a objecté ma mère, il n'y a pas de gangs à Trenton.

— Redescends sur Terre ! a rétorqué Mamie. Il y a les Sangs, les Merdes et les Reines latinos. Et ça, ce ne sont que des exemples parmi d'autres.

— J'étais pressée ce matin, je n'ai pas eu le temps de passer sous la douche. Je peux en prendre une ici ?

— Bien sûr. C'est vrai que tu as encore rompu avec Joseph ?

— Je n'habite plus chez lui. Je ne sais pas trop à quel point nous

sommes séparés.

Ma mère s'est figée, son radar aux aguets.

— Si tu ne vis plus avec Joseph, où dors-tu ?

Le sujet a attiré l'attention de tout le monde.

— Dans l'appart d'un copain.

— Quel copain ?

— Je ne peux pas le dire, c'est... un secret.

— Oh mon Dieu, a crié ma mère, tu as une liaison avec un homme marié !

— Mais pas du tout.

— Ça, c'est de l'aventure, a commenté Mamie.

Sally a fait claquer l'élastique à son poignet.

— Pourquoi faites-vous ça ? a demandé Mamie.

— J'ai pensé à un mot très sale.

Beurk.

— Je n'ai pas l'intention de discuter, ai-je annoncé. C'est du grand n'importe quoi.

Et j'ai filé à l'étage me doucher.

Une heure plus tard, j'étais lavée, mes cheveux étaient champounés et je jetais un œil dans le frigo. J'avais moins de peau qui pendouillait au-dessus de la ceinture de mon jean. C'est dingue comme la graisse disparaît vite quand on cesse de manger. En revanche, j'étais d'une humeur de chien.

— Qu'est-ce que tu cherches ? m'a demandé ma mère. Ça fait dix minutes que tu es plantée devant la porte ouverte.

— Quelque chose qui ne me fera pas grossir.

— Tu n'es pas grosse, tu ne devrais pas t'en faire.

— Elle doit faire attention au côté Plum de la famille, a rappelé Mamie. C'est à son âge que ça commence. Tu te souviens comme Violette était mince ? Puis à la trentaine, elle s'est mise à gonfler comme un ballon. Maintenant, quand elle prend l'avion, elle est obligée de réserver deux sièges.

— Je ne sais pas quoi manger ! me suis-je exclamée en agitant les bras. Je ne me suis jamais tracassée de mon poids. Qu'est-ce que je suis censée bouffer, bordel ?

— Ça dépend du régime que tu suis, m'a expliqué Mamie. Tu suis la méthode Weight Watchers, Atkins, le régime de South Beach, le régime visqueux, ou celui du sexe ? Personnellement, j'aime bien le régime

visqueux. C'est celui où tu ne peux manger que des aliments visqueux, comme les huîtres, les limaces ou les testicules de taureau crues. Je voulais essayer le régime du sexe, mais je ne comprenais pas toutes les règles. Chaque fois que tu as faim, tu dois te rabattre sur le sexe. Mais ils ne précisait pas quel genre de sexe : seule ou avec un partenaire ? Et puis ils ne disaient rien sur le sexe oral. Je n'ai jamais trop pratiqué ça. Ton grand-père n'était pas très aventurier.

Ma mère a ouvert l'armoire, s'est servi un verre de whisky et l'a vidé d'un trait.

— Alors quel genre de régime as-tu choisi ? a insisté Mamie.

— Le régime Tastykakes, ai-je décrété en prenant un gâteau au caramel.

— Bien joué, a approuvé Mamie. C'est un excellent choix.

— Je retourne au boulot, ai-je annoncé à la cantonade en descendant ma capuche sur mes yeux avant de sortir par-derrière.

Mme Krezwicki était à la fenêtre de sa cuisine quand j'ai traversé son jardin. Elle a pointé une arme sur moi et a fermé un œil pour viser. J'ai soulevé la capuche et je lui ai fait signe. Elle a détourné le canon et a décroché son téléphone mural. Pour appeler ma mère, sans doute.

Je suis montée dans la Lincoln et j'ai roulé jusqu'à l'agence.

— Lula m'a appelée du tribunal, m'a raconté Connie. Cantrell va bien.

— Et Ranger ? Tu as de ses nouvelles ?

— Non, rien.

Zut. Il n'était pas censé rentrer avant au moins une semaine, mais je ne voulais pas qu'il me surprenne dans son lit. Ou pire encore, dans sa douche !

Connie avait les yeux fixés sur ma casquette.

— On dirait la casquette de Ranger.

— Il me l'a donnée.

C'était un bobard très crédible. S'il me donnait son pick-up, pourquoi pas son couvre-chef ? Connie a en tout cas eu l'air de me croire.

— J'aimerais bien qu'il ramène ses fesses ici. Ça ne me plaît pas que tu doives te charger de Rodriguez. Quel genre de gars se balade avec un pouce dans un flacon ?

— Un fou ?

— C'est glauque. Si tu veux, je peux demander à Tank de

t'accompagner.

— Non !

La dernière fois que j'avais bossé avec Tank, il s'était cassé la jambe et son remplaçant avait eu une commotion cérébrale. Je portais la poisse aux associés de Ranger. C'était déjà assez grave que je squatte chez lui, je ne voulais pas aggraver mon cas en décimant ses effectifs. Et, pour être parfaitement honnête, je n'étais pas à l'aise avec Tank. C'était le bras droit de Ranger, celui qui couvrait ses arrières. Il était fiable à cent pour cent, mais n'ouvrait quasiment pas la bouche et ne disait jamais ce qu'il pensait. Alors que j'avais atteint un stade presque télépathique avec Ranger, je n'avais pas la moindre idée de ce qui se passait dans la tête de Tank. Peut-être rien, d'ailleurs.

— Je suis beaucoup plus inquiète pour l'Éboueur que pour Rodriguez.

— Tu l'as déjà vu, l'Éboueur ?

— Non.

— Tu sais à quoi il ressemble ?

— Non.

— Tu sais pourquoi tu es sur sa liste ?

— Faut vraiment qu'il y ait une raison ?

— En général, il y en a une.

— Je peux témoigner que Ward est le Diable rouge et j'ai fait tomber Eugene Brown du capot de la Buick.

— Ça pourrait suffire. Ou ça pourrait être autre chose.

— Comme quoi ?

Connie a haussé les épaules.

— Je ne connais pas les gangs, mais je connais la mafia. Quand la tête de quelqu'un est mise à prix, c'est souvent une question de pouvoir. Soit pour le garder, soit pour l'obtenir.

— Quel est le rapport avec moi ?

— Si tout un gang veut ta peau, tu déménages très loin. Si c'est juste un membre, tu élimines le problème en supprimant le gars.

— Tu me suggères de descendre l'Éboueur ?

— Je te suggère d'essayer de découvrir pourquoi tu figures sur sa liste.

— Il faudrait que j'infiltrer les Exterminateurs.

— Tu devrais en choper un et l'obliger à parler.

Choper un Exterminateur. On aurait dit le nom d'un jeu de société.

— Tu pourrais te cacher jusqu'au retour de Ranger.

Connie voulait dire me cacher jusqu'à ce que Ranger rentre et élimine l'Éboueur à ma place. Ranger était doué pour ce genre de problème. C'était tentant de le laisser se charger de mon gars, mais on ne demande pas ce genre de service à quelqu'un à qui on tient. Ni même à quelqu'un qu'on déteste, d'ailleurs. Pas quand la seule solution est un meurtre.

J'avais déjà vécu ça et c'était pas terrible. J'étais sûre que Ranger avait déjà tué un homme pour me protéger. Un fou qui voulait attenter à ma vie. La police avait conclu à un suicide, mais je savais que Ranger s'en était chargé. Et je savais aussi qu'il y avait eu un accord tacite entre Ranger et Morelli. Joe n'avait pas posé de questions et Ranger n'avait rien dit.

Morelli était un flic, il avait juré de faire respecter la loi. Ranger, lui, obéissait à ses propres règles. Certaines choses entre Morelli et Ranger restaient dans une zone d'ombre. Des actes que Ranger était prêt à entreprendre s'il le jugeait nécessaire. Des actes que Morelli ne pourrait jamais justifier.

— Je vais y réfléchir, ai-je promis à Connie. Préviens-moi si tu as des nouvelles de Ranger.

Je m'étais garée sur le petit parking derrière l'agence. Je suis sortie par la porte arrière, je suis montée dans la Lincoln et j'ai appelé Morelli.

— Quoi de neuf avec Anton ? Il a été libéré sous caution ?

— Elle est très élevée. Je ne crois pas que quelqu'un va la payer.

— Tu lui as parlé ? Il t'a raconté des trucs intéressants ? Au sujet de l'Éboueur par exemple ?

— Il refuse de l'ouvrir.

— Tu ne peux pas le forcer ?

— Je pourrais, mais je ne sais pas où j'ai rangé mon annuaire.

— Tu m'as dit que l'Éboueur était un tueur à gages, non ? Qu'il venait de L.A.

— On ne sait pas si cette info est vraie. La source n'est pas aussi fiable qu'on l'espérait. On sait juste qu'un type surnommé l'Éboueur existe et qu'il suit une liste. Ce sont les seuls renseignements dont nous soyons certains.

— Et je figure sur la liste.

— C'est ce qu'on nous a dit.

Et c'est ce qu'Anton avait confirmé.

— J'aimerais bien savoir pourquoi je suis dessus.

— Quelle qu'en soit la raison, ce qui te sauverait, c'est de lâcher ton boulot et de te faire passer pour une innocente femme au foyer. Ou de t'éloigner pendant quelques mois. Ces types n'ont pas une capacité de concentration très longue.

— Je te manquerais, si je partais ?

Il y a eu un long silence.

— Eh bien ?

— Je réfléchis.

Après ça, j'ai téléphoné à Lula.

— Carol va passer devant le juge dans une dizaine de minutes. Comment on est censées rentrer ?

— J'arrive. C'est impossible de se garer là-bas. Appelle-moi quand vous serez sur le trottoir devant le bâtiment et je passerai vous chercher.

Je suis arrivée au tribunal et j'ai fait le tour du pâté de maisons. Mon portable a sonné au deuxième passage.

— On est dehors. Carole est avec nous. Il nous faut un cocktail !

— Comment ça s'est passé ?

— Elle s'en est tirée avec une liberté conditionnelle et des séances de psy. C'est sa première affaire et elle a déjà remboursé toutes les chips qu'elle a mangées. Le juge était une femme qui pesait au moins cent kilos : elle était très compatissante.

J'ai tourné au croisement et je les ai vues le long de la route. Lula et Cindy souriaient, mais Carol semblait sous le choc. Elle était blanche comme un linge et serrait un paquet de Cheetos en tremblant.

Elles sont montées à l'arrière, Carol s'est assise entre Cindy et Lula.

— Carol ne sait pas que c'est terminé, m'a expliqué Lula. Elle est dans tous ses états. Faut qu'on lui paie une énorme margarita.

Nous avons roulé jusqu'au Bourg et je me suis garée devant chez Marsillio. C'était un bar sympa où on pouvait prendre un verre en toute tranquillité. Si quelqu'un faisait chier chez Marsillio, Bobby V. lui bottait les fesses. Ou mieux, il s'arrangeait pour que le gêneur n'ait pas de table.

Nous avons conduit Carol à l'intérieur, nous l'avons installée et nous avons utilisé une serviette en papier pour épousseter le plus gros des

miettes de Cheetos.

— Je vais aller en prison ? a demandé Carol.

— Non, l'a rassurée Cindy, tu es libre.

— J'avais peur de me retrouver derrière les barreaux. Qui se serait occupé de mes enfants ?

— J'aurais pris soin d'eux, mais ne te tracasse pas, tu n'iras pas en taule.

Alan, le patron, s'est empressé de poser une margarita devant Carol.

— Est-ce que je vais aller en prison ? a-t-elle répété.

Trois margaritas plus tard, nous avons fait monter Carol dans la Lincoln et je l'ai déposée chez Cindy.

— Putain, qu'est-ce qu'elle était pétée, a commenté Lula.

Avec un peu de chance, elle vomirait un ou deux paquets de Cheetos. Attention, j'adore les Cheetos, mais c'est pas vraiment un aliment de régime, quand on les engloutit par camionnettes entières.

L'après-midi tirait sur sa fin, j'ai donc ramené Lula au bureau. Je me suis garée sur le parking à l'arrière et nous sommes entrées par la porte de service. Connie a bondi en nous voyant :

— J'ai des dossiers à classer. Au boulot. Tout le monde en prend quelques-uns et les range. Je ne veux plus de bordel dans les dossiers.

J'ai pris ma pile et je les ai triés par ordre alphabétique.

— Joe m'a dit que personne n'avait réglé la caution d'Anton Ward cette fois-ci.

— Elle vaut un max et personne n'a les garanties suffisantes. Son frère a appelé, mais Vinnie a refusé. Il ne sortira que si quelqu'un se porte garant par écrit. Personne ne voudra signer pour Anton Ward.

— De quoi est-il accusé ?

— De vol à main armée et de complicité.

— Y a pas de justice dans ce monde, a fait remarquer Lula. Cette ordure de maigrichon va négocier sa peine et il se prendra quelques années tout au plus.

Connie a rangé le dernier classeur.

— Je ne pense pas qu'il va négocier. Je crois qu'il ne parlera pas. S'il balance un des Exterminateurs, il est mort.

Tout à coup, on a entendu des rafales à l'arrière du bâtiment. N'écoutant que notre instinct, nous avons plongé au sol. Les tirs se sont

arrêtés, mais nous ne nous sommes pas relevées tout de suite.

— Dites-moi que je rêve, nous a suppliées Lula. J'veux pas y croire.

Au bout de quelques minutes, nous nous sommes remises debout et nous nous sommes approchées de la porte de service à pas de loup. Nous avons collé nos oreilles contre le battant.

Le calme plat.

Connie a entrouvert la porte et a jeté un œil dehors.

— C'est bon, j'ai compris.

Lula et moi l'avons rejointe.

La Lincoln était couverte de graffitis de gangs et criblée de balles. Les pneus étaient crevés et les fenêtres avaient volé en éclats.

— Hum, a fait Lula. Va falloir que tu te trouves un nouveau moyen de transport, on dirait.

Ce qu'il me fallait, c'était une nouvelle vie. Je me suis surprise à mordiller ma lèvre et je me suis obligée à arrêter.

— T'es toute pâle. Ça va ? m'a demandé Connie.

— Ils m'ont trouvée. J'ai changé de bagnole, je me suis garée derrière, mais ils ont capté que c'était moi.

— Ils surveillaient sûrement l'agence, a noté Lula.

— J'essaie de ne pas péter un câble.

— Joue ton rôle, m'a conseillé Lula. C'est ce que tout le monde fait. On choisit un rôle et on le joue. Tu veux jouer qui, toi ?

— Une fille intelligente et courageuse.

— Vas-y !

Connie a refermé la porte et l'a verrouillée. Elle a fouillé notre stock de munitions et est revenue avec un gilet pare-balles.

— Essaie-le pour voir si c'est ta taille.

Je l'ai enfilé, j'ai ajusté les fermetures en Velcro et j'ai passé le sweat à capuche par-dessus.

Lula et Connie ont reculé pour m'examiner.

Je portais une casquette noire de Ranger, un T-shirt noir et un sweat noir.

— C'est dingue, s'est exclamée Lula. Non seulement tu sens comme Ranger, maintenant tu commences à lui ressembler.

— Tiens, comment ça se fait que tu as toujours l'odeur de Ranger sur toi ? s'est étonnée Connie.

— C'est le nouveau gel douche que j'ai acheté, il sent comme Ranger.

Alors, je suis la reine des bobards ou pas ?

— J'avais en acheter un bidon de cinq litres ! a jubilé Lula. Comment ça s'appelle ?

— Bulgari.

J'ai recommencé à me servir du pick-up de Ranger. J'étais garée à deux rues de son immeuble, j'attendais que le soleil se couche et que les bureaux se vident. Encore quelques minutes et je pourrais entrer sans risque. Ça faisait deux heures que j'attendais. Ça ne me dérangeait pas, ça me donnait l'occasion de réfléchir.

Connie avait raison. Je devais découvrir pourquoi je figurais sur la liste. La division chargée de la répression de la criminalité ou la brigade d'investigation criminelle finirait par obtenir l'info, mais je n'avais pas la patience d'attendre.

À l'agence, une idée complètement idiote m'était passée par la tête. Elle était tellement dingue que je n'osais pas la formuler à voix haute. Le problème, c'est que je n'arrivais pas à la chasser de ma tête non plus. Et je commençais même à la trouver moins mauvaise.

Il me fallait un indic. Je devais me trouver un Exterminateur prêt à balancer si je me montrais persuasive. Comme je n'avais pas beaucoup d'argent, j'allais sans doute devoir recourir à la violence. Et il fallait que je recrute mon candidat en dehors du territoire du gang. Jamais je ne m'aventurerais dans leur quartier.

Bon, comment faire pour coincer un membre de ce gang hors de sa zone ? Certains étaient en taule. Anton Ward, par exemple. Il suffisait que je signe sa caution et il serait à moi. Bon, j'avoue, je n'avais pas encore réglé tous les détails, mais mon plan avait du potentiel, non ?

Le soleil s'était couché et les rues étaient désertes. L'heure était venue de tenter mon approche du bâtiment de Ranger. J'ai verrouillé le pick-up, j'ai descendu la capuche de Ranger au-dessus de sa casquette et j'ai parcouru les deux pâtés de maisons qui me séparaient de la barrière. Comme d'habitude, les étages quatre et cinq étaient allumés. Un rectangle de lumière se découpait dans le noir au troisième. Il ne restait plus que le garde de nuit à la réception. C'était maintenant ou jamais. J'ai appuyé sur la télécommande, j'ai traversé le garage et je me suis glissée dans l'ascenseur sans encombre. Je suis entrée chez Ranger et je me suis détendue.

L'appart était tout beau et tout calme, exactement comme je l'avais laissé. J'ai jeté les clés du pick-up dans le plat posé sur le buffet. J'ai enlevé le sweat et le gilet et je suis allée dans la cuisine. Rex courait sur sa roue. J'ai tapoté sa cage et je lui ai dit bonjour. Il s'est arrêté un instant et ses moustaches ont frémi. Il a cligné des yeux et a repris sa course.

J'ai ouvert le frigo et j'ai inspecté le contenu. Puis j'ai examiné mon ventre. Quelques bourrelets dépassaient encore de mon jean, mais moins que la veille. J'allais dans la bonne direction. J'ai refermé le frigo et j'ai quitté la cuisine avant de répondre à l'appel de la bière.

J'ai regardé la télé un moment, puis je me suis douchée. J'ai essayé de me faire croire que c'était pour la détente, mais j'avais juste envie de sentir le gel douche. Par moments, j'arrivais à oublier que j'habitais dans l'espace de Ranger, mais pas ce soir. J'étais bien consciente que je m'essuyais avec ses serviettes et que j'allais dormir dans son lit. J'avais l'impression de jouer à la roulette russe. Tous les soirs, j'entrais dans l'appart et je faisais tourner le barillet. Un de ces quatre, Ranger m'attendrait et j'allais me prendre une balle entre les deux yeux.

Je me suis séchée et je me suis glissée dans le lit en culotte et T-shirt. Les draps étaient frais et la chambre sombre. Ma tenue me semblait un peu légère pour le lit de Ranger. J'aurais été beaucoup plus à l'aise tout habillée : chaussettes, jeans et deux ou trois chemises boutonnées jusqu'au cou. Peut-être même en veste et casquette.

C'était la douche. Eau chaude et le délicieux savon. Et la serviette. Tout ça m'avait chauffée. J'aurais pu résoudre le problème... mais je risquais de devenir aveugle. C'est en tout cas la menace qui planait quand j'étais petite dans le Bourg. Si tu te touches, tu perdras la vue. Ça ne m'avait pas complètement découragée, mais ça m'avait tracassée. Je ne souhaitais pas devenir aveugle. Et que se passerait-il si j'étais en pleine concentration et que Ranger rentrait ? Hum, en fait, cette idée était alléchante.

Non ! Ce n'était pas tentant du tout. Qu'est-ce qui me prenait ? J'étais attachée à Joe, en quelque sorte. Peut-être. Alors putain, où était-il quand j'avais besoin de lui ? À la maison. Probablement. Je pouvais l'y rejoindre. Je pouvais débarquer, lui dire que je venais de me doucher avec un gel qui me met d'humeur sexy. Puis lui expliquer que je m'étais un peu emballée en m'essuyant avec la serviette...

Il fallait que je me calme. J'ai allumé la lumière. Il me fallait un truc

à lire, mais il n'y avait ni bouquin, ni magazine, ni catalogue. J'ai enfilé le peignoir de Ranger, je me suis pelotonnée sur le canapé et j'ai mis la télé.

Je me suis réveillée devant le *Today show*, une émission matinale. J'étais toujours sur le canapé, dans le peignoir de Ranger et j'étais de mauvais poil. Ça ne m'aidait pas que le présentateur, Al Roker, ait l'air en pleine forme. Il parlait à une bonne femme de l'Iowa et il avait l'air d'être le plus heureux des hommes. Ce mec avait toujours l'air aux anges. C'était quoi, son problème ?

J'ai dit au revoir à Al, j'ai éteint la télé et je me suis traînée jusqu'à la salle de bains. J'ai décidé de laisser tomber la douche, je me suis brossé les dents et j'ai enfilé les habits abandonnés par terre.

J'étais en manque de café, mais il allait être 8 heures et il fallait que je quitte le bâtiment. J'ai enfoncé la casquette de Ranger, puis je me suis engoncée dans le gilet pare-balles et le sweat et j'ai pris l'ascenseur jusqu'au parking. Les portes se sont ouvertes juste au moment où un véhicule s'approchait de la barrière. Je me suis plaquée contre la paroi et je suis remontée au sixième. J'ai attendu dix minutes dans le hall avant de retenter ma chance. Cette fois, le garage était vide.

Je suis sortie de l'immeuble et j'ai marché jusqu'au pick-up. Le ciel était couvert et une petite bruine s'était mise à tomber. Les bâtiments de chaque côté de Comstock Street étaient en briques rouges et en béton. Pas d'arbres, pas de buissons, pas de gazon pour adoucir le paysage. Sous le soleil, la rue dégageait une agréable atmosphère urbaine ; sous la pluie, elle était sinistre.

J'ai roulé jusqu'à l'agence et j'ai garé le pick-up en pleine vue, le long du trottoir. Connie était déjà là. Lula n'était pas encore arrivée et je n'ai pas repéré de traces de Vinnie.

J'ai foncé sur la cafetière et je me suis servi une tasse.

— Vinnie n'est pas souvent là, ces temps-ci. Qu'est-ce qui lui arrive ?

— Il a des hémorroïdes, m'a confié Connie. Il vient au bureau une heure, qu'il passe à se plaindre avant de rentrer chez lui poser ses fesses sur une bouée en plastique.

Ça nous a fait sourire. Vinnie méritait bien d'avoir des hémorroïdes. Vinnie *était* une hémorroïde.

J'ai siroté mon café.

— Du coup, c'est toi qui te charges des cautions ?

— Seulement les petits montants. Vinnie lève son cul de sa bouée pour les types comme Anton Ward.

— J'ai un service à te demander.

— Oh, oh ! J'ai un mauvais pressentiment...

— Je voudrais que tu m'aides à faire libérer Anton Ward. Je dois lui parler.

— Pas question. Non. C'est impossible. Laisse tomber.

— C'est ton idée ! C'est toi qui m'as conseillé de découvrir pourquoi j'étais sur la liste de l'Éboueur.

— Parce que tu t'imagines que Ward va te le révéler, pour exprimer sa gratitude ?

— Non, je comptais le frapper jusqu'à ce qu'il avoue.

Connie a réfléchi.

— La violence pourrait marcher, c'est vrai. Qui se chargerait de lui coller des gifles ?

— Lula et moi. Tu pourrais nous donner un coup de main, si tu veux.

— Laisse-moi récapituler, histoire de voir si j'ai compris. On le fait sortir en signant sa caution. Puis on l'escorte de la prison au coffre de la Firebird de Lula et on l'emmène quelque part pour discuter.

— C'est ça. Et quand on a fini, on annule sa caution.

— Ton plan me plaît. T'y as pensé toute seule ?

— Oui.

— À quoi est-ce qu'elle a pensé toute seule ? a demandé Lula en franchissant la porte. Quel temps de merde ! Il va pleuvoir des cordes toute la journée.

— Stéphanie a eu une excellente idée : elle veut signer la caution d'Anton Ward et le tabasser pour lui soutirer de l'information.

L'humeur de Lula s'est tout de suite améliorée.

— Sans blague ? Vous déconnez ? C'est un trait de génie ! Vous allez pas me laisser hors du coup, j'espère ? J'ai un don pour foutre des baffes. J'adorerais foutre une raclée à Anton Ward.

— Tu es de la partie, bien entendu, ai-je annoncé à Lula. On doit juste mettre au point quelques détails. Du genre : où va-t-on l'emmener pour le passage à tabac ?

— Y faut un endroit isolé, où personne l'entendra gueuler, a suggéré Lula.

— Et pas cher, ai-je précisé. Je suis fauchée.

— Je connais l'endroit idéal, a annoncé Connie. Vinnie possède une baraque à Point Pleasant. Elle est sur la plage. Il n'y aura personne : la saison est terminée.

— Super plan, a approuvé Lula. La salle de jeux vidéo sera ouverte et entre deux gnons, je pourrai jouer à la grue.

— Tu crois qu'on devra beaucoup le frapper ? ai-je demandé à Connie.

Comme elle avait de la famille dans la mafia, je me disais qu'elle devait s'y connaître.

— J'y compte bien, a souri Lula. J'espère qu'il va la boucler pendant des jours. J'adore Point Pleasant. Et ça fait un moment que je n'ai pas tabassé quelqu'un. J'ai hâte de m'y remettre !

— J'ai jamais frappé personne, ai-je avoué.

— Te tracasse pas, m'a rassurée Lula, laisse-moi me charger de tout.

— Il faut qu'on fasse ça bien, a souligné Connie. Faut que personne soit au courant qu'on garde Ward. Faut qu'il ait l'air d'avoir disparu.

— J'y ai déjà pensé, suis-je intervenue. Tu peux appeler le frère de Ward et lui dire qu'on s'occupe de la caution d'Harold, à condition qu'il accepte de porter un mouchard. On vient d'en recevoir un d'iSECUREtrac, non ?

— On ne s'en est pas encore servi, je ne l'ai même pas sorti de sa boîte.

— Si Ward accepte, on prétend qu'à sa libération il doit nous accompagner pour qu'on installe l'appareil ici, à l'agence. Et on ajoute qu'une fois que le mouchard sera installé sur Anton, il pourra partir. On menotte donc Anton quand il est libéré et on le ramène ici. Sauf qu'au lieu de lui coller l'émetteur sur la peau, on le jette dans le coffre de Lula. Il suffit qu'elle se gare devant la porte de service. Et hop, en route pour Point Pleasant. Après ça, on fait croire qu'Anton s'est évadé. On n'aura qu'à dire qu'il est allé aux toilettes et qu'il est sorti par la fenêtre.

— C'est brillant, a conclu Lula. T'es un génie du crime.

On a enchaîné avec une série de tope-là.

— Il va me falloir un peu de temps pour tout mettre en place, nous a prévenues Connie. Le dispositif sera prêt pour la fin de la journée. Comme ça, ce sera moins louche de fermer l'agence et de disparaître. Pendant ce temps, vous deux, filez à Point Pleasant pour vous assurer qu'on peut occuper la maison.

Elle a farfouillé dans un de ses tiroirs.

— Voilà la clé de la maison. Il n'y a pas d'alarme. C'est un simple petit pavillon sur la plage.

Elle a écrit l'adresse sur un Post-it et me l'a tendu.

Lula et moi n'avons pas beaucoup parlé pendant le trajet. Je ne savais pas pourquoi elle était silencieuse, mais moi, j'étais tétanisée par l'horreur de ce qui se préparait. J'arrivais pas à croire qu'on allait commettre un acte pareil. C'était dingue. Et c'était mon idée, en plus.

Je conduisais le pick-up de Ranger pendant que Lula suivait l'itinéraire sur la carte. Nous avons rejoint la côte et nous cherchions la rue de Vinnie. La pluie tombait sans discontinuer et les petites maisons qui devaient sembler mignonnes et colorées en juillet avaient l'air tristes dans la grisaille.

— Tu prends la prochaine à gauche jusqu'au bout. C'est la dernière baraque sur la droite. Connie a dit qu'elle était peinte en saumon et turquoise. J'espère qu'elle s'est gourée pour les couleurs.

— On dirait une ville fantôme. Pas une seule fenêtre éclairée.

— Tant mieux pour nous. Mais c'est flippant, non ? On dirait un décor de film d'horreur. *Massacre à Point Pleasant*.

J'ai suivi les instructions de Lula et l'information était fiable : la façade était saumon et turquoise. C'était un petit pavillon à un étage face à l'océan. Pas de garage, mais une simple allée pour séparer la maison de Vinnie de la voisine, presque identique. Une voiture stationnée dans l'allée serait relativement bien cachée.

Je m'y suis garée et j'ai éteint les phares. Nous avons plissé les yeux pour essayer d'apercevoir la porte arrière du bungalow à travers le rideau de pluie. Au-dessus du battant, un panneau peint à la main annonçait : BRISE MARINE.

— Vinnie ne s'est pas cassé la tête pour le nom, a commenté Lula.

J'ai enfoncé ma capuche jusqu'à mon nez et nous avons piqué un sprint pour nous réfugier sous le petit auvent, pendant que j'essayais d'actionner la serrure. Quand la porte s'est enfin ouverte, nous avons bondi à l'intérieur et j'ai claqué le battant derrière nous. Lula a secoué ses tresses africaines, projetant de l'eau partout.

— Pff, on aurait pas pu choisir une pire journée !

— On devrait peut-être attendre quelques jours, que le temps se

remette.

C'était l'excuse de l'année, parce que j'avais la pétoche.

— J'veux pas avoir l'air pessimiste, mais si t'attends trop, tu seras peut-être plus là pour tabasser ce type.

La porte à l'arrière du pavillon de Vinnie permettait d'accéder à la cuisine. Du lino jaune et blanc, qui semblait relativement neuf, recouvrait le sol. Le comptoir était en Formica rouge, les armoires peintes en blanc. Les appareils électroménagers étaient de la même couleur, tous de marque General Electric. Du milieu de gamme. Une petite table blanche en bois, couverte d'une nappe en plastique à carreaux bleus et blancs était entourée de quatre chaises.

Le rez-de-chaussée hébergeait aussi une pièce de séjour, qui faisait office à la fois de salon et de salle à manger. La moquette dorée montrait des traces d'usure, la table était blanc et doré, dans un style rustique français. Sans doute Vinnie l'avait-il confisquée à un mauvais payeur. Les fauteuils étaient du genre ultra-confortables, en velours marron ; ils auraient été parfaitement à leur place dans un bordel de luxe. Les tables basses en cerisier sombre, quant à elles, étaient de style méditerranéen. Des coussins éparpillés partout exhibaient des messages brodés à la main du genre « Embrasse-moi, je suis italien », « La maison est là où se trouve le cœur » ou encore « L'été commence ici ».

Au même étage, il y avait encore une salle de bains et une petite chambre, qui donnaient toutes les deux sur l'allée.

— Voilà où on va tabasser Anton, a décrété Lula, plantée à l'entrée de la salle de bains. Au cas où y aurait du sang, le carrelage sera facile à nettoyer.

Du sang ? Mon estomac s'est retourné et de petits points noirs ont flotté devant mes yeux. Lula a poursuivi, imperturbable :

— Et puis, y a que cette petite fenêtre dépolie au-dessus de la baignoire. Personne nous verra. Ouais, c'est parfait. Petit et privé. Pas de voisins à proximité. C'est important parce qu'il va sûrement beugler : faudrait pas qu'on nous entende.

Je me suis assise sur les toilettes, la tête entre les jambes.

— Ça va ?

— Je suis au régime. Je dois manquer d'énergie à cause de la faim.

— J'me souviens quand je me serrais la ceinture, ça m'faisait pareil. Puis j'ai découvert le régime protéiné et j'ai bouffé du rôti de porc à volonté. Je me sentais super bien. Sauf que parfois, j'abusais. Comme la fois où j'ai découvert du homard préparé en soldes. J'en ai mangé une montagne avec du beurre fondu. J'te jure, ce beurre s'est incrusté dans mes fesses comme de la graisse d'oie.

Je n'avais vraiment pas envie d'entendre parler de graisse d'oie. Je suis restée sans bouger en prenant de profondes inspirations, tandis que Lula partait explorer le premier.

— Y a deux chambres et une salle de bains là-haut. Rien de spécial. On dirait que c'est pour les gosses et les invités. On ferait mieux d'aller te chercher de la nourriture.

Je n'avais pas besoin de manger. J'avais envie que quelqu'un intervienne et m'empêche de kidnapper un inconnu et de lui remodeler le portrait. J'ai quitté la salle de bains et j'ai traversé le salon jusqu'à la porte d'entrée. Je l'ai ouverte et je suis sortie sur le perron. Il y avait un minuscule jardin devant la maison, juste assez grand pour une chaise en alu et nylon et une petite table.

Une promenade courait le long de la plage à perte de vue. De l'autre côté de la barrière en planches, le sable mouillé avait la couleur et la texture du ciment frais. L'océan rugissait. Il était effrayant. De gros rouleaux gris s'écrasaient sur la plage. Je ne pouvais m'empêcher d'imaginer un tsunami s'abattant sur Point Pleasant, engloutissant la station balnéaire. Le vent s'était levé et projetait des rideaux de pluie. Je suis rentrée dans la maison et j'ai verrouillé la porte. Nous avons baissé les volets, fermé les tentures et nous sommes reparties.

J'ai appelé Connie, quand nous sommes arrivées à White Horse.

— Quoi de neuf ?

— Tout est arrangé. Ward et son frère ont tout avalé. Ward est détenu à la prison de Cass Street. Je dois y être avant 16 heures pour le libérer sous caution.

Je suis passée à l'agence à 15 h 30 et j'ai déposé Connie à la prison. Nous nous sommes dit que Ward ne serait sans doute pas ravi de nous revoir, Lula et moi. Nous avons donc préféré attendre dans le pick-up.

Une demi-heure plus tard, Connie revenait avec Ward, les mains menottées dans le dos. Le pick-up de Ranger était un quatre-portes avec un siège arrière. Le plancher était équipé d'anneaux en acier, ce qui était parfait pour attacher notre ami par les mollets. Connie est montée derrière avec Ward et j'ai démarré.

Le Diable rouge ne disait rien et nous n'étions guère plus loquaces. Nous faisions gaffe à ne pas tout faire capoter. Ward croyait qu'il rentrait chez lui. Lula, Connie et moi avions l'intention de lui faire passer un mauvais quart d'heure.

Je me suis garée devant l'agence. Nous avons pris le temps de décharger Ward en essayant d'en faire le plus possible, malgré la pluie. Nous voulions que des témoins voient que nous l'avions amené jusque-là. Pendant toute l'opération, j'avais des palpitations et les mots « plan foireux » me trottaient dans la tête.

Nous l'avons finalement fait entrer et l'avons assis sur une chaise face au bureau de Connie. L'idée était de lui donner une chance de nous parler. S'il refusait de coopérer, on le mettrait K.-O. avec le Taser, on lui banderait les yeux et on le traînerait jusqu'à la Firebird.

— Parlez-moi de l'Éboueur, ai-je commencé.

Il était vautré dans son siège, ce qui n'est pas évident à réussir quand on a les mains attachées dans le dos. Pourtant, il y parvenait très bien. Il a posé son regard sur moi à travers ses paupières mi-closes. Renfrogné. Insolent. Il n'a pas ouvert la bouche.

— Vous connaissez l'Éboueur ? ai-je insisté.

Rien.

— T'as intérêt à répondre, l'a sommé Lula. Sinon, je risque de me fâcher et je vais devoir encore m'asseoir sur toi.

Ward a craché par terre.

— C'est dégueulasse ! s'est indignée Lula. On ne peut pas tolérer ça. Si tu fais pas gaffe, je vais t'envoyer assez de volts pour que tu pisses dans ton froc.

Et elle lui a montré son Taser.

Ward s'est redressé.

— Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? Je croyais qu'on allait me coller un mouchard. C'est quoi, cette connerie de Taser ?

— On avait envie de papoter d'abord, lui a expliqué Lula.

— Je connais mes droits, vous êtes en train de les violer ! Vous avez pas le droit de me garder menotté. Installez-moi ce putain d'émetteur

ou relâchez-moi.

Lula a collé son visage devant le sien et a agité un doigt.

— Parle pas comme ça devant des dames. On tolère pas ces manières.

— Je vois pas de dames. Je vois une grosse pétasse noire.

Lula s'est jetée sur lui avec le Taser et Ward a bondi de sa chaise. Connie s'était mise debout aussi, pour essayer de mettre fin au désastre.

— Ne le laissez pas s'approcher de la porte ! a-t-elle crié.

J'ai couru pour lui bloquer le passage. Il a tourné les talons et a filé vers la porte de derrière. Connie et Lula avaient chacune un Taser en main.

— Je l'ai, je l'ai, nous a lancé Lula.

Ward a baissé la tête et a donné un coup de boule dans l'estomac de Lula. Elle est tombée en arrière sur les fesses. Connie s'est approchée de lui et ils se sont jaugés du regard. Puis Ward a fait un pas sur le côté et l'a contournée. Il n'était pas malin, mais il était agile.

J'ai sauté sur son dos pour le plaquer au sol. Nous sommes tombés tous les deux. J'ai roulé plus loin et Connie en a profité pour intervenir avec son Taser.

— Aaah ! a lâché Ward.

Puis il s'est immobilisé.

Nous avons passé la tête à la fenêtre pour voir si quelqu'un nous épiait.

— La voie est libre, a chuchoté Connie. Vite, aidez-moi à le traîner derrière les armoires avant que quelqu'un ne le repère.

Dix minutes plus tard, nous étions prêtes. Ward était menotté et il avait les pieds attachés. Nous l'avons emballé dans une couverture et nous l'avons traîné jusqu'à la voiture de Lula par la porte arrière. Nous l'avons lâché dans le coffre et nous nous sommes signées. Puis Connie a rabattu le capot de la Firebird.

— Sainte Marie, mère de Dieu, a dit Connie.

Sa respiration était courte et des gouttes de sueur perlaient à son front.

— Il ne va pas mourir là-dedans ? me suis-je inquiétée. Il peut respirer ?

— Il va s'en sortir, m'a rassurée Connie. J'ai demandé à mon cousin Anthony, il a l'habitude de ce genre de situation.

Lula et moi n'en doutions pas un instant. Anthony était facilitateur

pour une entreprise de construction. Si sa société était bien traitée, le projet de construction se déroulait comme sur des roulettes. Si un partenaire décidait de se passer de leurs services, un incendie risquait de se déclencher accidentellement.

Connie a fermé l'agence et nous nous sommes entassées dans la voiture. Après vingt minutes de trajet, Anton Ward a repris connaissance et s'est mis à hurler et à marteler le coffre avec ses pieds et ses mains.

De là où j'étais, ce n'était pas très bruyant, mais c'était énervant. Qu'est-ce qu'il ressentait ? Colère, panique, peur. Et moi ? De la compassion ? Non. Malgré les garanties de Connie, qui relayaient celles d'un expert, j'avais la trouille que Ward meure et que nous devions l'enterrer en pleine nuit dans les Pine Barrens. J'irais droit en enfer. Ma liste de péchés s'allongeait. Quelques « Je vous salue Marie » ne suffiraient plus.

— Ce type me fout les boules, a déclaré Lula.

Elle a appuyé sur un bouton de la stéréo et a noyé le vacarme sous une épaisse couche de rap.

Dix minutes plus tard, j'ai senti mon portable vibrer. Il était accroché à mon gilet pare-balles et je n'entendais pas la sonnerie à cause de la sono.

J'ai décroché et j'ai hurlé.

— Allô ?

C'était Morelli.

— Dis-moi que tu n'as pas libéré Ward sous caution.

— Il y a plein de parasites, je ne t'entends pas bien.

— Ça irait peut-être mieux si tu baissais la radio. Où es-tu, bordel ?

J'ai crachoté dans le téléphone puis j'ai raccroché et j'ai éteint mon portable.

Difficile de dire quand les hurlements et les coups ont cessé. En tout cas, aucun bruit ne sortait du coffre quand Lula a coupé le moteur dans l'allée de Vinnie. Il pleuvait encore et la rue était plongée dans l'obscurité. Aucune maison n'était éclairée. L'océan grondait au loin, les vagues s'abattaient avec violence sur le sable avant de déferler sur la plage.

Nous avons contourné la Firebird et il faisait noir comme dans un

four. J'étais équipée d'une lampe torche, Connie de son Taser et Lula avait les deux mains libres pour ouvrir le coffre.

— Voilà ce qu'on va faire, a résumé Lula. Dès que j'ouvre, Stéphanie lui braque la lumière dans les yeux, au cas où la couverture se serait détachée, puis, Connie et moi, on peut lui expédier une décharge.

Lula a soulevé le capot, j'ai allumé et braqué le faisceau sur Ward. Connie s'est penchée sur lui avec le Taser, mais il lui a balancé un coup de pied qui l'a projetée un mètre plus loin. Elle a atterri sur son postérieur, le Taser lui a échappé des mains et a disparu dans la pénombre.

— Merde ! a fait Connie en se redressant.

J'ai lâché ma lampe et j'ai essayé de sortir Ward du coffre, avec Lula. Il se débattait en poussant des jurons, malgré la couverture. Il nous a glissé deux fois des mains avant que nous arrivions à l'emmener à l'intérieur.

Une fois dans la cuisine, nous l'avons lâché. Connie a verrouillé la porte et nous avons repris notre souffle. Nous étions trempées et notre prisonnier furibard se tortillait comme un beau diable sur le sol. Il a cessé de se démenager quand il s'est débarrassé du plaid.

Il portait un pantalon tellement baggy qu'il avait glissé de ses fesses maigrichonnes et pendouillait sous ses genoux. Il portait un boxer en coton à rayures rouges et blanches. Ses énormes baskets à quatre cents dollars au moins avaient les lacets détachés, comme le dictait la mode des ghettos. La tenue n'était pas terrible, mais on pouvait noter quelques progrès depuis la dernière fois.

— C'est un kidnapping, a-t-il protesté. Vous pouvez pas faire ça, bande de salopes.

— Bien sûr que si, a rétorqué Lula. Nous sommes chasseuses de primes. On passe tout notre temps à enlever des gens.

— Enfin, peut-être pas *tout* notre temps, ai-je corrigé.

Connie avait l'air contrariée. Le rapt n'était pas admis. Nous avions le droit de transporter des gens et de les maintenir en détention, à condition d'avoir les autorisations.

— Si vous arrêtez de gigoter, on vous mettrait debout puis on vous installerait sur une chaise, lui ai-je dit.

— Ouais et on remonterait ton froc pour pas être obligées de mater ta saucisse molle, a renchéri Lula. J'l'ai assez vue la dernière fois. Elle est pas terrible.

Nous l'avons redressé, nous avons remonté son pantalon et nous l'avons installé sur une chaise en bois, puis nous l'avons solidement attaché au dossier avec une corde qui le ceinturait à hauteur de poitrine.

— T'es à notre merci, maintenant, l'a prévenu Lula. Tu vas nous dire tout ce qu'on veut savoir.

— Ouais, c'est ça, je suis mort de trouille.

— T'as intérêt. Si tu craches pas des infos sur l'Éboueur, je vais t'en coller une.

Ward a éclaté de rire.

— C'est bon, ça suffit ! a rétorqué Lula. Va falloir qu'on te convainque. Vas-y, Stéphanie, fais-le parler.

— Quoi ?

— Vas-y, fais-lui mal. Balance-lui des gifles.

— Excusez-nous un instant, ai-je demandé à Ward. Je dois m'entretenir avec mes associées en privé.

J'ai entraîné Lula et Connie dans le salon.

— Je ne peux pas le tabasser.

— Pourquoi pas ? s'est étonnée Lula.

— J'ai jamais tabassé personne.

— Et alors ?

— Et alors, je ne peux pas m'approcher de lui et le frapper comme ça. C'est pas la même chose que si quelqu'un m'attaque et que je réagis dans le feu de l'action.

— Ben non, c'est pareil. T'as qu'à penser qu'il t'a frappée en premier. Tu t'amènes et tu imagines qu'il t'a collé son poing dans la gueule. Du coup, tu lui rends son poing. Une fois que tu seras lancée, je parie que ça te plaira.

— Pourquoi tu ne t'en charges pas ?

— J'pourrais si je voulais.

— Ben alors ?

— C'est pas mon rôle. C'est toi qui veux des renseignements sur l'Éboueur. Et c'est toi la chasseuse de primes. Moi, j'suis juste ton assistante. Je croyais que tu voulais le faire ?

— Eh bien, tu te trompais.

— Putain, j'aurais jamais cru que t'étais une poule mouillée.

Hum. Je suis retournée dans la cuisine et je me suis plantée devant Ward.

— Dernière chance.

Il m'a tiré la langue, puis a craché sur ma chaussure.

J'ai serré le poing et je me suis ordonné de le frapper. Mais je ne l'ai pas fait. Mon poing s'est arrêté à quelques millimètres de son visage, avant de rebondir sur son front.

— C'est pathétique, a décrété Lula.

J'ai à nouveau tiré Lula et Connie dans le salon.

— Je ne peux pas. Quelqu'un d'autre va devoir le frapper.

Lula et moi nous sommes tournées vers Connie.

— Bon, ça va. Dégagez de mon chemin.

Connie s'est approchée de Ward d'un pas décidé, a redressé ses épaules et lui a donné une petite tape.

— J'y crois pas, s'est exclamée Lula, cette petite tape de mauviète, c'est tout ce que tu as dans le ventre ?

— Je suis assistante de direction, a protesté Connie. Qu'est-ce que tu crois ?

— Bon, ben, à moi alors, a déclaré Lula. Mais je vous préviens, une fois que je suis lancée, je suis violente. Il va être couvert de bleus, de sang, de blessures et tout. On risque d'avoir des emmerdes.

— Elle a raison, ai-je fait remarquer à Connie. Il vaut mieux qu'il n'ait pas l'air trop amoché.

— Et si on visait les couilles ? a suggéré Lula.

Nous nous sommes réunies dans le salon, une fois de plus.

— J peux pas lui balancer un coup de pied dans les burnes, nous a prévenues Connie.

— Moi non plus. Il est immobilisé. Je ne peux pas frapper un type aux testicules quand il est assis bien sagement. On devrait le détacher, comme ça, on le poursuivrait dans la maison et on se mettrait dans l'ambiance.

— Pas question, a tranché Connie. Il m'a déjà envoyée promener sur les fesses aujourd'hui. Je ne lui donne pas une deuxième chance.

— On pourrait le brûler avec des cigarettes, a suggéré Lula.

Nous nous sommes regardées. Le problème, c'est qu'aucune de nous ne fumait. Nous n'avions pas le matériel nécessaire.

— Et si je prenais un bâton ? a proposé Lula. Genre un manche de balai. On pourrait lui taper dessus comme si c'était une piñata.

Connie et moi avons fait la grimace.

— Tu pourrais vraiment le blesser, lui a expliqué Connie.

— Et alors ? On veut lui faire hyper mal sans le blesser, c'est ça ? a demandé Lula. Hé, si on le piquait avec une aiguille ? Je déteste me piquer avec une aiguille. Et puis ça ne laisse qu'un petit trou.

— C'est pas bête comme idée, a admis Connie. Et on pourrait le piquer à des endroits discrets.

— Ouais, comme sa bite, a lancé Lula. On pourrait se servir de sa queue comme coussin à épingles.

— Je ne touche pas son sexe, ai-je prévenu.

— Moi non plus, a renchéri Connie. Même pas avec des gants en caoutchouc. Et ses pieds ? Si on plantait l'aiguille entre ses orteils, personne ne verrait rien.

— J'parie que c'est Anthony qui t'a soufflé l'idée, a deviné Lula.

— Une simple discussion en mangeant.

Nous nous sommes séparées pour chercher une aiguille. J'ai déniché un kit de couture dans la chambre du rez-de-chaussée. J'ai choisi la plus grosse aiguille et je l'ai amenée dans la cuisine.

— Qui s'en charge ?

— Je lui enlève sa chaussure, a annoncé Connie.

— Et moi sa chaussette, ai-je ajouté.

Lula devrait se charger du sale boulot.

— J'parie que vous m'en croyez pas capable !

Connie et moi avons émis des murmures d'encouragement.

— Allez, a fait Lula.

Et elle m'a pris l'aiguille.

Connie a enlevé une basket de Ward ; moi, une chaussette. Puis nous nous sommes reculées pour dégager l'accès. Ward avait l'air nerveux, il agitait ses pieds enchaînés.

— C'est une cible en mouvement, a fait remarquer Lula. J'peux pas donner le meilleur de moi-même dans ces conditions.

Connie et moi avons sorti un autre bout de corde et avons attaché les chevilles de Ward aux pieds de la chaise.

— Celui-ci va à la chasse, a récité Lula en touchant le petit orteil de Ward avec la pointe de l'aiguille. Celui-ci tue les bécasses...

— Pique-le ! lui a lancé Connie.

Lula a attrapé le gros orteil de Ward, a fermé les paupières et a enfoncé l'aiguille dans l'espace entre les doigts de pied. Ward a poussé un cri inhumain qui a hérissé tous les poils de mon corps.

Lula a rouvert les paupières. Ses yeux ont roulé en arrière et elle

s'est écroulée par terre. Connie a couru jusqu'aux toilettes et je l'ai entendue vomir. Quant à moi, j'ai titubé dehors et je suis restée sous la pluie jusqu'à ce que les coups de marteau qui me déchiraient la tête se calment.

Quand je suis revenue dans la cuisine, Lula était assise. Le dos de son T-shirt était trempé de sueur. Le dessus de sa lèvre était perlé de sueur.

— J'ai dû manger un truc avarié.

Le bruit de la chasse nous a fait tourner la tête et nous avons regardé Connie approcher. Ses cheveux étaient en pétard et son maquillage avait coulé quand elle s'était passé de l'eau sur la figure. Cette vision était encore plus flippante que la scène de Lula avec l'aiguille.

Les pupilles de Ward étaient si dilatées que ses yeux semblaient noirs. Si un regard pouvait tuer, nous aurions été foudroyées sur place.

— Alors, t'es prêt à te mettre à table ? lui a demandé Lula.

Ward a posé sur elle son regard de tueur.

— Hum, a glapi Lula.

Nous nous sommes réunies dans le salon.

— Bon, et maintenant ? ai-je voulu savoir.

— C'est un dur, a souligné Lula.

— C'est pas un dur, ai-je protesté. C'est un connard. Et on est vraiment une bande de dégonflées.

— Et si on l'enfermait sans nourriture ? a proposé Lula. J'parie que sa langue se déliera dès qu'il aura la dalle.

— Ça peut prendre des jours.

Connie a consulté sa montre.

— Il se fait tard. Il faudrait que je rentre.

— Moi aussi, a renchéri Lula. J'dois nourrir le chat.

J'ai jeté un regard intrigué vers Lula.

— Je ne savais pas que tu avais un chat.

— C'est plutôt un projet. Je voudrais m'arrêter à l'animalerie sur le chemin du retour pour en acheter un. Puis, après, faudra que je lui donne à bouffer.

— Bon, qu'est-ce qu'on va faire de cet imbécile ? a demandé Connie.

Nous avons reporté notre attention sur Ward.

— On le laisse ici. La nuit porte conseil.

Nous avons coupé les liens de Ward, nous l'avons poussé dans la

salle de bains et nous l'avons menotté au tuyau principal de l'évier. Il gardait une main libre et les toilettes étaient dans son rayon d'action. Nous avons verrouillé la porte.

— Ça ressemble quand même à un enlèvement, ai-je fait remarquer.

— Pas du tout, m'a rassurée Lula. C'est une simple détention. On a le droit.

— J'envisage une réorientation de carrière, a commenté Connie. J'aimerais avoir un job moins taré. Je pourrais par exemple être la personne chargée de faire exploser les bombes dans une équipe de déminage.

Nous avons éteint les lumières et tout fermé à clé, puis nous sommes montées dans la voiture de Lula et avons quitté Point Pleasant.

— J'ai même pas pu jouer à la grue, a déploré Lula.

Le pick-up de Ranger était toujours garé devant l'agence. Il n'était ni couvert de graffitis ni criblé de balles. J'ai interprété ça comme un bon signe. Je suis sortie de la Firebird et j'ai déverrouillé les portières avec la télécommande. Puis j'ai reculé de deux pas, j'ai retenu ma respiration et j'ai mis le moteur en marche à distance. J'ai poussé un soupir de soulagement : le pick-up n'a pas explosé.

— C'est bon, en a déduit Lula. À demain. Fais gaffe à toi.

Je me suis installée au volant et j'ai enclenché le verrouillage centralisé. Je suis restée un moment dans le noir à profiter du silence, sans trop savoir ce que je devais penser de la journée. J'étais fatiguée. Déprimée. Terrifiée.

J'ai sursauté : quelqu'un frappait à la vitre côté conducteur. J'ai eu le souffle coupé en voyant à qui j'avais affaire : un type immense, qui devait mesurer plus d'un mètre quatre-vingts. Dans la pénombre, je ne distinguais pas sa silhouette complète, mais je devinais qu'il était musclé. Il portait un sweat XXL et son visage était dissimulé par l'ombre de la capuche. Dans l'obscurité, sa peau semblait aussi noire que son sweat. Ses yeux étaient retranchés derrière des lunettes de soleil. Ça pouvait être un homme de Ranger. Ou un messenger de la Faucheuse. Il était de toute façon vachement flippant. J'ai relâché le frein à main et j'ai enclenché une vitesse au cas où je devrais filer d'urgence.

J'ai ouvert la fenêtre de quelques centimètres.

— Oui ?

- Pas mal, le pick-up.
- Hum hum.
- Il est à toi ?
- Pour le moment.
- Tu sais qui je suis ?
- Non.
- Tu veux le savoir ?
- Non.

Je ne bafouillais pas, ce qui était incroyable, car mon cœur battait à tout rompre et j'avais l'estomac complètement noué.

— J'avais te le dire quand même. Je suis ton pire cauchemar. Je suis l'Éboueur. Et je vais pas me contenter de te tuer... je vais te bouffer toute crue. C'est une promesse, pas une image.

Sa voix était profonde, son ton sérieux. Même s'il ne souriait pas, je savais qu'il kiffait cet instant. Je connaissais ce genre de type : il se délectait de la peur qu'il instillait. Il espérait lire la trouille sur mon visage. Je regardais ses verres miroirs et mon reflet me renvoyait mon expression. Je ne la trouvais pas trop effrayée. C'était bien. Les hommes de ma vie m'avaient appris quelque chose.

— Pourquoi est-ce que vous voulez me tuer ?

— Juste pour le fun. Et t'as le temps d'y penser parce que je dois d'abord couper les couilles d'un flic, avant de m'amuser avec *toi*.

C'était pas *juste pour le fun*. Ce n'était pas un gamin. Il avait dû cultiver ses muscles et son attitude de dur en prison. Les Exterminateurs n'avaient pas fait appel à lui par hasard. Connie devait avoir raison : l'Éboueur ne se contentait pas d'étancher sa soif de sang. Même si je ne voulais pas minimiser cet aspect. Il devait aimer tuer. Il émasculait sûrement ses victimes pour asseoir son pouvoir sur ses ennemis. J'étais persuadée qu'il devait adorer avoir les mains couvertes de sang.

Il m'a adressé un geste qui avait sans doute une signification dans le langage des signes des gangs et il s'est éloigné de la voiture.

— Profite à fond de tes dernières heures sur Terre, salope.

Un Hummer noir surgi de nulle part s'est arrêté à côté de mon véhicule, l'Éboueur est monté dedans et la voiture a démarré sans attendre. Je n'ai pas eu le temps de déchiffrer la plaque.

Je suis restée assise sans bouger, paralysée sur place jusqu'à ce que les feux arrière du Hummer aient disparu. Mon courage m'a lâchée d'un

coup. Mes larmes se sont mises à couler et j'étais incapable de déglutir. Je ne voulais pas mourir. Je voulais encore manger des beignets. J'avais des nièces à gâter. Si je mourais, Rex serait orphelin. Et Morelli ? Je ne voulais même pas y penser. Je ne savais pas où nous en étions, mais j'aurais voulu lui dire que je l'aimais. Je ne le lui avais jamais avoué. J'avais toujours pensé que j'avais toute la vie devant moi. Morelli était dans mon cercle intime depuis que j'étais une gamine. J'avais du mal à imaginer ma vie sans lui, même si j'avais parfois autant de mal à imaginer quel rôle il pourrait y jouer à l'avenir. J'étais incapable de cohabiter plus de deux mois avec lui sans devenir dingue. Ce n'était probablement pas un bon signe.

J'étais face à un dilemme. Mes yeux fuyaient et mon nez coulait. Je me retenais de toutes mes forces de ne pas sangloter la bouche ouverte. *Arrête !* me suis-je ordonné. *Ressaisis-toi !* Plus facile à dire qu'à faire. Je me sentais vulnérable et incompetente. D'un côté, Stéphanie avait envie de courir se réfugier dans les bras de Morelli. D'un autre, Stéphanie la têtue ne voulait pas baisser les bras. Et la Stéphanie dotée d'un demi-cerveau savait que ce serait une très mauvaise idée de laisser le pick-up de Ranger stationné toute la nuit devant chez Morelli. L'Éboueur le reconnaîtrait et la maison de Morelli serait la cible de Dieu sait quoi.

J'ai choisi l'option « je ne réfléchis pas ». J'ai appuyé sur l'accélérateur et j'ai laissé le pick-up me conduire où il le souhaitait. Il m'a évidemment ramenée chez Ranger. Je me suis garée à mon emplacement habituel. J'ai glissé la main sous le siège et j'ai empoigné l'arme de Ranger. C'était un pistolet semi-automatique. J'étais presque certaine qu'il était chargé. Dire que je ne suis pas fan des armes est l'euphémisme du siècle. Je n'étais même pas sûre de savoir m'en servir, mais je me suis dit que j'arriverais bien à faire peur à quelqu'un.

Je me suis cachée sous la capuche de mon sweat, j'ai verrouillé le pick-up et j'ai marché tête baissée sous la pluie jusqu'au garage. Quelques minutes plus tard, j'étais dans l'appart de Ranger, la porte fermée à double tour. J'ai laissé le flingue et les clés sur le buffet. J'ai enlevé mon sweat et le gilet pare-balles. Puis mes chaussures et chaussettes mouillées. Mon jean était trempé à partir du genou, mais comme j'avais passé toute la journée ainsi, je pouvais encore tenir quelques minutes. Je ne pleurnichais plus et j'étais morte de faim.

J'ai passé la tête dans le frigo de Ranger et j'en ai sorti un yaourt blanc maigre. Pas question de crever avec un bourrelet de graisse au-

dessus de la ceinture.

J'ai raclé le fond du yaourt et j'ai regardé Rex.

— Miam, je suis repue.

Rex courait sur sa roue et n'a pas pris la peine de me répondre. Le rongeur était un peu lent, il ne captait pas toujours l'ironie.

— Je devrais appeler Morelli. Qu'en penses-tu, Rex ?

Comme Rex ne se prononçait pas, j'ai composé le numéro de Morelli.

— Salut.

— C'est moi, ai-je annoncé d'une voix enjouée. Désolée que la connexion ait été mauvaise cet après-midi.

— Tu devrais t'entraîner. Tes faux parasites sont pleins de glaires.

— Je les trouvais pas mal.

— Y sont nazes. Quoi de neuf ? Qu'est-ce qui est arrivé à Ward ? On dirait qu'il a disparu.

— Il nous a échappé.

— Apparemment, il a échappé à tout le monde. Son frère ne l'a pas vu non plus.

— Hum. Intéressant.

— Tu ne l'as pas kidnappé, tout de même ?

— Kidnapper, quel vilain mot.

— Tu n'as pas répondu à ma question.

— Tu ne veux pas vraiment que je réponde, si ?

— Mon Dieu.

— J'ai quelque chose à te dire, avant que cette conversation ne parte en sucette. J'ai rencontré l'Éboueur aujourd'hui. Il y a une heure environ. J'étais dans le pick-up de Ranger, garée devant l'agence quand il a frappé à ma vitre pour se présenter.

Cette annonce a été accueillie par un long silence. Je devinais les émotions contradictoires qui traversaient Morelli en cet instant. Létonnement. La peur pour moi. La colère à l'idée que j'avais laissé le tueur m'approcher. La frustration de ne pas pouvoir régler le problème.

Quand il a repris la parole, il avait son ton indifférent de flic :

— Raconte.

— Il est grand. Environ 1,88 m. Corpulent. Ça ressemble à du muscle, mais je n'en suis pas sûre. Je n'ai pas vu son visage. Il avait des lunettes de soleil et se cachait dans un immense sweat à capuche.

— Blanc, hispanique, afro-américain ?

— Afro-américain. Peut-être hispanique. Il avait un léger accent. Il m'a dit qu'il allait me tuer, mais qu'il devait descendre un flic d'abord. Il a aussi précisé qu'il agissait *juste pour le fun*, mais je crois pas que ce soit sa vraie motivation. Quand il est parti, il m'a fait un signe de la main. Probablement un truc de gang. Pas italien, ça c'est sûr.

— Il est presque 22 heures. Qu'est-ce que tu fabriquais devant l'agence il y a une heure ?

— Je cherchais Ward, avec Lula et Connie.

— Où ?

— Dans les parages.

Il y a eu un nouveau silence et, comme j'ai senti que la situation allait se détériorer, je me suis dépêchée de conclure.

— Je dois y aller. Je me couche tôt ce soir. Je voulais juste te donner des nouvelles. Et te dire que... je... euh... t'aime bien.

Merde. J'avais flippé à la dernière minute. C'était quoi, mon problème ? Pourquoi étais-je incapable de conjuguer le verbe « aimer » à la première personne ? Je suis vraiment bête.

Morelli a soupiré.

— T'es vraiment bête.

J'ai soupiré à mon tour et j'ai raccroché.

— Ça s'est bien passé, ai-je déclaré à Rex.

Tu parles.

13

Il n'était que 22 heures et j'étais complètement lessivée. J'avais été trempée et glacée toute la journée, je venais d'avoir une conversation téléphonique gênante avec Morelli. Et un pot de yaourt allégé, sans fruits, sans sucre, sans chocolat, ne suffisait pas du tout pour compenser.

— Parfois, il faut faire des sacrifices, ai-je expliqué à Rex. Par exemple renoncer à perdre du poids pour le plaisir de manger un sandwich au beurre de cacahuètes.

Je me suis sentie beaucoup mieux après la tartine de pain blanc industriel, mais j'ai tout de même renoncé au lait demi-écrémé. J'ai bu un verre du lait écrémé de Ranger, transparent et insipide comme de l'eau. Vertueuse, non ?

J'ai souhaité une bonne nuit à Rex et j'ai éteint la lumière dans la cuisine. J'étais trop fatiguée et trop congelée pour regarder la télé. Et trop crado pour me glisser sous les draps. Je me suis traînée jusqu'à la douche, je suis restée sous le jet jusqu'à ce que ma peau soit toute fripée et que je sois réchauffée pour de bon. J'ai enfilé une culotte rouge et un des T-shirts noirs de Ranger. J'ai séché mes cheveux et je me suis mise au lit.

Le pied.

Malheureusement, le lit, le T-shirt et l'appart hyper confort ne m'appartenaient pas. Tout ça était la propriété d'un homme un peu effrayant. Ça m'a fait penser au verrou de la porte d'entrée. L'avais-je bien tiré en rentrant ?

Je me suis levée pour vérifier. J'étais bien barricadée. De toute façon, pour Ranger, ça n'avait aucune importance. Il a un truc avec les serrures. Peu importe qu'elle soit à barillet, à pompe ou que ce soit une lourde chaîne. Rien ne l'arrête. Heureusement, son retour n'était pas annoncé dans l'immédiat. Et les voleurs ordinaires, les violeurs, les

assassins et les membres de gangs n'ont pas le don de Ranger.

J'ai rejoint le lit et j'ai fermé les yeux. J'étais en sécurité, pour quelques jours au moins.

Je me suis arrachée du sommeil, persuadée que quelque chose ne tournait pas rond. Je m'étais réveillée en plein rêve, à cause de la lumière. Elle n'était pas forte, mais elle était gênante. Je m'étais endormie en oubliant une lampe, quelque part dans l'appartement. Sans doute quand j'étais allée vérifier si la porte était bien verrouillée. Il fallait que je me lève et que j'éteigne.

J'étais sur le ventre, la tête dans l'oreiller. J'ai jeté un œil au réveil. Deux heures. Je n'avais aucune envie de quitter les draps. Comme aurait dit Mamie Mazur, j'étais comme un coq en pâte. J'ai refermé les paupières. Tant pis pour la lumière.

Je faisais de mon mieux pour ignorer la clarté, quand j'ai entendu un froissement de l'autre côté de la chambre. Si j'avais été un homme, mes testicules seraient remontées dans mon corps pour se planquer. Comme je ne possédais pas ce genre d'organe, j'ai gardé les paupières serrées en espérant que ma mort soit rapide. Au bout d'une vingtaine de secondes, j'en ai eu marre d'attendre l'agonie. J'ai ouvert les yeux et je me suis fait rouler sur le dos.

Ranger était appuyé contre le chambranle, les bras croisés sur la poitrine. Il portait sa tenue de travail habituelle : T-shirt noir et pantalon de treillis noir. Il n'avait l'air ni en colère ni particulièrement surpris.

— J'hésite à te jeter par la fenêtre ou à venir te rejoindre.

— Il n'y a pas d'autres possibilités ?

— Qu'est-ce que tu fais ici ?

— J'avais besoin d'un endroit où dormir en sécurité.

Les commissures de ses lèvres se sont relevées. Ce n'était pas vraiment un sourire, mais il était amusé.

— Tu te crois en sécurité ici ?

— Je l'étais, jusqu'à ce que tu rentres.

Ses yeux bruns me fixaient sans ciller.

— Qu'est-ce qui te fait le plus peur : te faire jeter par la fenêtre ou coucher avec moi ?

Je me suis redressée en me couvrant avec les draps.

— Ne te flatte pas. Tu n'es pas si effrayant que ça.

Menteuse, ton nez va s'allonger !

Lesquisse de sourire est restée en place.

— J'ai vu le pistolet et le gilet pare-balles dans l'entrée.

Je l'ai mis au courant de la menace de mort de l'Éboueur.

— Tu aurais dû demander l'aide de Tank.

— Je ne suis pas toujours à l'aise avec lui.

— Et tu l'es avec moi ?

J'ai hésité avant de répondre.

— *Baby*, tu es dans mon lit.

— Oui, c'est vrai. J'imagine que c'est le signe d'un certain degré de confort.

Ranger a baissé les yeux vers ma poitrine.

— C'est mon T-shirt que tu portes ?

— Je n'avais plus rien à me mettre.

Ranger a délacé ses bottines.

— Qu'est-ce que tu fabriques ?

Il m'a regardée.

— Je vais me coucher. Je me suis levé à 4 heures ce matin et j'ai conduit neuf heures d'affilée sur le trajet retour. Dont la moitié sous une pluie battante. Je suis crevé. Je vais me doucher. Puis je viens me coucher.

— Heu...

— Panique pas. Tu peux dormir sur le canapé, tu peux t'en aller ou rester au lit. Je ne compte pas t'attaquer dans ton sommeil. Du moins, pas dans l'immédiat. On avisera demain.

Et il a disparu dans la salle de bains.

Au secours, mon Dieu ! Je ne voulais pas abandonner le lit. Il était chaud et confortable. Les draps étaient doux et soyeux, les oreillers moelleux et le matelas était grand. Je pouvais parfaitement rester de mon côté et Ranger du sien. Tout irait bien. Il ne considérerait visiblement pas mon séjour ici comme une invitation sexuelle. Nous étions des adultes. Nous étions capables de gérer.

J'ai choisi mon camp, face contre le mur. Je tournais le dos à la salle de bains et je me suis laissé emporter par le sommeil, bercée par le murmure de la douche et les rebonds de la pluie contre la vitre.

Je me suis réveillée doucement, persuadée d'être chez Morelli. Je sentais la chaleur émaner du corps étendu à côté du mien et je me suis rapprochée. J'ai tendu la main et dès que mes doigts sont entrés en contact avec la peau, j'ai compris mon erreur.

— Oups.

— *Baby*.

Ranger m'a prise dans ses bras et m'a tirée contre lui. J'avais l'intention de le repousser, mais j'ai été troublée par l'odeur du gel douche ultra sexy mêlée à la chaleur de Ranger.

— Tu sens super bon, ai-je murmuré.

Mes lèvres ont caressé son cou pendant que je lui parlais. Tout à coup, mon cerveau n'était plus relié à ma bouche.

— J'ai pensé à toi chaque fois que j'ai pris une douche. *J'adore* ton savon.

— C'est ma femme de ménage qui me l'achète. Je devrais peut-être lui accorder une augmentation.

Et il m'a embrassée.

— Oh merde !

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Je me sens super coupable à cause de Morelli.

— Justement, pourquoi est-ce que tu n'es pas dans *son* lit ?

— Bah, comme d'hab.

— Vous vous êtes disputés et tu es partie de chez lui ?

— Pas vraiment une dispute, plutôt un désaccord.

— Je détecte un schéma comportemental malsain, *Baby*.

Ne m'en parlez pas.

— Je n'avais pas envie de rentrer à la maison, vu que l'Éboueur me cherchait. Et je ne voulais pas mettre ma famille en danger.

Et en plus, ils me rendent tous dingue.

— J'allais passer la nuit dans le pick-up, mais il m'a amenée ici. Le GPS était enclenché, je l'ai juste suivi à rebours.

— Et tu es entrée dans mon appart par effraction ?

— J'avais la clé. Tu n'as pas l'air fâché ni même surpris que j'aie emprunté ton appart.

— À l'exception du sixième étage, tout le bâtiment est surveillé, dehors comme dedans. Tank m'a appelé quand tu t'es arrêtée devant la barrière. J'ai pensé que tu devais avoir une bonne raison de vouloir dormir chez moi, alors je l'ai prié de te laisser faire.

— C'est gentil de ta part.

— Ouais, je suis un mec gentil. Et je suis en retard pour le boulot.

Il s'est levé, est resté debout à côté du lit, a appuyé sur le haut-parleur de son téléphone puis sur un bouton.

— Bonjour, a répondu une voix féminine. Bienvenue chez vous.

— Petit déjeuner pour deux ce matin, a annoncé Ranger avant de raccrocher.

Je l'ai examiné. Il portait le boxer en soie noire. Le tissu avait glissé sur ses hanches de façon troublante et ses cheveux étaient ébouriffés par la nuit. Je ne comprenais pas comment j'avais réussi à arrêter de l'embrasser sous l'effet de la culpabilité. J'avais du mal à ne pas lui sauter dessus en cet instant.

— C'était quoi, ça ? ai-je demandé en espérant que ma voix ne trahisse pas mon trouble.

— Ella et Louis Guzman gèrent ce bâtiment pour moi. Je bosse ici et j'y dors parfois aussi. C'est à peu près tout. Ella me facilite la vie. Elle se charge de la cuisine, du nettoyage, du linge et des courses.

— Et elle t'apporte le petit déj' ?

— Elle sera là dans dix minutes. Je n'ai jamais ramené de fille ici, elle risque de poser des questions. Souris et attends que ça passe. Elle est très gentille.

J'étais habillée et je m'étais brossé les dents quand Ella a sonné. Je lui ai ouvert et elle est entrée avec un grand plateau d'argent.

— Bonjour ! m'a-t-elle lancé avec un sourire.

Elle était petite et costarde, avec des cheveux courts noirs et des yeux brillants. Je lui donnais une petite cinquantaine d'années. Son seul maquillage était du rouge à lèvres rouge vif. Elle portait un jean noir et un pull à col en V de la même teinte. Elle a posé le plateau sur la table de la salle à manger et a préparé deux couverts.

— C'est ce que Ranger mange habituellement le matin. Si vous souhaitez autre chose, je serais ravie de vous le préparer. Des œufs peut-être ?

— Merci, ceci sera parfait. Ça a l'air délicieux.

Elle a pris congé et est repartie en fermant la porte derrière elle. Elle avait apporté du café dans une cafetière argentée, assortie au pot à

lait et au sucrier, une assiette de fruits coupés et de fruits rouges, un petit plat de saumon fumé et deux rapiers de fromage frais à tartiner. Un panier de bagels coupés en deux et délicatement grillés était recouvert d'une serviette en tissu blanc.

Ranger était encore dans la chambre, occupé à lacer ses bottines. Il avait revêtu son uniforme habituel, les cheveux encore humides après la douche.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? lui ai-je demandé en pointant du doigt la salle à manger.

Il s'est relevé de sa chaise et m'a suivie dans la pièce.

— Le petit déj'.

— Tu manges comme ça tous les jours ?

— Tous les jours où je suis ici.

— Et l'écorce d'arbre et les racines sauvages ?

Il a servi le café et a mangé un peu de fruits.

— Seulement quand je suis dans la jungle d'un pays peu développé. Ça n'arrive pas souvent.

— Quand je pense que je me suis nourrie des céréales en carton de ton armoire !

Ranger m'a regardée.

— *Baby*, j'ai jeté un œil dans mon armoire. Tu as stocké des Frosties...

J'ai préféré changer de sujet.

— Alors, c'est ici la grotte de Batman ?

— C'est juste un appartement dans le même immeuble que mes bureaux. J'ai la même chose à Boston, à Atlanta et à Miami. La sécurité est un business florissant en ce moment. Je fournis une panoplie de services à de nombreux clients. Trenton a été mon premier QG et c'est ici que je passe le plus clair de mon temps. Ma famille est toujours dans le New Jersey.

— Pourquoi tant de secrets ?

— Les immeubles de bureaux ne sont pas secrets, nous essayons juste de faire profil bas.

— Nous ?

— J'ai des partenaires.

— Laisse-moi deviner : la Ligue de justice d'Amérique. Flash, Wonder Woman et Superman ?

Ranger a eu l'air d'envisager un sourire.

— D'accord, laisse tomber les partenaires, ai-je repris. Revenons à la grotte de Batman. Est-ce qu'elle existe ?

Ranger a saisi un bagel et l'a recouvert de saumon fumé.

— Tu vas devoir te creuser les méninges un peu plus, pour ça. Elle ne figure pas dans l'annuaire et le GPS ne t'y conduira pas.

Un défi.

Ranger a consulté sa montre.

— J'ai cinq minutes. Parle-moi de l'Éboueur.

— Il n'y a pas grand-chose à en dire. Il veut me tuer. Je t'ai tout raconté hier soir.

— Et comment gères-tu le problème ?

— Connie, Lula et moi avons enlevé un Exterminateur. Le plan était de l'obliger à nous révéler tout ce qu'il savait sur l'Éboueur, mais ça n'a pas fonctionné.

Ranger a terminé son pain et s'est écarté de la table pour boire son café.

— L'enlèvement était une bonne idée. Pourquoi est-ce qu'il a refusé de cracher le morceau ?

— Il n'avait pas envie.

Ranger s'est arrêté, la tasse en suspension.

— Il faut se montrer persuasif.

— On comptait le tabasser, mais une fois qu'on l'a ligoté sur la chaise, on s'est rendu compte qu'aucune de nous n'était capable de le frapper.

Ranger a éclaté de rire et a renversé du café sur la nappe. Il a reposé sa tasse et a pris sa serviette en essayant de se retenir de rire. Sans succès.

— Je crois que c'est la première fois que je te vois t'esclaffer comme ça.

— Les occasions sont rares, quand on est dans les ordures jusqu'aux genoux. Et c'est ça notre boulot, la plupart du temps.

Il a tamponné les taches de café à l'aide de sa serviette.

— Si tu es à la tête d'un empire dans le domaine de la sécurité, pourquoi est-ce que tu arrêtes encore des fugitifs ?

— Je suis doué pour ce boulot. Et il faut bien que quelqu'un s'en charge.

Je l'ai suivi jusqu'au dressing. Il a ouvert le tiroir fermé à clé et en a sorti une arme. Je me concentrais pour garder le regard braqué plus

haut que sa taille, mais je n'arrêtais pas de penser *pas de caleçon !*

— Tu as toujours cet Exterminateur sous la main ?

— Oui.

— Il est bien attaché ?

— Oui.

— Ma journée est chargée, mais on peut lui parler ce soir. D'ici là, il faut que tu n'aies aucun contact avec ce type. Ne le nourris pas. Laisse-le s'inquiéter.

Il a attaché le flingue à sa ceinture.

— J'ai besoin du pick-up. Prends une des Porsche. Les clés sont sur le plateau, sur le buffet. La salle de communication et la salle de fitness sont au quatrième. Tu peux utiliser les équipements sportifs. Ella et Louis vivent au cinquième. Tu peux les contacter par l'intercom si tu as besoin de quoi que ce soit. Ella va venir refaire le lit, ranger et s'occuper du linge. Elle lavera le tien si tu le lui prépares.

Il a à nouveau jeté un œil à sa montre.

— J'ai une réunion. Je suppose que tu veux encore habiter ici quelque temps ?

— Oui.

Je n'avais pas beaucoup d'autres possibilités.

Sa bouche a esquissé un sourire.

— Tu vas avoir une dette envers moi, *Baby*. Va falloir résoudre ce problème de culpabilité.

Et merde.

Il m'a attrapée, m'a embrassée et mes orteils se sont crispés. Je me suis demandé combien de temps il me faudrait pour le déshabiller. Et de combien de minutes il disposait avant sa réunion. Je pouvais faire vite. Après tout, il ne portait pas de caleçon. Ce serait déjà ça de gagné.

— Je dois filer, je suis en retard.

Dieu merci, il était en retard. Je ne disposais pas de la moindre minute. Pas le temps de tromper Joe. Pas le temps de me condamner à l'enfer. J'ai lissé les plis de sa chemise là où mes doigts s'étaient accrochés.

— Tu sais où est le pick-up ?

— Il est dans le garage, j'ai demandé à Tank de le rapatrier hier soir. Tous nos véhicules sont équipés d'un système de localisation GPS. Nous savons où ils se trouvent à tout moment.

Super. J'étais vraiment contente d'avoir pris la peine de stationner à

deux pâtés de maisons tous les soirs.

Je me suis douchée, habillée et je suis sortie en faisant attention à ne croiser aucun des hommes de Ranger. Je les soupçonnais d'éviter aussi de me rencontrer. La situation était gênante.

J'ai choisi la Turbo et, à l'agence, je me suis garée le long du trottoir, pour pouvoir garder un œil sur la voiture. Perdre la Lincoln était une chose – elle ne valait pas un clou –, mais je ne voulais pas que la Porsche de Ranger, qui valait une fortune, se retrouve inutilement criblée de balles.

— Putain ! a lâché Lula en reconnaissant la voiture par la vitrine. C'est la Turbo de Ranger.

— Oui, il est rentré et, comme il avait besoin du pick-up, il m'a donné la 911. Et il va avoir une petite conversation en tête à tête avec notre ami ce soir. Il a demandé que nous n'ayons aucun contact avec lui. Il ne veut pas qu'on lui donne à manger.

— Parfait pour moi, a approuvé Connie. Je ne meurs pas d'envie de rejouer la scène d'hier.

— Ouais, a renchéri Lula, c'était la honte.

— Pas de nouvelles affaires ? ai-je demandé.

— Non, mais tu as toujours trois DDC en vadrouille, m'a rappelé Connie. Shoshanna Brown, Harold Pancek et le type du pouce, Jamil Rodriguez. Celui-là, tu devrais peut-être le laisser à Ranger.

— On verra comment ça se passe. Je vais aller chercher Shoshanna Brown ce matin.

Lula m'a jeté un regard plein d'espoir.

— Tu as besoin d'aide ?

— Pas pour Brown. J'ai déjà eu affaire à elle. En général, elle se montre très coopérative.

Et pour faciliter encore plus mon intervention, j'avais choisi la Turbo ultra-voyante. Je trouverais Shoshanna terrée dans son trou à rats, occupée à fumer un pétard devant la chaîne de voyages sur sa télé volée. Elle serait ravie d'échanger sa liberté contre un trajet en Porsche.

Comme elle vivait dans un HLM de l'autre côté de la ville, j'ai pris Hamilton jusqu'à Olden et j'ai zigzagué dans les rues en évitant le territoire des Exterminateurs. Je me suis garée devant l'immeuble de Shoshanna et je l'ai appelée. D'ordinaire, je serais allée frapper à sa porte pour lui demander de me suivre. Si je suivais cette méthode aujourd'hui, la Porsche aurait disparu dès que je tournerais le dos.

— Ouais, qu'est-ce qu'il y a ?

— C'est Stéphanie Plum. Jetez un œil par la fenêtre en façade.

— J'espère que ça vaut le coup. Je regarde une émission sur les plus belles toilettes de Vegas.

— Je suis venue vous proposer un tour à bord de la Turbo de Ranger.

— Sans déc ? La Porsche ? Z'êtes venue me chercher avec la Porsche ? Une seconde, j'arrive. Je dois juste mettre un peu de rouge à lèvres pour ma nouvelle photo. J'vous attendais. J'espère qu'y vont m'envoyer en taule, parce que j'ai une dent qui me fait crever de mal et y z'ont un bon dentiste. Et ça me coûtera pas un rond.

Deux minutes plus tard, Shoshanna est sortie de son appart et s'est glissée dans la voiture.

— Waouh, c'est trop la classe. J'espère que les voisins regardent. Vous pourriez pas passer devant chez mon amie Latisha Anne, histoire qu'elle me voie ?

Je suis passée devant l'appartement de la copine en question, puis celui de Shirelle Marie et celui de Lucy Sue. Enfin, j'ai conduit Shoshanna en prison. Elle était menottée au banc quand je suis ressortie avec mes papiers.

— Merci, m'a-t-elle dit. À la prochaine !

— Vous devriez peut-être essayer de vous tenir à carreau.

— *No problemo*. Je me fais choper que quand j'ai des trucs aux dents.

Morelli m'attendait devant.

— Belle bagnole.

— Je l'ai empruntée à Ranger pour aller chercher Shoshanna. Elle m'a suivie sans hésiter.

— Bien joué.

La culpabilité m'étouffait. J'avais la gorge sèche et la poitrine en feu. Je sentais des perles de transpiration naître à la racine de mes cheveux. Je suis plutôt douée d'habitude pour relativiser mes conneries, mais cette fois j'étais paumée. J'avais dormi avec Ranger ! Même si je n'avais pas couché avec lui, j'avais partagé son lit. Et puis il y avait ce gel douche diabolique. Et les baisers. Et, Dieu me pardonne, le désir. Beaucoup de désir.

— C'est la faute du gel douche ! ai-je balbutié.

Morelli a plissé les yeux.

— Le gel douche ?

Je me suis retenue de soupirer.

— C'est une longue histoire et tu n'as sûrement pas envie de l'entendre. Simple question de curiosité morbide, comment définirais-tu notre relation ?

— J'ai l'impression que notre relation intermittente est en période de pause. À moins qu'on ne soit ensemble que pour une sorte de... relation à distance ?

— Et si on passait plutôt à une relation à temps plein ?

— Pour commencer, il faudrait que tu changes de boulot. Ou encore mieux, que tu arrêtes de bosser.

— Pas de boulot ?

— Tu pourrais être femme au foyer.

Nos regards se sont croisés. Nous étions tous les deux abasourdis qu'il ait suggéré une chose pareille.

— Bon, d'accord, pas femme au foyer.

J'ai compris qu'il ne me croyait pas à la hauteur.

— Je pourrais très bien être femme au foyer, si je voulais. Et je ferais ça très bien.

— Bien sûr. Un jour. Peut-être...

— Je suis un peu étonnée, tout de même... En général, le mariage précède le statut de femme au foyer.

— Ouais. Ça fout les jetons, cette idée, hein ? a conclu Morelli.

Lula et Connie avaient le nez collé à la vitre, quand je suis sortie de la Porsche Cayenne de Ranger.

— Où est la Turbo ? s'est inquiétée Lula. Qu'est-ce qui lui est arrivé ? Tu l'as pas démolie, tout de même ?

J'ai donné le reçu de mon DDC à Connie.

— La Turbo n'a rien. J'ai changé de voiture après avoir déposé Shoshanna au poste de police. C'était la bagnole idéale pour l'attirer hors de chez elle, mais elle ne me convenait pas pour cet après-midi. Il me semble que l'heure est venue de partir à la recherche de Pancek. Il nous faut un siège arrière, au cas où on réussirait notre coup.

J'avais le dos tourné à la porte et j'ai vu les yeux de Connie s'écarquiller.

— Respire à fond, a murmuré Lula à sa propre attention en

regardant le trottoir.

Elles faisaient face à Johnny Depp ou à Ranger. Ranger m'a semblé plus probable.

La porte s'est ouverte et je me suis retournée, juste au cas où, parce que je ne voulais pas rater Johnny Depp. Je n'ai pas été trop déçue en constatant que c'était bien Ranger.

Il a traversé la pièce, s'est approché de moi et a posé la main sur mon dos, faisant d'un coup grimper ma température corporelle.

— Tank m'a dit que tu voulais que je passe, a-t-il annoncé à Connie.

Elle a empoigné le dossier de Jamil Rodriguez qui était posé sur son bureau.

— À l'origine, j'avais confié cette affaire à Stéphanie, mais elle ne sait plus où donner de la tête en ce moment.

Ranger a pris le dossier et l'a feuilleté.

— Je connais ce type. Le doigt appartient à Hector Santinni. Le gars a arnaqué Rodriguez dans une transaction de drogue, alors Rodriguez lui a coupé le pouce et l'a mis dans un bocal de formaldéhyde. Rodriguez ne le quitte jamais. Il trouve que ça lui donne l'air d'un caïd.

— Ouais ben, son déguisement de caïd craint un peu, a répliqué Connie. C'est la police qui a le doigt.

— Bah, un de perdu, dix de retrouvés, a commenté Ranger.

Sa main est montée jusqu'à ma nuque.

— C'est toi qui décides, *Baby*. Tu veux t'en charger ?

— Il appartient à un gang ?

— Non, c'est un barjo qui agit en solo.

— Je le garde.

— Fais gaffe, il cherche sûrement un nouveau pouce. Il traîne souvent dans un bar au coin de la Troisième et de Laramie, l'après-midi.

Ranger a laissé courir son index le long de ma colonne vertébrale, déclenchant des sensations que j'étais bien décidée à ignorer. Puis il s'est éclipsé.

Lula a levé les pouces pour les examiner.

— Putain, j'sais pas si j'ai envie de prendre en chasse un type qui collectionne les doigts. J'suis vraiment attachée aux miens.

J'ai imité la poule mouillée en agitant des ailes imaginaires.

— C'est ça, joue les gros bras, a répliqué Lula. Qu'est-ce qui te rend si courageuse tout à coup ?

Des tas de raisons. D'abord, chacun de mes mouvements à bord de

la Porsche Cayenne était surveillé par la centrale de Rangeman. Ensuite, j'étais persuadée d'être suivie : Ranger et Morelli étaient au coude à coude dans la course pour savoir lequel des deux me ferait le moins confiance. Question discrétion, Ranger l'emportait toujours. En cas d'alerte rouge, Morelli râle et cherche à m'enfermer pour me garder à l'abri. Ranger, lui, ordonne à un de ses gorilles de me surveiller. Parfois, ils sont repérables, parfois pas. Mais ils me collent tous aux basques comme des chewing-gums et préféreraient mourir plutôt qu'annoncer à Ranger qu'ils ont perdu ma trace.

Je me suis retournée et j'ai regardé la rue juste à temps pour voir Ranger s'éloigner dans le pick-up. Un 4 × 4 noir rutilant était toujours derrière la Cayenne, le moteur allumé.

— C'est ça qui me rend courageuse.

— Peuh, a fait Lula en suivant mon regard. Je le savais.

Nous avons quitté l'agence toutes les deux pour monter dans la Cayenne.

— Je pensais passer d'abord chez Pancek, pour voir s'il est de retour.

— Tu vas essayer de semer le 4 × 4 ?

— Impossible tant que je suis dans cette voiture. Elle est reliée à un système de surveillance par GPS.

— J'parie qu'on peut le désactiver. C'est une des caisses perso de Ranger et j'imagine que parfois il a pas envie qu'on sache où il va.

Je m'étais fait la même réflexion, mais, pour le moment, je n'avais pas envie de désactiver le mouchard. Je ne voulais pas le moins du monde semer mon garde du corps. Le gilet pare-balles et le sweat étaient sur le siège arrière, le pistolet chargé de Ranger était dans mon sac. Je ne risquais sans doute rien tant que l'Éboueur n'avait pas liquidé le flic, mais je voulais prendre toutes mes précautions.

J'ai jeté un coup d'œil au 4 × 4 derrière moi.

— En réalité, je suis ravie de cette protection supplémentaire.

— J'te comprends.

J'ai roulé une cinquantaine de mètres sur Hamilton, puis j'ai tourné à gauche pour arriver dans le Bourg. J'ai emprunté le labyrinthe de rues qui menaient à Canter Street. La Honda Civic bleue n'était pas stationnée dans les parages de l'appartement de Pancek. Je me suis garée deux maisons plus loin, j'ai enfilé le gilet pare-balles sous le sweat et je suis sortie de la Porsche Cayenne. J'ai sonné chez Pancek. Pas de réponse. J'ai sonné encore deux fois et je suis retournée à la voiture.

— Il n'est pas là.

— On retourne à Newark ?

— Pas aujourd'hui. Ranger m'a expliqué où je pouvais trouver Rodriguez. Je tenterais bien ma chance, tant que j'ai une escorte.

— Dans un sens, ça paraît une bonne idée. On aura un coup de main, si nécessaire. Mais, d'un autre côté, si on se plante, un témoin pourra se foutre de notre gueule.

Lula n'avait pas tort.

— On s'en sortira peut-être très bien.

— J'espère juste que c'est pas Tank qui nous suit. Ça me dérangerait pas de le ramener chez moi un jour : je ne veux pas gâcher mes chances en passant pour une débile, à cause d'une arrestation foireuse.

Le 4×4 était à une vingtaine de mètres. Trop loin pour qu'on distingue ses occupants. Nous débattions encore des possibilités de nous ridiculiser, quand mon téléphone a sonné. C'était Sally.

— Où es-tu ? On t'attend depuis vingt minutes.

— M'attendre ?

— Tu étais censée venir ici pour les essayages de robe, pour le mariage.

Merde.

— J'ai complètement oublié.

— Comment as-tu pu oublier ça ? Ta sœur se marie. C'est pas comme si ça arrivait tous les jours. Comment est-ce que je suis censé planifier cette cérémonie, si tu oublies tout ?

— J'arrive de suite.

— Nous sommes à l'Univers du mariage, à côté de Tasty Pastry.

— Qu'est-ce que t'as oublié ? a demandé Lula.

— L'essayage des robes de demoiselle d'honneur. Tout le monde m'attend. Ça ne prendra qu'une minute. J'entre, je ressors et on fonce à la recherche de Rodriguez.

— J'adore les robes de mariée ! Je m'en achèterais bien une, même si je ne me marie pas. J'aime beaucoup les robes de demoiselles d'honneur aussi. Et puis tu sais ce dont je raffole ? Des pièces montées.

J'ai appuyé sur l'accélérateur et j'ai fait demi-tour. Quand je suis arrivée sur le parking, deux roues de la Porsche touchaient le sol au grand maximum. J'ai garé le 4 × 4 en diagonale à côté de la Buick LeSabre de ma mère. Nous avons bondi hors de la voiture et couru jusqu'à la boutique. Les hommes de Ranger sont arrivés en trombe. Le type du siège passager avait un pied par terre quand je me suis retournée et que j'ai pointé un doigt dans sa direction.

— On ne bouge plus !

J'ai poussé la porte de la boutique et Lula m'a emboîté le pas.

L'Univers du mariage est tenu par Maria Raguzzi, qui en est la propriétaire, une femme boulotte d'une bonne cinquantaine d'années. Elle a des cheveux noirs et courts, de longs favoris noirs et de fins poils noirs sur chaque doigt. Un gros coussin à épingles attaché par une bande Velcro lui tient lieu de bracelet et un mètre-ruban jaune fait office de collier. Elle s'est mariée et a divorcé trois fois. Elle y connaît donc un rayon en matière de noces et de tenues adaptées.

Loretta Stonehouser, Rita Metzger, Margaret Durski, Valérie, Mamie Mazur, ma mère et « l'organisateur du mariage » étaient serrés comme des sardines dans la boutique. Maria Raguzzi et Sally s'affairaient à distribuer des robes.

Margaret Durski m'a vue la première.

— Stéphanie ! Omondieu, ça fait un bail ! Je ne t'ai pas vue depuis le premier mariage de Valérie. Omondieu, je te vois tout le temps dans le journal. Tu as le don de faire partir les trucs en fumée.

Rita Metzger était juste derrière elle.

— Stéphaniiiiie ! C'est trop génial ! Nous sommes enfin toutes réunies. Trop cool ! Tu as vu les robes ? Elles sont trop belles ! Citrouille : je raffole de cette couleur.

Ma mère m'examinait avec méfiance.

— Tu as encore pris du poids ? Tu as l'air énorme.

J'ai ouvert le sweat.

— C'est le gilet, il est épais. J'étais pressée, j'ai oublié de l'enlever.

Tout le monde est resté bouche bée.

— Qu'est-ce que c'est, ce truc que tu portes ? a voulu savoir Rita. Ça t'écrase la poitrine, c'est pas du tout flatteur.

— C'est un gilet pare-balles, a expliqué Mamie. Elle est obligée de le porter parce qu'elle est chasseuse de primes. Elle est si douée qu'il y a toujours des gens qui veulent sa peau.

— Pas toujours, a corrigé Lula. Juste de temps en temps... Comme en ce moment, par exemple.

— Omondieu ! s'est exclamée Margaret.

Ma mère a ravalé un grognement et s'est signée.

— Ce patin de gilet ne faisait pas partie du plan, patin ! s'est énervé Sally. Patin, qu'est-ce que je suis censé faire avec ça ? Patin, ça va gâcher toute la patin de robe, patin !

— C'est un gilet pare-balles, pas une ceinture de chasteté, l'ai-je rassuré. Je peux l'enlever.

— Cool.

— Tu devrais te calmer, lui a conseillé Lula. Si tu continues, tu vas faire une embolie.

— C'est une patin de responsabilité. Je prends la planification de ce mariage très au sérieux.

Il a décroché une robe et me l'a tendue.

— Voilà la tienne.

C'était à mon tour de rester bouche bée.

— Je croyais qu'elle était citrouille.

— Les autres filles portent du citrouille. Le témoin doit avoir une autre couleur. La tienne est aubergine.

Lula a éclaté de rire et s'est couvert la bouche avec la main.

Aubergine. Génial. Comme si citrouille ne suffisait pas... J'ai arraché le gilet et dénoué mes chaussures.

— Où est-ce que je peux l'essayer ?

— Il y a une cabine derrière cette porte rose, m'a dit Sally en m'indiquant le chemin.

Il tenait la robe de Valérie dans les bras et titubait sous le poids.

Cinq minutes plus tard, nous étions toutes prêtes. Trois citrouilles et une aubergine. Sans oublier Valérie, tellement recouverte de tissu blanc

éclatant qu'elle nous aveuglait. Ses seins débordaient du décolleté et la fermeture Éclair dans le dos avait du mal à rester en place. Le bas de la robe était en forme de cloche, ce qui était censé camoufler les restes de ses bourrelets de grossesse. En réalité, le jupon ne faisait que souligner ses hanches et ses fesses.

Valérie s'est approchée du miroir à trois faces d'un pas vacillant pour se regarder et a poussé un hurlement.

— Je suis énorme ! C'est pas vrai, regardez-moi ça, on dirait une baleine. Une gigantesque baleine blanche. Pourquoi est-ce que personne ne m'a rien dit ? Je ne peux pas remonter l'allée comme ça. Elle n'est pas assez large pour que je passe !

— C'est pas à ce point-là, l'a rassurée ma mère en lissant le tissu de la main pour essayer de faire disparaître le bourrelet à la taille. Toutes les mariées sont splendides. Attends de voir avec le voile.

Maria est arrivée en courant et a drapé le voile sur les yeux de Valérie.

— Vous voyez comme c'est plus joli à travers le tulle ?

— Ouais et si tu veux te sentir mieux, franchement, regarde à quoi ressemble Stéphanie dans l'aubergine, a renchéri Lula.

— On voyait moins le côté légume sur les échantillons, s'est défendu Sally en examinant ma tenue.

— Il lui faut un maquillage adapté, a suggéré Loretta. De l'aubergine sur les paupières, pour contrebalancer la robe. Et puis des paillettes sous les sourcils pour agrandir le regard. Et plus de blush.

— *Beaucoup plus* de blush, a corrigé Lula.

— Je ne sais même pas pourquoi je me marie, a gémi Valérie. Je ne sais même pas si j'en ai vraiment envie.

— Bien sûr que si, a répondu ma mère.

La panique était perceptible dans sa voix. Elle voyait déjà sa vie défiler devant ses yeux.

— D'accord, mais est-ce que j'ai envie d'épouser Albert ?

— C'est le père de ton enfant. Il est avocat, à peu de chose près. Il est presque aussi grand que toi.

Comme ma mère était à court d'argument, elle s'est tournée vers Mamie pour implorer son aide.

— Et puis c'est ton câlinours, a repris Mamie. Et ton chaton d'amour et tout ça. Ça ne compte pas pour rien, tout de même.

Lula affichait un sourire jusqu'aux oreilles.

— Je me régale. Je m’attendais à perdre un pouce cet aprèm’ et je me retrouve au milieu des câlinours et des chatons d’amour.

Elle s’est tournée vers Sally.

— Et toi, tu fais quoi ? L’organisateur de mariage, il est invité ou pas ? Il doit juste faire son boulot de préparation ?

— Je chante. J’ai une adorable robe en satin, couleur pelure d’oignon, pour rester dans le thème automnal.

— On devrait demander au *Trenton Times* de couvrir la cérémonie, s’est enthousiasmée Lula. Ou même à MTV.

Maria trottait d’une robe à l’autre, pour ajuster les ourlets ou poser des épingles.

— Terminé, a-t-elle annoncé.

Sally m’a prise à part.

— Tu n’as pas oublié l’enterrement de vie de jeune fille ? Vendredi soir, à la salle des anciens combattants.

— Bien sûr. À quelle heure ?

— Sept heures. Et c’est une surprise, alors fais gaffe à ce que tu dis à Valérie.

— Motus et bouche cousue.

— Fais le geste de verrouiller tes lèvres et de jeter la clé, m’a demandé Mamie. J’adore quand on fait ça.

J’ai verrouillé mes lèvres et j’ai jeté la clé.

Lula s’est retournée sur le siège de la Cayenne et m’a annoncé :

— Les hommes de Ranger sont toujours là.

C’était la deuxième fois que je passais devant le bar, au coin de la Troisième Rue et de Laramie. C’était une rue principalement résidentielle, si on pouvait qualifier de résidences les affreux cubes en briques qui ressemblaient plutôt à des entrepôts. Il n’y avait pas de parking public et pas la moindre place le long du trottoir. La plupart des voitures avaient d’ailleurs l’air de stationner là depuis des années.

Je me suis rangée en double file devant le bar et nous sommes sorties. Je n’ai pas pris la peine de fermer les portières, je savais que les hommes de Ranger ne laisseraient personne toucher à la Porsche. Les menottes étaient glissées à l’arrière de mon jean et je portais le gilet pare-balles sous le sweat. J’avais du spray au poivre dans ma poche. Lula marchait derrière moi. Je ne lui avais pas demandé quel

équipement elle avait emporté, j'aimais autant ne pas le savoir.

Des têtes se sont tournées quand nous sommes entrées dans l'établissement. Ce n'était pas le genre d'endroit où les femmes viennent de leur plein gré. Nous avons attendu que nos yeux s'habituent à la pénombre. J'ai dénombré quatre hommes au bar, un barman derrière le comptoir et un type seul assis à une table ronde au bois rayé. C'était Jamil Rodriguez. Il ressemblait à sa photo : un gars noir de taille moyenne, la tête couverte d'un foulard parsemé de faux diamants, affublé d'une moustache ridicule et d'un bouc, avec une joue barrée par une affreuse cicatrice ressemblant à une brûlure à l'acide.

Il était vautré dans sa chaise.

— Mesdames ?

— C'est vous, Jamil ? lui a demandé Lula.

Il a hoché la tête.

— Vous voulez faire affaire avec moi ?

Lula m'a regardée en souriant.

— Cet imbécile s' imagine qu'on va lui acheter de la came.

J'ai approché un siège de Rodriguez et je me suis assise.

— Voilà la situation, Jamil. Vous avez oublié de vous présenter au tribunal.

Et je lui ai passé le bracelet d'une menotte.

— Je glande et les opportunités viennent toutes seules à moi, a déclaré Rodriguez. Je cherchais justement un nouveau pouce.

Il a extirpé un énorme couteau à cran d'arrêt de sa poche.

Les quatre hommes au bar suivaient la scène et guettaient le spectacle. Ils étaient jeunes et semblaient amateurs d'action. Je m'attendais à ce qu'ils y prennent part le moment venu.

Lula a sorti un flingue de son pantalon stretch en léopard et l'a braqué sur Rodriguez. Depuis l'entrée, j'ai entendu le bruit inimitable d'un fusil à canon scié. Je n'ai pas reconnu le gars en noir qui remplissait l'embrasure de la porte, mais je devinais qu'il était descendu du 4 × 4. Pas difficile de repérer un des hommes de Ranger : musclé, sans nuque, de format redoutable, pas causeur pour un sou.

— Si j'étais vous, je lâcherais ce couteau, ai-je conseillé à Rodriguez.

Il a plissé les yeux d'un air menaçant.

— Ah ouais, tu vas m'y obliger ?

L'homme de Ranger a tiré vers le plafond, formant un trou d'un mètre juste au-dessus de Rodriguez. Le plâtras a volé dans tous les sens.

— Hé ! s'est indignée Lula en se tournant vers le mec du 4×4 . Vous pouvez pas faire gaffe ? Je sors de chez le coiffeur. J'ai pas envie d'avoir les tifs couverts de plâtre. La prochaine fois, tirez directement dans le cul de ce *loser*, OK ?

L'homme de Ranger lui a souri.

Quelques minutes plus tard, Rodriguez était sur le siège arrière de la Cayenne, menotté et attaché aux pieds, et nous roulions vers le poste de police.

— T'as vu le sourire brûlant d'amour que ce mec super mignon m'a envoyé ? Il est hyper sexy, hein ? T'as vu la taille de son arme ? J'te jure, j'en ai des vapeurs. Je me le ferais bien.

— Tu préfères pas te faire ceci ? est intervenu Rodriguez.

— Toi, la ferme. Tu ressembles à un animal crevé au bord de la route. On pourrait te jeter dehors et te rouler dessus, personne ne verrait la différence.

J'ai pris la Troisième en direction de State et j'ai roulé vers le sud. Au carrefour suivant, j'ai dû m'arrêter au feu. Quand il est passé au vert, j'ai reconnu Harold Pancek au volant de sa Honda Civic bleue. Il roulait dans l'autre sens.

— Bordel ! a fait Lula. T'as vu ? C'était Harold Pancek. Je reconnaîtrais n'importe où sa petite tête jaune carrée.

J'étais déjà en train d'opérer un demi-tour parfaitement illégal. Après quelques manœuvres agressives, je me suis retrouvée juste derrière Pancek. J'avais pris les hommes de Ranger par surprise et ils avaient du mal à me rattraper. Deux voitures nous séparaient. Nous avons dû nous arrêter à un autre feu rouge et Lula a sauté de la Porsche pour courir jusqu'à Pancek. Elle avait la main sur la poignée de la portière passager, quand il s'est tourné et l'a aperçue. Le feu est passé au vert et il a démarré. Lula est remontée dans la Cayenne et j'ai rattrapé la Civic. Je collais à son pare-chocs dans l'espoir qu'il soit démoralisé et décide de laisser tomber la course. Il regardait sans cesse dans les rétroviseurs et se faufilait dans la circulation en empruntant des rues transversales pour tenter de me semer.

— Il sait pas où il va, a fait remarquer Lula. Il essaie juste de t'échapper. J'parie qu'il est jamais venu par ici.

J'étais du même avis. Nous étions dans un quartier pauvre de Trenton et nous nous dirigions vers un coin plus craignos encore. Pancek roulait à tombeau ouvert à quatre pâtés de maisons de la

Sixième Rue.

J'ai freiné quand la Honda a déboulé dans Lime Street. Comstock était au carrefour suivant. C'était le territoire des Exterminateurs. Pas question d'y mettre le pied.

— Tu as le numéro de portable de Pancek ? ai-je demandé à Lula. On ne peut pas le prévenir qu'il est chez les Exterminateurs ?

— On l'a jamais eu, son numéro. Trop tard, de toute façon. Il vient de tourner sur Comstock.

J'ai avancé doucement sur Lime en espérant que Pancek ressorte du territoire interdit. Raté. J'ai fait demi-tour et je suis repartie sur Clinton Nord.

Quand nous sommes arrivés au poste de police, j'ai laissé Lula dans la voiture et j'ai escorté Rodriguez par la porte principale du bâtiment. C'était un peu idiot, mais j'avais envie de démontrer aux flics que j'étais capable de capturer un mec tout habillé.

Il était presque 17 heures et Morelli avait fini sa journée. C'était déjà ça de pris. Je ne savais plus trop à quoi m'en tenir avec lui. À cause du stupide gel douche de Ranger, nos face-à-face étaient devenus inconfortables. Je reconnais que ce n'était pas *que* le gel douche. C'était Ranger tout entier.

Ce mec était incroyablement sexy. Et il se baladait sans caleçon. Je n'arrêtais pas d'y penser. Je me suis donné une gifle mentale. *Ressais-toi*, me suis-je ordonné. *Tu n'en es même pas certaine. C'est pas parce que tu n'as pas déniché ses slips qu'il n'en a pas.* Ils étaient peut-être tous au linge sale. Bon, d'accord, c'était peu probable. Mais j'ai choisi d'y croire parce que l'idée d'être à côté de Ranger nu sous son pantalon me mettait dans tous mes états.

Comme Connie avait fermé boutique quand je suis revenue à l'agence, j'ai déposé Lula à sa voiture et je suis rentrée chez Rangeman. Le 4 × 4 noir m'a suivie jusque dans le garage et s'est garé sur l'un des emplacements latéraux. Deux des espaces réservés pour Ranger étaient occupés. La Mercedes et la Turbo étaient à leur place. Le pick-up manquait à l'appel. J'ai rangé la Cayenne à côté de la Turbo, je me suis approchée du 4 × 4 et j'ai frappé à la vitre côté passager.

— Merci pour votre aide.

Le type a acquiescé d'un signe de tête. Ils n'ont rien dit. Je leur ai

adressé un sourire qui ressemblait plutôt à une grimace et j'ai filé vers l'ascenseur.

Je suis entrée dans l'appart et j'ai jeté les clés sur le plat du buffet. Un bol de fruits frais et un plateau en argent avec le courrier étaient posés à côté.

J'étais en train de me choisir un morceau de fruit quand j'ai entendu du bruit dans la serrure. J'ai retiré le verrou et j'ai ouvert à Ranger.

Il a jeté ses clés près des miennes et a parcouru les enveloppes du regard sans les ouvrir.

— Tu as passé une bonne journée ?

— Oui. Tu avais raison pour Rodriguez. Il était mûr pour la cueillette dans le bar au coin de la Troisième et de Laramie.

Je n'avais pas besoin d'en dire plus, j'étais convaincue que Ranger avait déjà reçu un rapport très complet.

— Qui est-ce qui se marie ?

— Valérie.

On a frappé à la porte et Ella est entrée avec un plateau de nourriture.

— Voulez-vous que je mette la table ?

— Ce n'est pas nécessaire, vous pouvez laisser ça dans la cuisine.

Ella est passée devant nous, a posé les aliments et est revenue dans le hall.

— Vous souhaitez autre chose ?

— Non, ce sera tout pour ce soir. Merci.

J'arrivais pas à croire que ce dur à cuire des forces spéciales, le pro de la survie, vive ainsi. Une femme de ménage lavait et repassait ses vêtements, faisait son lit et lui livrait tous les jours de luxueux repas.

Ranger a verrouillé la porte derrière Ella et m'a suivie dans la cuisine.

— Ça casse mon image, non ?

— Moi qui t'ai toujours pris pour un dur. Je t'imaginais dormir par terre, sur un sol en terre, quelque part.

Il a soulevé le couvercle d'un des plats.

— C'était comme ça à certains moments.

Ella avait préparé des légumes sautés, du riz sauvage et du poulet au citron. Nous avons rempli les assiettes et nous avons mangé au comptoir, sur des tabourets de bar.

J'ai fini mon poulet et j'ai jeté un coup d'œil plein d'espoir au

plateau d'argent.

— Pas de dessert.

Ranger s'est écarté de la table haute.

— Désolé, je ne prends jamais de dessert. Où est-ce que tu caches ton Exterminateur ?

— Chez Vinnie, à Point Pleasant.

— Qui est au courant ?

— Connie, Lula et moi.

Il s'est penché vers moi, a ouvert mon sweat et a défait les attaches en Velcro du gilet.

— Ça ne te servira à rien, *Baby*. L'Éboueur a tué ses deux dernières victimes d'une balle dans la tête.

J'ai enlevé le sweat et le gilet, puis j'ai remis le sweat. Même s'il avait cessé de pleuvoir, il faisait encore frais.

Ranger a appelé Ella pour la prévenir que nous partions. Il a pris une ceinture à outils et un sweat dans son dressing. La ceinture en nylon noir était équipée d'un pistolet, d'un Taser, d'un spray au poivre, de menottes, d'une lampe torche et de munitions. Nous sommes sortis de l'appart après l'avoir fermé à clé et nous sommes montés dans l'ascenseur. Deux hommes attendaient dans le parking sous-terrain. Je les connaissais : c'était Tank et Hal. Ils sont montés dans le pick-up Ford Explorer, tandis que Ranger et moi prenions la Porsche Turbo. Ranger ne portait que le sweat-shirt. La ceinture était posée à l'arrière.

Nous avons quitté le garage et nous nous sommes dirigés vers Broad. La nuit était noire et sans lune. La couverture nuageuse était basse, annonçant de la pluie.

Les phares du 4 × 4 restaient derrière nous à distance constante. Ranger conduisait en silence, détendu, les manches du sweat relevées jusqu'aux coudes. Sa montre reflétait de temps en temps la lueur des lampadaires.

Je n'étais pas aussi détendue que lui. Je redoutais qu'Anton Ward ne se soit enfui. Et j'avais tout aussi peur qu'il ne soit encore là.

— Tu ne vas pas lui faire de mal, tout de même ?

Ranger a jeté un coup d'œil vers moi dans le rétro.

— *Baby*.

— Je sais qu'il a sûrement tué plusieurs personnes. Mais je me sens responsable de sa sécurité.

— Tu veux m'expliquer ?

J'ai raconté à Ranger comment nous avons fait sortir Ward sous caution avant de le kidnapper.

— Chouette, a commenté Ranger.

La rue du pavillon de Vinnie était entièrement plongée dans l'obscurité. Pas une vitre n'était éclairée. Ranger a arrêté la Porsche dans l'allée et Tank a rangé le 4 × 4 derrière.

— Je peux te laisser dans la voiture avec Hal, m'a proposé Ranger en empoignant la ceinture. Tu serais plus à l'aise ?

— Non, je t'accompagne.

Même si le calme régnait dans la maison, je sentais la présence de Ward. Il était dans la salle de bains, exactement comme nous l'avions laissé, enchaîné aux toilettes et au tuyau de l'évier. Il n'a pas eu l'air ravi de voir Ranger.

— Tu sais qui je suis ?

Ward a hoché la tête en examinant la ceinture et ses nombreux accessoires.

— Ouais.

— Je vais te poser des questions. Et tu vas me donner les bonnes réponses.

Les yeux de Ward se sont posés sur Tank, qui était juste derrière Ranger.

— Si tu ne me donnes pas les bonnes réponses, je vais te laisser seul avec Tank et Hal. Tu comprends ?

— Ouais, j'ai capté.

— Parle-moi de l'Éboueur.

— Y a rien à dire. Il est pas d'ici. Y vient de L.A. Personne connaît son nom. On l'appelle juste l'Éboueur.

— Où est-ce qu'il habite ?

— Y reste pas en place, y passe d'une pute à l'autre. Il a toujours une nouvelle nana. On est pas les meilleurs potes du monde. J'connais pas ses copines.

— Et les gens qu'il doit abattre ? C'est quoi, cette liste ?

— Hé, mon vieux, j'peux pas te parler de ça. J'suis un frère.

Ranger a frappé Ward au genou avec sa lampe et l'Exterminateur s'est effondré comme un sac de sable.

— Si quelqu'un découvre que j't'ai parlé, j'suis mort, s'est justifié

Ward en se tenant le genou.

— Si tu ne te mets pas à table, tu vas regretter de ne pas être mort.

— Y veut décrocher ses cinq étoiles de général. L'Éboueur était lieutenant dans son organisation à L.A. Il a été envoyé ici parce que Trenton avait des problèmes de direction. Quand notre boss, Black le râleur, s'est fait descendre, il y a eu personne pour mener les troupes. L'Éboueur doit d'abord impressionner les autres. Faut qu'y bouffe grave. Y doit tuer des gens qui comptent. Il a déjà descendu un n° 2 et un Exterminateur. Il lui reste un flic et cette poupée.

— Pourquoi Stéphanie ?

— Elle est chasseuse de primes. Elle a chopé plusieurs frères. Et c'est pas bon de se faire coincer par une meuf. C'est mauvais pour la réputation. Alors, pour que l'Éboueur montre de quoi il est cap, le conseil lui a demandé d'offrir aux membres la tête d'une chasseuse de primes. L'idée, c'est qu'il la capture et qu'il la file aux autres avant de se la faire. Ça fait partie de la cérémonie de couronnement.

Ma vision s'est troublée et mon cerveau s'est embrumé. Je suis sortie en titubant de la salle de bains et je me suis effondrée sur le canapé du salon. Ma mère et Morelli avaient raison : il était temps que je change de boulot.

La porte de la salle de bains s'est refermée, Ranger s'est approché et s'est accroupi à côté de moi.

— Tu tiens le coup ?

— Ouais, super. Comme ça devenait chiant, je me suis dit que j'allais piquer un petit somme.

Mon ironie m'a presque fait sourire.

— On a terminé avec Anton Ward. Qu'est-ce que tu comptes faire de lui ?

— Je voulais révoquer sa caution et le remettre derrière les barreaux.

— Pour quel motif ?

— Il a accepté de porter un mouchard puis a finalement refusé à sa libération, s'est enfui de l'agence de cautionnement judiciaire par la fenêtre des toilettes avant qu'on puisse placer l'émetteur.

— Je vais demander à Tank de s'en charger. On va le garder ici jusqu'à demain matin, comme ça, on pourra signer les papiers dans les règles de l'art. Tu lui avais bandé les yeux pour l'amener ici ?

— Il était emballé dans une couverture et il faisait noir. Il n'a pas dû

voir grand-chose.

Il nous a fallu quarante minutes pour rentrer à Trenton. Nous n'avons pas prononcé un mot pendant tout le trajet. C'était habituel pour Ranger, mais pas pour moi. De sombres pensées se bouscullaient dans ma tête et je n'avais pas envie de les partager. Ranger a garé la voiture et nous sommes sortis. Quand nous sommes montés dans l'ascenseur, il a appuyé sur le bouton du 3.

— Qu'est-ce qu'il y a au troisième ?

— Des studios mis à disposition des employés de Rangeman. J'ai demandé à un de mes hommes de libérer la place pour que tu aies un chez-toi jusqu'à ce que tu ne sois plus en danger.

Les portes se sont ouvertes et Ranger a posé une clé au creux de ma main.

— Ne t'attends pas à ce que je me montre toujours aussi civilisé.

— Je suis sans voix.

Ranger m'a repris la clé, a traversé le couloir et a ouvert le 3B. Il a allumé la lumière, m'a donné la clé et m'a poussée à l'intérieur.

— Barricade-toi avant que je ne change d'avis. Appuie sur le 6 si tu as besoin de moi.

J'ai verrouillé la porte et j'ai inspecté les lieux. Une kitchenette contre un mur, un large lit dans une alcôve, un bureau et une chaise, un canapé en cuir qui semblait confortable, une table basse et une télé, le tout dans des tons marron. Propre et de bon goût. Le lit venait d'être fait. La salle de bains hébergeait des serviettes propres et un panier de produits de toilette.

Mes vêtements avaient été lavés et pliés dans un panier en osier près du lit.

J'ai pris une douche, puis j'ai enfilé un boxer et un T-shirt tout frais. Le boxer n'était pas en soie noire et n'était pas aussi sexy que celui de Ranger : il était en coton doux, rose avec de petites marguerites jaunes. C'était parfait pour passer une nuit seule, en me faisant croire que la vie était belle et que j'étais en sécurité.

Comme il n'était que 22 heures passées de quelques minutes, j'ai appelé Morelli chez lui. Pas de réponse. Mon cœur s'est serré lorsque la jalousie s'est emparée de moi. J'avais du mal à résister à Ranger : Morelli avait peut-être le même genre de problème... Des femmes le

suivaient dans la rue et commettaient des délits dans l'espoir de le rencontrer. Morelli n'aurait eu aucune difficulté à trouver un corps compatissant à côté duquel passer la nuit.

L'image de Morelli en compagnie d'une autre n'était pas plaisante. Pour me changer les idées, je me suis vautrée dans le canapé et j'ai zappé. Je me suis arrêtée sur le match d'une équipe de la côte Ouest : j'ai regardé dix minutes sans parvenir à m'intéresser au jeu. J'ai repris la télécommande et j'ai examiné le plafond. Ranger était là, trois étages plus haut. C'était plus agréable de penser à lui qu'à Morelli. Le simple fait d'évoquer sa présence faisait monter ma température corporelle, même si c'était frustrant. Penser à Morelli, en revanche me déprimait.

J'ai éteint la télé, je me suis glissée sous les draps et je me suis ordonné de dormir. Une demi-heure plus tard, je n'arrivais toujours pas à fermer l'œil. L'atmosphère de la petite chambre était aseptisée. Je m'y sentais en sécurité, c'est vrai, mais pas réconfortée. L'oreiller ne dégageait pas l'odeur de Ranger. Et les paroles d'Anton Ward me trottaient dans la tête. Une petite larme a glissé sur ma joue. Putain, c'était quoi, mon problème avec les larmes ! Je n'étais même pas réglée. C'était peut-être mon alimentation ? Pas assez de Tastykakes. Trop de légumes.

Je me suis levée, j'ai pris mon trousseau, je suis montée dans l'ascenseur et je me suis arrêtée au sixième. J'ai traversé le hall d'un pas décidé et j'ai sonné chez Ranger. Je m'apprêtais à recommencer, quand il m'a ouvert. Il portait toujours un T-shirt noir et un pantalon de treillis. Je lui en étais reconnaissante. Je pouvais résister à l'envie de lui arracher son pantalon. En revanche, je n'étais pas sûre pour son boxer en soie noire.

— Je me sens seule au troisième étage. Et tes draps sentent meilleur que les miens.

— Normalement, je prendrais ça comme une invitation à caractère sexuel, mais, après ce matin, j'en déduis que tu as juste envie de mes draps et de rien de plus.

— En fait, je voulais juste dormir sur ton canapé.

Ranger m'a tirée à l'intérieur et a fermé la porte à clé.

— Tu dors où tu veux, mais je ne réponds de rien si tu me tripotes à nouveau pendant mon sommeil.

— Hé ! Je ne t'ai jamais tripoté !

Nous étions à la table du petit déjeuner et Ranger me regardait manger un croissant.

— Dis-moi la vérité : tu flippais vraiment hier soir ou tu voulais juste mes draps, mon gel douche et ma nourriture ?

Je lui ai souri sans cesser de mâcher.

— C'est important ?

— Un tout petit peu, a répondu Ranger après un instant de réflexion.

J'avais dormi sur son canapé, enveloppée dans un édredon, la tête posée sur un des oreillers à la taie merveilleuse. Ce n'était pas aussi confortable que le lit, mais c'était garanti sans trace de culpabilité.

— J'ai reçu de mauvaises nouvelles pendant que tu prenais ta douche : l'Éboueur a abattu son flic.

Mon cœur s'est arrêté de battre un instant.

— Je le connais ?

— Non, c'est un gars de la brigade de police d'État chargée des gangs. Il bossait ici, mais il était basé dans le nord du New Jersey.

J'étais désormais la suivante sur la liste.

— L'Éboueur va se faire rapidement éliminer. Un tas de types lui courent après. Entre-temps, je voudrais que tu restes dans l'immeuble. Je peux poster deux hommes en plus dans la rue pour mettre la main sur lui, si je ne dois pas m'inquiéter pour toi.

La proposition me convenait. Je ne mourais pas d'envie de participer à la cérémonie d'intronisation de l'Éboueur. Et rester dans l'appart de Ranger n'était pas une corvée.

Je me suis resservi du café.

— Tu as un sacré train de vie. Comment peux-tu te permettre d'avoir des hommes qui me suivent et d'autres qui cherchent l'Éboueur ?

— Ce type vient de tuer un policier d'État. Si on parvient à le coincer, la récompense est assez élevée pour justifier les effectifs. En revanche, ta surveillance ne se justifie pas financièrement. Je perds de l'argent à chaque fois que tu as besoin de protection.

Je ne savais pas comment réagir. Je n'avais jamais considéré Ranger comme un homme d'affaires. Pour moi, il avait toujours été une sorte de super-héros, qui récupère les hommes et les voitures d'une autre galaxie. Ou de la mafia, en tout cas.

— Waouh, je suis désolée.

Ranger a fini son café et s'est levé.

— J'ai dit que ta surveillance ne se justifiait pas *financièrement*. En réalité, tu représentes un poste de mon budget.

Je l'ai suivi jusqu'à sa chambre et je l'ai regardé manipuler son arme, la vérifier et l'attacher à sa ceinture.

— Tu es à la rubrique « divertissement » de ma comptabilité, m'a précisé Ranger en glissant de l'argent et des cartes de crédit dans la poche de son pantalon. C'est un business hyper stressant et tu es la pause rigolade pour toute mon équipe. En plus, c'est déductible.

Mes yeux se sont écarquillés et mes sourcils se sont levés jusqu'à la racine de mes cheveux. Ce n'était pas très flatteur.

— La pause rigolade ?

Ranger m'a décoché un de ses rares sourires qui montent jusqu'aux oreilles.

— Je t'aime beaucoup. On t'aime *tous* beaucoup.

Il m'a attrapée par le devant de mon T-shirt, m'a soulevée à cinq centimètres du sol et m'a embrassée.

— En réalité, je t'aime... à ma façon.

Il m'a reposée et a tourné les talons.

— Passe une bonne journée. Et n'oublie pas que tu es filmée dès que tu quittes cet appart. J'ai donné ordre qu'on t'immobilise au Taser, si tu essaies de quitter l'immeuble.

Sur ces mots, il a disparu.

J'étais plongée en pleine perplexité. Je ne savais jamais quand Ranger était sérieux et quand il plaisantait. Je ne doutais pas une seconde que je l'amusais. Avant, j'avais toujours eu l'impression que cet amusement était affectueux, pas un objet de dérision. Mais m'inscrire au budget à la rubrique « divertissement », c'était aller un peu loin. Et puis, bordel, qu'est-ce que je devais penser de ce *je t'aime* tempéré par à *ma façon* ? J'ai décidé de le prendre gentiment. Moi aussi, *je l'aimais* à ma façon.

La sonnette de la porte d'entrée a retenti et j'ai ouvert à Ella. Elle portait le panier de vêtements propres que j'avais laissé dans la chambre du troisième.

— Ranger m'a demandé de vous monter ça. Votre téléphone est là aussi. Vous l'aviez laissé sur la table de nuit.

Elle a repris le plateau du petit déjeuner et est repartie vers le

couloir.

— Quand est-ce que je pourrai venir ranger ?

— Quand ça vous arrange.

— Je pourrais le faire tout de suite. Ce ne sera pas long. Il n'y a pas grand-chose aujourd'hui.

À part ma mère, personne n'avait jamais rangé ou cuisiné à ma place. Je n'étais pas dans la tranche salariale qui permet de se payer une femme de ménage. Je ne connaissais personne, à part Ranger, qui disposait d'un employé de maison. C'était un luxe dont j'avais toujours rêvé, mais c'était l'inconnu complet et l'impression était étrange. C'était une chose qu'Ella facilite la vie de Ranger quand il était à la chasse aux méchants. C'en était une autre qu'elle range mon désordre pendant que je regardais la télé.

J'ai réglé le problème qu'Ella représentait pour moi en l'aidant à faire le lit et à ranger l'appart. Elle a accepté, à condition que je ne me mêle pas de la lessive : elle redoutait que je ne mélange le linge noir de Ranger avec le blanc. Pourtant, d'après mes recherches, il n'avait rien de blanc, à part les draps. Nous venions de passer de la chambre à la salle de bains. Pendant qu'Ella déposait des serviettes propres, je sniffais le savon.

— J'adore cette odeur.

— Ma sœur travaille au rayon parfums d'un grand magasin. Elle m'a offert un échantillon de Bulgari. C'est très cher, mais, ça va parfaitement à Ranger, même s'il ne remarque rien. Il n'a que son travail en tête. C'est tout de même dommage, un jeune homme si gentil et si séduisant qui n'a pas de petite amie. Jusqu'à votre arrivée, du moins.

— Je ne suis pas tout à fait sa petite amie.

Ella s'est redressée et a retenu une petite exclamation, en me fixant de son regard affûté.

— Il vous paie, c'est ça ? Comme Richard Gere avec Julia Roberts dans *Pretty Woman* ?

— Pas du tout. Ranger et moi, nous travaillons ensemble. Je suis chasseuse de primes.

— Vous allez peut-être *devenir* sa petite amie, alors, a-t-elle suggéré, pleine d'espoir.

— Peut-être.

J'en doutais. Je ne croyais pas vraiment à l'équation amour + sexe = petit ami.

— Vous vous occupez de toutes ses propriétés ? ai-je demandé à Ella.

— Non, rien que de cet immeuble. Je m'occupe des appartements

au troisième et de Ranger. Mon mari, Louis, se charge de tout le reste.

Merde. J'espérais obtenir des renseignements sur la grotte de Batman. Ella a ramassé le linge sale de la journée et a tourné les talons.

— Voulez-vous que je vous apporte un déjeuner ? Ranger n'est jamais là pour ce repas, mais je serais ravie de vous préparer un sandwich et une bonne petite salade.

— Ce ne sera pas nécessaire, j'ai de quoi me préparer des tartines ici. Merci quand même pour la proposition.

J'ai accompagné Ella à la porte et mon portable a sonné. C'était Mamie.

— Tout le monde essaie de te joindre ! Tu ne réponds même pas à ton téléphone.

— Je l'avais paumé.

— Ta sœur nous rend dingues. Elle est insupportable depuis la séance d'essayage. Je te jure que je n'ai jamais vu quelqu'un flipper comme ça à l'idée de se marier. Je préfère ne pas penser à ce qui se passera si elle renonce. Ta mère a déjà la main lourde avec le whisky sans ça. Je ne lui reproche pas, note bien. Je siffle aussi un petit coup de temps en temps, avec tous ces *câlinours en sucre* et *mamour de mon cœur*. Enfin, bref, je t'appelais pour voir si tu voulais venir avec Sally et moi à l'enterrement de vie de jeune fille. C'est ta mère qui amène Valérie.

— Merci, je viendrai par mes propres moyens.

J'ai émis un grognement silencieux. L'enterrement était vendredi et je n'avais pas de cadeau. Si l'Éboueur devait me tuer, je souhaitais que ça se passe aujourd'hui. Au moins, ça me permettrait d'échapper à la soirée.

J'ai raccroché et j'ai appelé Morelli.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Oh, il n'avait pas l'air de bonne humeur.

— C'est moi. Tu as essayé de me joindre ?

— Ouais. J'ai bossé le double d'heures hier, histoire de vérifier des renseignements sur l'Éboueur. Il était 23 heures passées quand je suis rentré et que j'ai vérifié mon portable. La prochaine fois, laisse un message, que je sache que tu vas bien. Voir ton numéro apparaître dans ma liste d'appels en absence et ne pas arriver à te joindre, c'est pas bon pour mes aigreur d'estomac.

— Désolée, j'appelais sans raison spéciale. Puis j'ai égaré mon

portable.

— L'Éboueur a eu son flic.

— Je viens de l'apprendre.

— Je me sentirais mieux si je savais où tu étais.

— C'est faux. Tu t'inquiéterais moins, c'est tout.

— Je devine où tu es. Sois prudente.

Pas de coup de gueule, pas de colère. Pas de scène de jalousie. Juste un *sois prudente* affectueux.

— Tu me fais confiance, c'est ça ? lui ai-je fait remarquer.

— Eh oui.

— C'est vraiment pourri.

— Je sais. Assume.

Je devinais son sourire. J'étais une source de divertissement aussi pour Morelli. J'ai raccroché et j'ai composé le numéro de Valérie.

— Qu'est-ce qui se passe ? Mamie dit que tu craques.

— Je me suis vue dans la robe et j'ai été prise d'une crise de panique. C'est pas juste parce que je me trouve grosse. C'est l'ensemble. Tout le tralala autour du mariage. Je sais que c'est ma faute. C'est moi qui voulais une cérémonie, mais c'est devenu flippant. Maintenant, il faut que je me tape un enterrement de vie de jeune fille ! Soixante-dix-huit nanas réunies dans la salle des anciens combattants. Heureusement qu'on n'a pas d'arme à feu à la maison, je me tirerais une balle dans la tête.

— L'enterrement était censé être une surprise.

— C'est moi qui l'ai organisé ! Mais qu'est-ce qui m'a piquée ? Et si ce mariage prend l'eau ? Le premier, je pensais qu'il était parfait. J'étais à côté de la plaque !

— Albert est un type bien. Tu ne le retrouveras pas dans le placard à manteaux avec la baby-sitter. Ta vie avec Albert sera confortable.

Je ne pouvais pas en dire autant au sujet des deux hommes de ma vie. C'étaient des mâles dominants et explosifs. La vie ne serait jamais ennuyeuse, mais elle ne serait pas simple.

— Vous devriez peut-être fuir vous marier en cachette, tous les deux, ai-je suggéré. Et puis vous reprendriez le cours de votre vie.

— Je ne pourrais pas faire ça à Maman.

— Elle serait peut-être soulagée.

Bon, je reconnais que ma proposition était intéressée : je n'avais aucune envie de porter la robe aubergine. Mais je pensais vraiment que

ce n'était pas un mauvais conseil.

— Je vais y réfléchir, m'a promis Valérie.

— Ne dis à personne que je t'ai soufflé l'idée.

J'ai raccroché et je suis allée dans la cuisine saluer Rex. J'ai lâché quelques Frosties dans sa cage. Il est sorti en courant de sa boîte de soupe, les moustaches frémissantes, a stocké un flocon de céréales dans sa joue avant de retourner dans sa boîte.

Bon, tout ça était bien sympa, mais maintenant, quoi ? À quoi les gens passent-ils leur journée, quand ils n'ont rien à faire ?

J'ai allumé la télé et j'ai zappé une quarantaine de chaînes sans rien trouver. Comment pouvait-il y avoir si peu de programmes intéressants ?

J'ai appelé l'agence.

— Quoi de neuf ? ai-je demandé à Connie.

— Ranger est passé. Il cherche l'Éboueur. Il n'est pas le seul. Tous les chasseurs de primes et tous les flics de l'État sont à ses trousses. T'es au courant de son dernier fait d'armes ?

— Oui.

— Et pour Pancek, t'as entendu ? Il s'est pris une balle dans la tête hier soir au croisement de Comstock et de Seventh. Il a continué à rouler sur quatre pâtés de maisons avant de perdre connaissance et d'encastrer sa voiture dans une façade. Il est à l'hôpital St Francis. Je pense qu'il va s'en tirer.

— C'est ma faute, je l'ai pris en chasse et il s'est réfugié dans le territoire des Exterminateurs.

— Faux. Tu l'as suivi jusque-là, rien de plus. Comme t'es pas là, je suppose que tu te planques ?

— C'était l'idée, mais j'en ai déjà marre.

— Ouais, ça fait déjà quoi : trois ou quatre heures ?

J'ai raccroché et je me suis traînée jusqu'à la chambre pour faire une sieste. Je me suis approchée du lit, mais je n'ai pas osé froisser les draps parfaitement repassés. J'ai jeté un coup d'œil vers la salle de bains. J'avais déjà pris une douche. Je suis retournée à la cuisine et j'ai secoué la cage de Rex.

— Réveille-toi, stupide hamster, je m'ennuie.

J'ai entendu du mouvement dans la boîte de soupe, tandis que Rex s'enfonçait plus profondément à l'intérieur.

J'aurais pu explorer le bâtiment, mais ça aurait impliqué une

interaction avec les hommes de Ranger et je n'étais pas sûre d'être prête pour ça. Surtout qu'ils avaient reçu l'ordre de me tirer dessus à coups de Taser, si je tentais de fuir.

J'ai appelé Ranger sur son portable.

— Salut.

— Salut, toi. Je deviens dingue ici. Qu'est-ce que je suis censée faire ? Y a rien de bien à la télé. Y a pas de bouquins ni de magazines. Pas de broderie au point de croix, ni de tricot. Et ne me suggère pas d'aller à la salle de sport, je n'irai pas.

Ranger a raccroché.

J'ai recomposé son numéro d'un geste rageur.

— Qu'est-ce que c'était que ça ? Tu m'as raccroché au nez !

— *Baby*.

J'ai soupiré et j'ai raccroché.

Ranger a franchi la porte juste après 18 heures. Il a jeté ses clés dans le plat et un bref coup d'œil au courrier qu'Ella avait monté un peu plus tôt. Il a levé le nez de ses enveloppes et m'a regardée droit dans les yeux.

— T'as un peu l'air d'une folle, *Baby*.

Je sortais de cinq heures de télé et de deux autres à arpenter le couloir.

— Je m'en vais maintenant, ai-je annoncé. Je vais au centre commercial. Je t'ai juste attendu pour te remercier. Je te suis reconnaissante de m'avoir laissée occuper ton appart et ton gel douche va me manquer à mort, mais je dois y aller. Alors ce serait sympa si tu pouvais t'arranger pour que personne ne me file des décharges de Taser.

Ranger a reposé ses lettres sur le buffet.

— Non.

— Non ?

— L'Éboueur est toujours dans la nature.

— Tu as fait des progrès ?

— On a son nom : Norman Carver.

— Norman ne sera pas au centre commercial. Excuse-moi, tu bloques la porte.

— Laisse tomber.

— Toi, laisse tomber, lui ai-je demandé en le poussant à l'épaule.

Dégage de mon chemin.

Les clés de la voiture avaient passé toute la journée dans le plat et, en réalité, je ne croyais pas Ranger quand il disait avoir donné ordre à ses hommes de m'immobiliser au Taser. J'étais restée à l'appart parce que je n'avais pas envie de mourir. Je ne voulais toujours pas crever, mais je n'en pouvais plus d'être obligée de rester passive. J'aurais voulu être quelqu'un d'autre. Je rêvais d'être Ranger. Il était doué pour jouer les durs, alors que moi, j'étais nulle. Et puis ça n'avait aucun sens de quitter Morelli pour me retrouver exactement dans la même position avec Ranger.

Je l'ai à nouveau poussé. Il m'a repoussée et m'a clouée contre le mur à l'aide de son grand corps musclé.

— J'ai eu une journée longue et frustrante. Ma patience atteint sa limite. Ne me met pas à bout.

Il s'appuyait contre moi sans effort, j'étais immobilisée par son poids. Et je sentais le désir monter en moi.

— Ça me fout vraiment en rogne.

Il avait bossé toute la journée et il sentait encore divinement bon. Sa chaleur se propageait. Sa joue était posée contre ma tempe, ses mains à plat contre le mur encadraient mes épaules. Sans réfléchir, je me suis blottie contre lui et j'ai déposé un baiser délicat dans son cou.

— C'est pas juste, a-t-il protesté.

J'ai changé de position et je l'ai senti bouger contre moi.

— J'ai le poids et les muscles, mais je commence à me dire que c'est toi qui as le pouvoir.

— Est-ce que j'ai assez de pouvoir pour te persuader de m'emmener faire du shopping ?

— Dieu lui-même n'est pas assez puissant pour ça. Ella a déjà apporté le dîner ?

— Il y a dix minutes. Il est dans la cuisine.

Il s'est écarté, m'a ébouriffé les cheveux et a filé examiner la nourriture. La porte était sans surveillance. Les clés de voiture étaient sur le plat.

— Espèce de salaud arrogant, lui ai-je crié.

Il s'est retourné et m'a décoché un nouveau sourire jusqu'aux oreilles.

J'étais toujours à la table du petit déjeuner quand Ranger est sorti de la chambre. Il portait sa ceinture à outils et un gilet pare-balles qu'il n'avait pas encore attaché.

— Fais un effort pour ne pas devenir complètement dingue aujourd'hui, m'a-t-il lancé en sortant.

— Et toi, arrange-toi pour ne pas te prendre une balle.

C'était troublant comme adieux, car nous pensions tous les deux ce que nous avions dit.

À 17 heures, Lula m'a appelée sur mon portable.

— Ils l'ont coincé. J'écoutais le canal de la police avec Connie et on vient d'entendre qu'ils avaient chopé l'Éboueur.

— Tu as des détails ?

— Pas grand-chose. Il s'est fait interpellé parce qu'il avait grillé un feu et, quand ils ont vérifié son identité, bingo !

— Personne n'a été blessé ?

— On n'a pas intercepté d'appel au secours.

J'étais tellement soulagée que mes jambes flageolaient.

— Merci. On se voit demain.

— Amuse-toi bien.

Si je me dépêchais, je pouvais encore trouver un cadeau pour Valérie et arriver à temps à la fête. J'ai laissé un mot à l'attention de Ranger, j'ai attrapé les clés de la Turbo et j'ai pris l'ascenseur jusqu'au sous-sol.

Les portes se sont ouvertes sur le parking et Hal a déboulé par les escaliers.

— Je suis désolé, Ranger préfère que tu ne quittes pas le bâtiment.

— C'est bon, l'alerte rouge est passée, je vais faire du shopping.

— J'ai bien peur de ne pas pouvoir te laisser faire.

Donc, Ranger ne se fichait pas de moi. Il avait bien donné l'ordre de ne pas me laisser sortir d'ici.

— Les hommes ! Vous êtes tous les mêmes machos débiles !

Hal n'a rien eu à répondre.

— Dégage !

— Je ne peux pas te laisser quitter le bâtiment, a-t-il répété.

— Ah oui, et comment comptes-tu m'en empêcher ?

Il a déplacé son poids d'un pied sur l'autre, visiblement mal à l'aise.

J'ai remarqué le Taser dans sa main.

— Eh bien ? ai-je insisté.

— J'ai ordre de t'envoyer une décharge électrique si nécessaire.

— Attends, laisse-moi voir si j'ai bien capté : tu vas électrocuter la femme qui vit avec Ranger ?

Le visage de Hal était rouge et virait au violet.

— Ne me complique pas la vie. J'aime beaucoup mon boulot et je risque de le perdre si je foire avec toi.

— Si tu me touches avec ce Taser, je te fais arrêter pour agression. Ton boulot sera le cadet de tes soucis.

— Putain...

— Une seconde. Laisse-moi voir ce pistolet un instant.

Hal m'a tendu le Taser, je l'ai saisi et je l'ai collé contre son bras. Il s'est écroulé comme une masse. Hal n'était pas un mauvais bougre, il était juste bête comme ses pieds.

Je me suis penchée sur lui pour vérifier qu'il respirait encore, je lui ai rendu son Taser, je suis montée dans la Turbo et j'ai quitté le garage sur les chapeaux de roues. Ça ne me faisait pas plaisir de l'avoir neutralisé, mais j'avais une mission de première importance à accomplir : il me fallait un cadeau pour l'enterrement de vie de jeune fille de ma sœur.

D'habitude, j'aurais emprunté la Route 1 pour rejoindre le centre commercial, mais le temps était compté et je voulais éviter les embouteillages. Je me suis donc arrêtée au premier magasin de gadgets électroniques que j'ai croisé et j'ai acheté pour Valérie un portable avec appareil photo intégré et un an d'abonnement. Ce n'était pas un cadeau traditionnel pour une future mariée, mais je savais qu'il lui fallait un téléphone et qu'elle n'avait pas les moyens de s'en offrir un. Après ça, je suis passée dans une librairie choisir une carte et un sac cadeau. L'affaire était pliée. J'aurais pu être plus habillée. Mon jean, mes baskets et mon T-shirt blanc moulant n'étaient pas la tenue typique pour un enterrement de vie de jeune fille dans le Bourg, mais je ne pouvais pas faire mieux sans ajouter une étape à mon périple.

Quand je suis arrivée à la salle, le parking extérieur était bondé. Le bus scolaire était déjà là. Ma mère avait engagé Sally et son groupe pour la musique. C'est Joanne Waleski qui s'occupait du service traiteur : dans le Bourg, on ne fait pas les choses à moitié.

J'étais toujours sur le parking quand mon portable a sonné.

— *Baby*. Qu'est-ce que tu fiches chez les anciens combattants ?

— C'est l'enterrement de vie de jeune fille de Valérie. Hal va bien ?

— Ouais. Les caméras ont tout filmé. Les hommes de la salle de contrôle étaient tellement pliés de rire, quand tu as planté le Taser dans le bras de Hal, qu'ils n'ont pas pu descendre assez vite pour t'empêcher de quitter le garage.

— J'ai appris que l'Éboueur avait été arrêté, alors je me suis dit que je pouvais m'en aller.

— J'ai entendu la même info, mais j'ai pas réussi à confirmer l'arrestation. Un de mes hommes te surveille. Essaie de ne pas le bousiller.

Ranger a raccroché.

Je suis entrée dans la salle et j'ai cherché Mamie. Sur la scène, Sally, perché sur des talons aiguilles à sequins rouges et drapé dans une robe de soirée assortie, débitait du rap. Les autres membres du groupe portaient des T-shirts XXXL et des pantalons baggy qui pendaient sous leurs fesses.

La sono était trop puissante pour me permettre d'entendre la sonnerie de mon téléphone, mais je l'ai senti vibrer. C'était ma mère.

— Stéphanie, est-ce que ta sœur est avec toi ? Elle devait arriver il y a une heure.

— Tu as essayé à l'appart ?

— Oui, j'ai eu Albert. Il m'a dit que Valérie n'était pas là, qu'elle était partie avec la Buick. J'ai cru qu'elle s'était trompée et qu'elle était venue à la fête sans moi. Elle se plante souvent ces temps-ci.

— Valérie n'a pas de Buick.

— Elle a des problèmes de voiture, du coup elle a emprunté la Buick d'Oncle Sandor hier.

Mon estomac s'est noué. J'avais un mauvais pressentiment.

— Je te rappelle.

J'ai réussi à localiser Mamie et je lui ai demandé si elle avait vu Valérie.

— Non, mais elle ferait bien de se pointer bientôt. Les autochtones sont agités.

Je suis retournée sur le parking, j'ai pris le flingue que Ranger cache sous le siège et je l'ai glissé dans la poche de ma veste en jean. Non loin de là, un 4 × 4 noir avec un homme de Ranger attendait. C'était rassurant. Ma sœur était quelque part dans la nature à bord de la Buick

bleu pastel. Ça, ça craignait. On savait que je conduisais une Buick bleu pastel, c'est pour cette raison que je ne roulais plus avec. Je la croyais à l'abri dans le garage de mes parents. Loin des yeux et loin du cœur des Exterminateurs. *Ne panique pas*, me suis-je ordonné. *L'Éboueur est en prison et Valérie sans doute dans un bar, occupée à s'anesthésier suffisamment le cerveau pour survivre à son enterrement de vie de jeune fille*. J'espérais qu'elle ne fasse pas de coma éthylique avant d'arriver à la salle.

J'ai appelé Morelli.

— L'Éboueur est derrière les barreaux, hein ?

— On a coincé un type. On n'est pas encore sûrs de son identité. Il prétend être l'Éboueur, mais certains détails ne collent pas. Il conduisait une bagnole avec des plaques de Californie qui appartient à un certain Norman Carver. La brigade spécialisée dans les gangs nous dit que l'Éboueur s'appelle Norman Carver.

— Alors où est le problème ?

— Le gars est trop petit. D'après le service des immatriculations de Californie, Carver est grand. Le suspect qu'on a arrêté est petit.

— Pas de papiers d'identité ?

— Rien.

— Des tatouages ?

— Aucun.

— Je le sens mal.

— Ne m'en parle pas. Où es-tu ?

— À l'enterrement de vie de jeune fille de Valérie.

— J'imagine qu'un homme de Ranger ne te quitte pas d'une semelle ?

— C'est ce qu'il m'a dit.

— Pauvre type, a maugréé Morelli avant de raccrocher.

Je ne savais pas quoi faire. Une partie de moi souhaitait plus que tout courir se planquer chez Ranger. Une autre mourait d'envie de rentrer dans la salle pour se servir une grande assiette de boulettes de viande. Enfin, une troisième s'inquiétait pour Valérie. C'est celle-là qui prenait le dessus. Du coup, mon principal problème, c'est que je n'avais aucune idée de l'endroit où chercher ma sœur.

Ma mère est arrivée sur le parking et s'est garée. Elle est sortie au pas de course et je l'ai rattrapée avant qu'elle ne franchisse la porte de la salle.

— J'ai laissé ton père à la maison : il attend Valérie. Je ne comprends pas ce qui a pu lui arriver. J'espère qu'elle n'a pas eu d'accident de voiture. Tu crois que je devrais appeler l'hôpital ?

Je me rongais les ongles mentalement. Je ne craignais pas un accident. Je redoutais que Valérie n'ait été repérée par un Exterminateur. Je les soupçonnais de surveiller discrètement les endroits que je fréquentais, comme mon appart. Je n'avais pas vraiment envie d'en parler avec ma mère. J'avais le téléphone en main et je m'apprêtais à recontacter Morelli, quand j'ai entendu un grondement familial, le bruit du carburant aspiré à un rythme effréné par un moteur à combustion interne. C'était la Buick.

Valérie est parvenue à manœuvrer la Grande Bleue sur le parking et s'est garée sur un emplacement pour handicapés, à un mètre de nous. Ma mère et moi n'avons rien dit, car nous pensions que Val remplissait tous les critères autorisant à se garer sur cette place.

— Je me suis perdue, nous a-t-elle expliqué. Quand j'ai quitté l'appart, j'avais tellement de choses en tête que j'ai conduit en pilotage automatique. À un moment, je me suis rendu compte que j'étais à l'autre bout de la ville, près de l'hôpital Helene Fuld.

Un frisson glacé m'a parcouru l'échine. Elle s'était dangereusement approchée du territoire des Exterminateurs. Elle était même probablement passée sur Comstock. Dieu merci, la chance avait été de son côté et elle était arrivée indemne.

Mamie est apparue à la porte.

— Te voilà ! Dépêche-toi. Le groupe est en bout de course, ils font une pause dehors. Je ne comprends pas l'intérêt de fumer des mauvaises herbes, mais c'est ce qu'ils ont dit qu'ils allaient faire. Le pire, c'est qu'on va tomber à court de nourriture si on ne fait pas asseoir rapidement les invités.

L'idée que la Buick soit dehors ne me rassurait toujours pas. Et je ne voulais surtout pas que Valérie la reprenne pour rentrer à mon appartement.

— Donne-moi tes clés, je vais retirer la Buick de l'emplacement pour handicapés.

J'allais la déplacer loin. Très loin. Jusqu'au garage de mes parents. Val m'a donné son trousseau et tout le monde est entré. Je suis montée dans la Buick et j'ai démarré. J'ai fait une marche arrière puis j'ai traversé le parking en direction de la sortie. J'avais repéré le 4 × 4 de

l'homme de Ranger, de l'autre côté de la rue. Son poste de guet était idéal, il offrait une vue imprenable sur le parking et l'entrée de la salle. Malheureusement, il ne voyait pas la sortie : j'ai donc tourné à gauche pour faire le tour du pâté de maisons et venir près de lui. Il me suivrait jusque chez mes parents et me ramènerait à la salle. Valérie n'aurait qu'à rentrer avec ma mère ou avec moi.

J'avais à peine quitté le parking qu'un Hummer noir a surgi de nulle part, pour me faire une queue de poisson. Il a pilé juste devant moi, me projetant droit sur une voiture en stationnement. J'ai appuyé sur le klaxon et je me suis penchée pour saisir l'arme de Ranger, mais deux types se sont jetés sur moi avant que je n'aie le flingue en main. J'ai fait tout ce que j'étais censée faire dans un cas pareil : je me suis débattue, j'ai hurlé. Ça n'a rien changé. En quelques secondes, ils m'ont arrachée du volant et traînée jusqu'à l'arrière de la Buick. Le coffre était ouvert et ils m'ont poussée à l'intérieur. Ils ont refermé d'un coup sec et c'était terminé. Tout est devenu noir.

Je me souvenais d'une émission animalière à la télé, où on voyait un écureuil tapi dans un trou sous terre se faire attraper par un prédateur d'un simple coup de patte. Ça se passait si vite que l'image était floue. C'est toujours comme ça, quand il y a une catastrophe. En un instant, l'avenir s'écroule. Et rien ne peut nous préparer à ce moment. On est surpris pendant un millième de seconde, puis l'estomac se noue quand on réalise ce qui vient de se passer.

Je n'avais pas le pistolet de Ranger. Il était tombé de ma poche pendant la mêlée. Je n'avais pas mon portable non plus. Il était dans mon sac, dans l'habitacle de la voiture. Comme j'avais fait du bruit, l'homme de Ranger pouvait m'avoir entendue. Ou pas. Le risque était tout de même faible. Je pouvais peut-être arriver à ouvrir le coffre de l'intérieur, mais je ne savais pas comment m'y prendre. La Buick était une vieille voiture, conçue avant l'invention des systèmes de sécurité comme l'ouverture des coffres par l'intérieur. J'ai tâté la serrure, j'ai essayé de glisser mes ongles sous le hayon pour agripper un mécanisme que je ne voyais pas.

J'étais recroquevillée autour et au-dessus de la roue de secours en position fœtale. Il devait y avoir un cric dans le coffre. Si je mettais la main dessus, je parviendrais peut-être à forcer la tôle. Ou à faire des dégâts quand un des Exterminateurs ouvrirait le hayon. Assez pour parvenir à m'enfuir.

L'odeur de pneu emplissait l'air et l'obscurité était étouffante. Et pourtant c'était mieux que ce qui m'attendait quand le coffre s'ouvrirait. Ironie du sort, une fois de plus. J'avais emmené Anton Ward à la plage de la même manière. Et j'allais affronter mon destin dans les mêmes conditions flippantes et inconfortables. La catholique qui sommeillait en moi est remontée à la surface. On récolte ce que l'on sème.

J'ai renoncé à chercher le cric. Il était sans doute sous la roue. Et

j'avais beau essayer dans toutes les positions, je n'arrivais pas à glisser mes doigts là-dessous. J'ai recentré mon énergie sur le hayon. J'ai donné des coups de pied, j'ai rué et j'ai hurlé. La Buick s'arrêtait aux feux et aux carrefours ; quelqu'un m'entendrait peut-être.

J'étais tellement absorbée par ma tâche que je n'ai pas remarqué quand le moteur s'est éteint. J'étais en plein hurlement au moment où le coffre s'est ouvert : je me suis retrouvée face aux deux hommes qui m'avaient enlevée. J'étais de l'autre côté cette fois.

J'avais toujours imaginé que, dans ce genre de situation, ma principale émotion serait la terreur, mais c'était la colère qui dominait tout le reste. On m'avait kidnappée alors que j'allais à l'enterrement de vie de jeune fille de ma sœur ! Quel culot, bordel ! En plus de ça, j'étais encore d'une humeur de chien à cause de mon régime. Y avait des boulettes de viande à la fête. Et un gâteau monumental. Ma colère n'avait fait que monter depuis que j'étais enfermée, rien qu'à penser au gâteau de cérémonie. J'ai fusillé du regard les deux malades qui m'avaient enlevée. J'avais envie de m'approcher pour leur enfoncez les pouces dans l'œil et les écorcher vifs avec mes ongles.

Ils m'ont tirée dehors, toujours hurlante, et m'ont traînée de l'autre côté de la rue en direction d'une aire de jeux. Les équipements étaient squelettiques et couverts de graffitis de gangs. Le sol était jonché de cannettes, de bouteilles et d'emballages de fast-food, le tout baigné par un éclairage glauque. Un lampadaire suspendu jetait une lueur verdâtre qui dessinait des ombres crochues.

L'aire de jeux était encerclée par des immeubles en briques de trois étages. Les fenêtres qui donnaient sur le parc étaient fermées et les rideaux tirés. Personne ne voulait être témoin de ce qui se passait ici. Nous étions sur Comstock Street, en plein cœur du territoire des Exterminateurs.

Quelqu'un avait peint un grand cercle blanc sur le bitume craquelé. Ils m'ont poussée au milieu et les membres se sont rassemblés à la périphérie, en faisant attention à ne pas mettre le pied dans le disque. C'étaient des ados, certains avaient une vingtaine d'années à peine. J'avais du mal à évaluer leur nombre. Dix. Cinquante. J'étais trop enragée pour les compter.

Un grand type s'est avancé, le visage camouflé par la capuche de son sweat. L'Éboueur.

— C'est le cercle où nous jugeons nos ennemis. Si tu fais pas partie

du gang, t'es une ennemie. Nous en avons déjà liquidé trois. Ce soir, ton tour est venu. Es-tu une ennemie ?

Je n'ai pas répondu. Il m'a balancé son poing dans la joue. Le choc a résonné comme une détonation dans ma tête. Mes dents se sont enfoncées dans ma lèvre et j'ai titubé en arrière. Un grognement est monté du groupe et des mains m'ont agrippée. Elles s'accrochaient à ma veste et déchiraient mon T-shirt. Je me suis dégagée en sacrifiant mon blouson aux deux mecs qui s'y cramponnaient et je suis tombée sur un genou.

C'est ça, le jeu, me suis-je dit en me réfugiant au centre du cercle, où j'étais relativement à l'abri. *Ils ne peuvent pas mettre le pied à l'intérieur.* Seul l'Éboueur semblait y être autorisé. Il continuerait à me frapper jusqu'à ce que les mains me saisissent définitivement. Une fois hors du cercle, je serais à la merci du gang. Ils me feraient les trucs que des mecs de gangs complètement malades font aux femmes.

l'Éboueur m'a remise debout et m'a balancé un nouveau crochet qui m'a projetée vers la périphérie du cercle. J'ai essayé de regagner le centre, mais un des gars m'avait saisie par le T-shirt et un autre par les cheveux. Ils m'ont tirée de l'autre côté de la ligne et poussée au milieu de la foule. Je me suis retrouvée face à face avec Eugene Brown.

— Tu te souviens de moi ? Tu m'as roulé dessus. Maintenant, je vais être le premier à te passer dessus.

Mon nez coulait et j'avais la vue brouillée par les larmes. Je ne savais pas si je pleurais de trouille ou de rage. Je n'avais pas grand-chose à perdre en décochant un dernier coup. J'ai donc balancé mon genou de toutes mes forces et j'ai attrapé Brown dans l'entrejambe avec mon gros orteil. Il s'est plié en deux et s'est écroulé sur le sol. J'allais sans doute me faire violer par tous les autres, mais j'aurais au moins la satisfaction de priver Eugene Brown de cet honneur. Je lui avais remonté les couilles jusqu'à la gorge. Il ne violerait personne de sitôt.

Un murmure s'est élevé parmi les hommes derrière moi. J'étais prête à frapper à nouveau, mais l'attention de la foule se portait maintenant sur la rue. Les phares d'une voiture approchaient. Il n'y avait eu aucun véhicule sur la route avant ça. Les sentinelles des Exterminateurs détournaient peut-être la circulation. Ou personne n'était assez téméraire pour circuler dans cette rue, une fois la nuit tombée. Je priais pour que ce soit Joe, Ranger ou l'homme de Ranger dans son 4 × 4. Il n'y avait pas de gyrophare. Je n'arrivais pas à

distinguer la forme du véhicule.

Tous les gars du gang regardaient la voiture approcher. Un silence de mort s'était imposé à tous. Des armes à feu sont sorties.

Le véhicule n'était plus qu'à un pâté de maisons.

— Qu'est-ce que... ? a fait un des hommes.

C'était un bus scolaire jaune.

La déception était cruelle. Je savais qui était au volant et je ne le croyais pas capable de me sauver. Ses intentions étaient sans doute héroïques, mais je craignais qu'il ne coure non seulement à l'échec, mais aussi à sa propre perte.

Le bus fonçait à une allure effrayante, il faisait des bonds et déviait de sa trajectoire comme si le conducteur ne le contrôlait plus. La scène était surréaliste. Fascinante. La foule suivait l'action dans un silence stupéfait.

Quand le bus est arrivé à hauteur de l'aire de jeux, il a dérapé. Il est passé par-dessus le bord du trottoir et a fauché plusieurs membres du gang dans un crissement de freins. Les types hurlaient et se poussaient pour s'enfuir.

Lengin a fini par s'immobiliser au milieu du cercle, après un dernier soubresaut. Les portières se sont ouvertes avec un sifflement et Sally est sorti en titubant sur ses escarpins à talons aiguilles de douze centimètres. Ses longues jambes poilues et ses genoux noueux dépassaient de sa robe de soirée en mousseline de soie rouge. Ses cheveux faisaient penser à ceux de l'abominable homme des neiges. Ses pupilles dilatées avaient la taille d'assiettes à soupe.

Pendant une fraction de seconde, j'ai redouté le pire pour Sally. Puis j'ai vu qu'il tenait un Uzi à deux mains.

— Rock and Roll ! a-t-il lancé à la cantonade.

Une balle a sifflé près de sa tête avant de rebondir sur la carrosserie du bus. Je me suis couchée par terre et Sally a tiré ce qui m'a semblé sept cents coups. Quand les choses se sont calmées, plusieurs corps se tordaient de douleur sur le bitume. Certains s'étaient fait rouler dessus, d'autres avaient été touchés par le pistolet-mitrailleur. Heureusement, je ne faisais pas partie des victimes.

L'Éboueur avait été mis hors d'état de nuire par le bus, ses pieds dépassaient de sous la carrosserie jaune. Ça me rappelait la méchante sorcière écrasée par sa maison dans *Le Magicien d'Oz*. Les autres Exterminateurs avaient déguerpi, comme des cafards quand on allume

la lumière.

— P... P... P... Patin ! Putain de patin.

— T'as eu la trouille, hein ?

— Patin de trouille, j'ai flippé, putain de patin ! J'ai failli me pisser dessus.

J'étais étonnamment calme. Ma vie s'était transformée en film d'action. Je me jouais *Belle journée pour mourir* à Trenton. Avec Bruce Willis habillé en femme. Je n'étais pas morte, pourtant. Je ne m'étais pas fait violer. J'avais encore presque tous mes vêtements. J'étais plus que calme. J'étais euphorique. Ma colère s'était évaporée.

Des sirènes retentissaient au loin. Des gyrophares approchaient. Il y en avait tellement qu'on aurait dit que toutes les forces de police débarquaient, à l'exception de la marine.

Quelques flingues avaient été abandonnés par terre. Je les ai poussés du pied pour que les types touchés par Sally en aient chacun un près de lui. Pas exactement à leur portée, mais assez près pour donner l'impression qu'ils avaient braqué leurs armes sur Sally.

Deux têtes sont apparues à la porte du bus. Le reste du groupe.

— Bordel ! s'est écrié un type.

Sur cette sage parole, ils se sont réfugiés à l'intérieur en refermant la porte derrière eux.

— On faisait une pause à l'arrière de la salle, quand on les a vus t'emmener. J'ai pas réussi à traverser le parking assez vite pour les arrêter, alors j'ai couru chercher le bus. Le temps que je démarre, vous aviez disparu, mais j'ai pensé à cet endroit. Je passe tous les jours devant pendant le ramassage scolaire et les gamins en parlent. Je sais que c'est ici qu'ils tabassent et tuent leurs victimes.

Le premier véhicule qui est arrivé était une voiture de police blanc et bleu de Trenton. Elle a freiné derrière le bus et Robin Russell est sortie, pistolet au poing, les yeux écarquillés.

— Waouh !

— J'ai appelé tout le monde en renfort, sur le trajet, a expliqué Sally, même les pompiers.

Sans blague. Il y avait tellement de lumières clignotantes que je risquais la crise d'épilepsie.

Ranger s'est arrêté derrière la bagnole de Russel, suivi de près par Morelli, qui avait collé au toit de son 4 × 4 son gyrophare rouge à la *Kojak*. Il avait dû traverser la ville à tombeau ouvert pour arriver aussi

vite.

Morelli et Ranger sont sortis en courant. Ils ont ralenti en nous voyant, Sally et moi, debout au milieu du massacre. L'Uzi pendait encore au doigt de Sally. Je leur ai souri à tous les deux et je leur ai adressé un petit signe.

— Mes héros se sont fait voler la vedette par un type en robe et talons rouges, ai-je fait remarquer à Sally.

— Ça rend modeste, putain.

Robin Russell délimitait déjà la scène du crime avec du ruban jaune et noir. Ranger et Morelli se sont glissés dessous et ont enjambé les cadavres.

— Salut, leur ai-je lancé. Quoi de neuf ?

— Pas grand-chose, m'a répondu Morelli. Et toi ?

— La routine.

— Ouais, je vois ça, a raillé Morelli.

— Vous vous souvenez de Sally Sweet ?

Ranger et Sally se sont serré la main. Puis Joe a fait de même.

— C'est Sally qui a éliminé tous ces Exterminateurs.

— J'ai fait un carnage. Je ne voulais pas leur rouler dessus comme ça. J'ai essayé de m'arrêter, mais les freins de cette bonne vieille Betsy ne sont plus ce qu'ils étaient. Et putain, c'est dur, vous savez, de piler avec des talons aiguilles. Mais, ça s'est bien arrangé, non ? Tout est bien qui finit bien.

Morelli et Ranger avaient du mal à dissimuler leurs sourires amusés.

— Il y a une belle récompense pour l'Éboueur, a dit Morelli à Sally. Dix gros billets.

Ranger a baissé les yeux vers le pistolet automatique.

— Vous vous promenez toujours avec un Uzi ?

— Je le garde dans le bus. Faut bien protéger les gamins. J'ai essayé un AK-47, mais il ne rentrait pas sous mon siège. Je préfère l'Uzi. Il est mieux assorti à ma robe. L'AK ne colle pas avec une tenue de soirée.

— C'est important de bien assortir les accessoires, ai-je approuvé.

— Tu l'as dit, patin !

JANET EVANOVICH

Janet Evanovich est originaire de South River dans le New Jersey. Au terme de quatre années d'études en arts plastiques, elle a renoncé à la peinture et commencé à écrire, tout en travaillant comme secrétaire intérimaire. *La Prime* (1996), son premier roman publié en France, est immédiatement salué par la critique et plébiscité par le public. Suivront une vingtaine d'autres titres mettant en scène avec le même humour décapant la chasseuse de primes Stéphanie Plum. Ses romans sont traduits dans 27 langues et se sont déjà vendus à plus de 75 millions d'exemplaires à travers le monde. *La Prime* a fait l'objet d'une adaptation cinématographique en 2012, sous le titre *Recherche bad boys désespérément*, avec Katherine Heigl dans le rôle principal.

Retrouvez toute l'actualité de Janet Evanovich sur :

www.evanovich.com

Consultez nos catalogues sur
www.12-21editions.fr
et sur
www.pocket.fr

S'inscrire à la [newsletter](#) 12-21
pour être informé des
offres promotionnelles
et de
l'actualité 12-21.

Nous suivre sur

Titre original :
TEN BIG ONES

© 2004, Evanovich, Inc.

© 2015, Pocket, un département d'Univers Poche,
pour la traduction française

Illustration : Arthur de Pins

ISBN numérique : 978-2-823-82117-8

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.